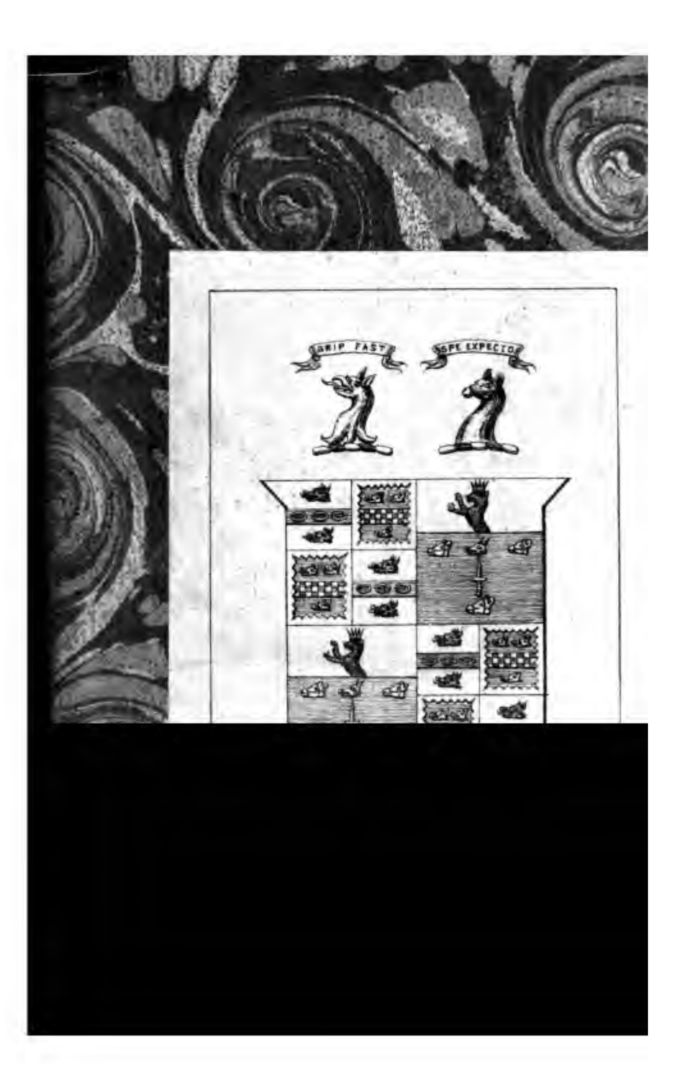



GRIP FAST
SPE EXPECTO



[redacted]

HISTOIRE
DES CELTES.
TOME TROISIEME.



HISTOIRE
DES CELTES,

ET PARTICULIEREMENT

DES GAULOIS

ET DES GERMAINS;

Depuis les Tems fabuleux, jusqu'à la Prise de Rome par les Gaulois.

Par SIMON PELLOUTIER, Pasteur de l'Eglise Françoise de Berlin, Membre & Bibliothécaire de l'Académie des Sciences, & Belles-Lettres de Prusse.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Par M. DE CHINIAC, Avocat au Parlement.

Antiquam exquirite Matrem. *Virg. Æneid. II. 96.*

TOME TROISIEME.



A PARIS,

De l'Imprimerie de QUILLAU, rue du Fouarre.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



DISCOURS
OU
DISSERTATION
DE M. PELLOUTIER,

Qui a remporté le Prix de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris en 1742.

Ἐὰν ἦς φιλομαθὴς, ἔσῃ πολυμαθής. Isocrat.

Si fueris studiosus, fies eruditus.

ARGUMENT.

Le Sujet proposé consiste à déterminer : *Quelles étoient les Nations Gauloises qui s'établirent dans l'Asie mineure sous le nom de* Galates : *En quel tems elles y passerent : Quelle étoit l'étendue du Pays qu'elles y occupoient : quelles étoient leurs Mœurs, leur Langue, la forme de leur Gouvernement : en quel tems ces Galates cesserent d'avoir des Chefs de leur Nation, & formerent un Etat indépendant.*

Le passage des Gaulois en Asie est un événement célébre dans l'Histoire ancienne. La terreur qu'ils

donnerent aux Macédoniens qui quelques années auparavant, avoien fait trembler l'Univers, les conquêtes rapides qu'ils firent dans l'Asie mineure, les contributions qu'ils tirerent, pendant près d'un siècle, de tous les Peuples établis en deça du Mont-Taurus, la valeur avec laquelle ils résisterent à plusieurs Puissances qui s'étoient unies pour les accabler; tout cela leur donna une grande réputation, & fit qu'on se souvint long-tems de l'arrivée de ces nouvaux hôtes. Il est fâcheux que nous ayons perdu l'Ouvrage de Démé-

[redacted]

eux ſur pluſieurs articles eſſentiels, il y a toute apparence qu'ils ont puiſé auſſi dans d'autres ſources. Sans entreprendre de relever toutes les inexactitudes qui leur ont échappé, & de concilier pluſieurs contradictions ſenſibles où ils ſont tombés, je me contenterai de rapporter ce que l'on peut dire de plus eſſentiel & de plus certain ſur le Sujet propoſé.

CHAPITRE PREMIER.

On demande 1°. *Quelles étoient les Nations Gauloiſes qui s'établirent dans l'Aſie mineure ſous le nom de* GALATES.

Les Nations Gauloiſes qui paſſerent dans l'Aſie mineure quarante-cinq à quarante-ſix ans après la mort d'Alexandre-le-Grand, étoient ſorties tout nouvellement des Contrées qui ſont au Midi du Danube & au

Nord-Oueſt de la Gréce. Effectivement ces Contrées étoient remplies d'une infinité (1) de Peuples Gaulois ou Galates. C'eſt ſous ce dernier nom que les Grecs les déſignoient ordinairement, au lieu qu'ils ſe donnoient eux-mêmes le nom de Celtes (2). De ce nombre étoient les Scordiſces, les Baſtarnes, les Boïens, les Tauriſces, les Japodes & pluſieurs autres. Les Scordiſces, que tous les Anciens reconnoiſſent pour un Peuple Celte (3), ou Gaulois, étoient mêlés en pluſieurs endroits avec les Thraces & les Illyriens (4).

[redacted]

quelques autres petites rivieres. Ceux que l'on comptoit parmi les Thraces occupoient les Terres (6) qui ſont au confluent du Danube & de la Save, & avoient pour voiſins les Méſiens, les Triballes & les Dardaniens. Juſtin aſſure (7) que ces derniers avoient pris eux-mêmes le nom de Scordiſces. Je doute de la vérité du fait, & j'ai beaucoup de penchant à croire que le nom de Scordiſces étoit un ſobriquet que les Grecs leur donnoient (8), parce qu'ils ſentoient tous l'ail (9) dont ils faiſoient un grand uſage. Quoiqu'il en ſoit, les Scordiſces étoient du nombre des Peuples Celtes qui firent irruption dans la Gréce ſous la conduite de Brennus. Je ne

(6) Juſtin. XXXII. 3. Appian. Illyr. p. 1195. Strabo VII. 313. 318.

(7) Juſtin. XXXII. 3.

(8) Heſychius Lexic. Iſid. Hiſpal. Gloſſar. p. 30.

(9) *Voy.* ci-deſſous note (29).

doute pas qu'ils n'ayent même ‹
les Chefs de l'expédition. Après
défaite des Delphes, les uns tirere
du côté de la Thrace (10) ; &
autres, qui faisoient, selon les app
rences, le plus grand nombre, 1
tournerent (11), dans le Pays qui
au confluent de la Save & du Da
be, d'où ils mirent long-tems à co
tribution toutes les Provinces voi
nes (12).

Les Bastarnes étoient un au
Peuple Gaulois de la Contrée. M
lés en plusieurs endroits avec
Thraces (13), ils avoient cepe

[redacted]

te-Live remarque (15) qu'ils avoient la même Langue & les mêmes Coutumes que les Scordiſces : &, ſelon les apparences, ils reçurent leur nom du grand nombre de chariots ſur lequel ils traînoient après eux leurs femmes, leurs enfans & leur bagage.

Les Boïens, les Tauriſces & les Japodes (16) étoient auſſi des Peuples Gaulois qui avoient leur demeure dans l'Illyrie. Les Japodes demeuroient (17) le long de la Mer Adriatique entre les Carnes & les Iſtriens. Mais leur Pays s'étendoit delà fort en avant dans les Terres. Les Tauriſces (18), qui reçurent enſuite le nom de Noriciens, étoient établis

XLIV. 26. Polyb. p. 883. Strabo II. 128. 129. VII. 306. Oroſ. lib. IV. cap. XX. p. 231.

(15) Tit. Livius XL. 57.

(16) Strabo IV. 207. VI. 289. VII. 293. 296. 313. 315. Juſtin. XXX. 3.

(17) Plin. III. 5. 24.

(18) Plin. III. 20. p. 376.

au-dessus des Japodes, & séparé des Scordisces (19) par une Montagne que l'on appelloit, du tems d Pline, le Mont-Claude. Les Boïen (20) étoient voisins des Taurisce & mêlés avec eux en plusieurs en droits. C'est de quelqu'un de ce Peuples qu'il faut entendre le passa ge de Strabon, qui dit : (21) que » pendant l'expédition qu'Alexan » dre-le-Grand entreprit contre le » Gétes, ce Prince reçut une Am » bassade des Celtes établis près d » la Mer-Adriatique qui lui deman » derent son amitié. « Il en est d

[redacted]

» les Carthaginois, les Grecs & les » Illyriens, par les Peuples établis » le long de la Mer Adriatique, par » les Thraces & par les Gaulois leurs » voisins qui commencerent alors » d'être connus par les Grecs. « Autant que je puis en juger, les Gaulois qui envoyerent cette double Ambassade étoient les Scordisces. La premiére fut dépêchée par les Scordisces de l'Illyrie, & la seconde par ceux qui étoient voisins de la Thrace.

Je ne doute pas que les Gaulois qui allerent s'établir dans l'Asie mineure ne se fussent détachés des diverses Nations dont je viens de parler. Ils portoient cependant des noms tous différens. Il faut en dire la raison. Nous verrons bientôt que Brennus rassembla de tous côtés un grand nombre de Gaulois qui sortirent avec lui de leur Pays pour faire irruption en Gréce. Lorsque l'Ar-

mée fut parvenue aux frontiéres
la Dardanie, il s'en ſépara un co
de vingt mille hommes, qui paſ
rent du côté de Byſance & delà
Aſie. Il y avoit dans ce corps d'
mée des Troupes de trois différ
tes Nations Gauloiſes, ſçavoir
Tectoſages, des Trocmes & des T
liſtoboïens.

Le nom de Tectoſages ou de T
tons étoit commun autrefois à t
les autres Peuples Celtes. Ils le p
toient en conſidération de leur o
gine qu'ils rapportoient au Dieu *T*
Ils appelloient ce Dieu *Teutât* (2

[redacted]

primer de cette manière la nobleſſe de leur origine. Ainſi il y avoit des Tectoſages (25) dans le Languedoc: *Volſcæ Tectoſages* (26). Il y en avoit en Allemagne (27). Il y en avoit enfin en Thrace & en Illyrie. Ces derniers fournirent la plus grande partie de l'Armée que Brennus (28) conduiſit en Gréce, & je penſe qu'ils étoient le même Peuple que les Scordiſces. Les Grecs les appelloient *Scordiſces* (29), mangeurs d'ail, au lieu qu'ils ſe donnoient eux-mêmes le nom de *Tectoſages*.

A l'égard des Trocmes & des Tholiſtoboïens, Strabon prétend (30) que ces deux Peuples portoient le nom des Généraux qui les commandoient lorſqu'ils paſſerent en Aſie.

(25) Strabo IV. 187.
(26) *Volck*, Peuple.
(27) Cæſar VI. 24.
(28) Strabo IV. 187. 188. Juſtin. XXXII. 3.
(29) Du Grec, σκοροδον, *ail*.
(30) Strabo XII. 566.

La raiſon ſur laquelle il ſe fon-
c'eſt (31) qu'on ne trouvoit,
en-déçà, ni au-delà des Alpes,
dans les Alpes mêmes, aucun P
ple qui portât le nom de Trocr
ou de Toliſtoboïens. Mais cette c
jecture eſt détruite par une rai
bien plus forte : il eſt ſans exem
qu'aucun Peuple Gaulois ſe ſoit
mais approprié le nom de ſes Gé
raux.

Je crois pouvoir dire quelc
choſe de plus ſatisfaiſant ſur la d
mination de ces Peuples. On v
dans Pauſanias (32) que Brennus,

Grecs. Ces répréſentations furent ſi efficaces qu'il ſortit de ſon Pays avec une Armée de plus de 150000 hommes de pied qui, aſſurement, n'avoient pas été tirés de la ſeule Nation des Scordiſces ou des Tectoſages. Les Scordiſces avoient pour voiſins, à l'Orient, les Thraces, &, à l'Occident, les Boïens. Ce ſont là les deux Peuples dont il ſe joignit quelques Cantons à l'Armée de Brennus. Les Trocmes, qu'Etienne de Byſance nomme auſſi *Trocmeni* & le Concile de Chalcédoine *Trocmades* (33), étoient des Thraces. Effectivement les Thraces étoient un Peuple Celte ou Gaulois. Florus l'inſinue. Il dit (34) que les Scordiſces étoient les plus féroces des Thraces. Il ne me ſeroit pas difficile de le prouver, ſi je ne craignois de paſſer les bor-

(33) Steph. de Urb. p 719. Concil. Chalced. in ſubſcriptionib. Tom IV. p. 87.
(34) Florus III. 4.

nes prefcrites à cette differtation. I fuffira de remarquer ici que le nom d Thraces que les Grecs prononçoien par un è, θρηΐκιοι, ou θρηικες, & le gens du Pays par un *o*, *Throken*, fig nifioit les traineurs. Ils portoient c nom dérivé de celui de *Treeken* tirer traîner, parce que c'étoient ancien nement des Nomades qui traînoien après eux fur des chariots leurs fem mes & leurs enfans. *Trocmeni*, *Trock Manner*, fignifioit des hommes Thra ces, *Trocmad* ou *Trocmag* défigne le Canton Thrace, ou, comme nous le dirions, le Diocèfe de l'Evêque

[redacted]

parences, le nom d'un Canton que les Boïens avoient à l'extrêmité de leur Pays, du côté des Scordisces, & dont les Habitans, persuadés par Brennus, le suivirent dans l'expédition qu'il entreprit contre la Gréce. Les Anciens conviennent assez généralement que tous les Peuples Celtes, qui passerent de la Pannonie en Gréce & en Asie, sortoient originairement des Gaules (36). Partis des extrêmités de l'Océan (37), ils avoient passé dans la forêt Hercynie (38), d'où ils étoient enfin descendus en Pannonie (39). La chose n'est pas impossible. Des Peuples Nomades, qui n'avoient point de demeure fixe, ont pu passer facilement d'un

(36) Epit. lib. 63. Suid. Tom. I. p. 464. Steph. de Urb. p. 712. Cicero pro Fontej. cap. 20. Strabo IV. 187. T. Liv. XXXVIII. 17.

(37) Pausan Phoc. XX. p. 846. Justin. XXIV. 4. XXXII. 3.

(38) T Liv V. 34. Cæsar VI. 24.

(39) Justin. XXIV. 4.

lieu à un autre, & se transporter, bout de deux ou de trois siécles, bords de la Mer Océane jusqu'a côtes du Pont-Euxin. Il y a cepe dant deux raisons qui rendent le f fort problématique.

La premiére, c'est l'inexactitu des Historiens qui parlent de ce migration des Gaulois. En oppo tion les uns avec les autres, ils so souvent en contradiction avec eu mêmes. 1°. L'opinion commune que les Tectosages vinrent d'abo des Gaules dans la forêt Hercyni & qu'ayant ensuite passé le Dan

[redacted]

Gaulois périrent tous dans la déroute de Delphes & qu'il n'en échapa pas un ſeul homme de toute leur Armée. Diodore de Sicile & Pauſanias (42) confirment la même choſe. Juſtin ne laiſſe pas d'aſſurer auſſi (43) qu'après la mort de Brennus, une partie des Gaulois paſſa en Aſie, & l'autre en Thrace, d'où ils retournerent dans leur ancienne Patrie, c'eſt-à-dire, en Languedoc. 3°. Juſtin remarque encore (44) que les Gaulois ne purent s'emparer du Temple de Delphes qu'Apollon défendit d'une manière toute miraculeuſe contre les Barbares. Cependant cet Hiſtorien dit ailleurs (45): que les richeſſes immenſes que le Conſul Cépion trouva dans un

(42) Excerpta ex Diod. Sic. lib. XXII. ap. Hoeſchel. in Excerpt. Legat p. 157. Pauſan. Arcad. X. 620.

(43) Juſtin. XXXII. 3.

(44) Juſtin. XXIV. 8.

(45) Juſtin. XXXII. 3.

Lac ſacré de la Ville de Toulouſ
étoient le Tréſor même de De
phes que les Teɛ̃toſages avoient je
té dans ce Lac pour ſe délivrer
la malédiɛ̃ion qui y étoit attaché
Je ſuis bien trompé ſi ce ne fut pa
ce tréſor que l'on trouva à Toulouſ
dans un Lac ſans ſçavoir commen
il y avoit été apporté, ce qui fit cro
re que c'étoit un tréſor maudit qu
l'on avoit enlevé à Apollon, qu
qu'il ſoit conſtant que les Gaulo
(46), qui rendoient un culte religieu
aux Génies qu'ils plaçoient dans l'
lement de l'eau, jettoient par cet
[redacted]

les Anciens n'ont guères connu l'étendue des Pays que les Nations Celtiques ou Gauloises occupoient autrefois. Les Gaulois voisins de Marseille sont les premiers qui ayent été connus, tant par les Grecs, que par les Romains. La Germanie, qui fourmilloit d'une infinité de Peuples Celtes, demeura parfaitement inconnue jusqu'au tems de Jules-César & d'Auguste son successeur. Quand on vit sortir de la Pannonie des essains de Gaulois, on jugea qu'ils sortoient des Gaules voisines de Marseille. Les noms de Tectosages & de Tolistoboïens servirent à confirmer cette conjecture; parce qu'il y avoit dans le Languedoc une Cité appellée *Tolosa* & un Peuple qui portoit le nom de Tectosages. Mais si l'on avoit sçu qu'il y avoit des Teutons, des Teutonaires & des Tectosages en Allemagne, en Italie, en Pologne, en

Hongrie, & jufques dans le fond du Nord ; fi l'on avoit fçu encore que les Baftarnes qui occupoient de vaf-tes Contrées au-delà du Danube, étoient le même Peuple que les Gaulois Scordifces, on auroit compris que les Nations, Celtes ou Gauloifes, rempliffant autrefois toute l'Europe, il n'étoit pas naturel de faire fortir du Languedoc les Gaulois de la Pannonie qui étoient établis dans ces Contrées depuis un tems immémorial auquel l'Hiftoire de l'Europe ne remonte point.

Quoiqu'il en foit de cette quef[redacted]

que ces Cimbres étoient un Peuple Celte ou Gaulois. Le premier dit (47) que » les plus féroces des Gau» lois sont ceux qui demeurent vers » le Septentrion, dans le voisinage » de la Scythie : qu'il y en a qui pas» sent pour Antropophages, comme, » par exemple, les Bretons qui occu» pent l'Irlande ; qu'on prétend que » ce Peuple vaillant & féroce avoit » autrefois ravagé l'Asie sous le nom » de Cimmériens, & qu'il reçut en» suite le nom de Cimbre, parce » qu'il étoit fort adonné au vol & » au brigandage. « Il ajoute ensuite (48) : » Ce sont ceux qui ont pris » Rome, pillé le Temple de Del» phes, imposé des tributs à une » grande partie de l'Europe & de » l'Asie, où s'étant établis dans les » Pays des Peuples qu'ils avoient » vaincus, ils reçurent le nom de

(47) Diod. Sic. V. 214.
(48) Ibid.

» Gallo-Grecs. « Appien dit au (49) que les Autariens, qui étoie un Peuple de l'Illyrie, encourure l'indignation d'Apollon pour avo pillé le Temple de Delphes avec l Celtes appellés Cimbres. L'autre fai qui est aussi constant, c'est que l Peuples Gaulois, qui passerent dai l'Asie mineure, sortoient tout recen ment des Contrées qui sont au M di du Danube & qui reçurent er suite le nom de Pannonie. Il suffit pour s'en convaincre, de les suivr dans leur marche. Se tournant d'a bord vers le golfe de Venise (50)

[redacted]

leurs pas, allerent s'établir au confluent du Danube & de la Save. C'eſt delà par conſéquent qu'ils étoient partis.

Il ne faut pas oublier ici, qu'outre les Tectoſages, les Toliſtoboïens & les Trocmes, Pline & Solin (52) font encore mention de trois autres Peuples Gaulois qui étoient établis dans le milieu de l'Aſie mineure. Les *Voturi*, les *Ambitui* & les *Teutobodiaci*; mais ce ſont là manifeſtement les noms de trois Cantons ou de trois Tributs des Gaulois. *Voturi*, en Tudeſque *Voter* ou *Vater*, ſignifie les Peres, les Vieillards. C'eſt le nom d'un Canton où l'on avoit placé les hommes âgés & décrépits qui n'étoient point propres pour la Guerre. *Ambitui*, *Amb-Tui* (53), *Umb-Tui*,

---

(52) Plin. V. 32. p. 626. Solin. LIII. p. 224.

(53) L'ἀμφὶ des Grecs ſignifie la même choſe que le *Am* ou *Um* des Tudeſques. (Memnon. cap. 20.)

signifie le Canton voisin de *Tices* Ville de Paphlagonie & alliée de Gaulois (54). Les *Teutobodiaci* fai soient partie des Tectosages. *Teu. Boden* signifie en Tudesque Pays terroir, fond de *Teut*. C'est encor le nom d'un Canton que l'on ap pelloit ainsi, soit parce qu'il étoi occupé par des Tectosages, c'est-à dire, par des enfans de *Teut*, so parce qu'il étoit consacré au Die *Teut* qui pouvoit y avoir un Sanc tuaire, avec des terres & des escla ves qui en dépendoient.

---

pas difficile. Mais il faut exposer premiérement ce qui les obligea à sortir de leur Pays, & comment ils conçurent le dessein de passer en Asie.

Les Gaulois, dont j'ai fait mention, se trouvoient fort à l'étroit dans leur pays, & n'y pouvoient plus subsister à cause du nombre des Habitans (1). Ils voyoient la Macédoine extrêment affoiblie, tant par les Armées nombreuses qu'Alexandre-le-Grand en avoit tirées pendant sa vie, que par les Guerres civiles (2) dont elle avoit été le Théatre depuis la mort de ce Prince. Ils sçavoient enfin que les Troupes Gauloises (3) étoient

(1) Liv. XXXVIII. 16. Memnon. ap. Photium n. 224. cap. 15.

(2) C'est la remarque d'Eusebe. Il dit que les Gaulois attaquerent souvent la Macédoine & la ravagerent, parce que plusieurs Princes s'emparerent dans ce tems-là de ce Royaume, & en furent chassés peu de tems après; ce qui favorisoit les incursions des Barbares. *Eusеb. Chron. Græc. p. 58. & seq.*

(3) Polyæni Stratag. lib. IV. cap. 6. 8. & seq.

recherchées par les successeurs d'Alexandre, & leur rendoient de grands services. Par toutes ces raisons ils résolurent de tenter quelque chose par eux-mêmes, & se rendirent aux sollicitations de leurs Chefs qui les flattoient de l'espérance de soumettre la Macédoine & la Gréce, ou, au moins, de rapporter un butin considérable d'un Pays qui s'étoit enrichi des dépouilles de l'Asie. Remplis de cette espérance, ils sortoient de leur Pays avec des Armées nombreuses, & cela pendant trois années consécutives. Leur premiére expédition tombe sur la derniere année de la CXXIVe. Olympiade (4). » Ils » sortirent, dit Pausanias (5), de » leurs frontieres sous la conduite de » Cambaules. Arrivés en Thrace, ils » n'oserent passer plus avant parce

(4) An. de Rome 472. avant J. C. 281. Pausan. Phoc XIX. p. 856. 857.

(5) Pausan. Phoc. XIX. p. 842.

» qu'ils comprirent que leur Armée » étoit trop foible pour faire tête » aux Peuples de la Gréce. « Les Gaulois entreprirent une seconde expédition l'année suivante qui fut la premiére de la CXXVe Olympiade (6). Pausanias la rapporte en ces termes (7) : » Les Celtes résolurent » de porter de nouveau la Guerre » dans les Pays étrangers, & ils y » furent surtout poussés par ceux » qui, ayant fait la campagne l'année » précédente sous Cambaules, sou» haitoient beaucoup d'avoir une » nouvelle occasion de piller. Il s'as» sembla là dessus une grosse Armée » d'Infanterie & de Cavalerie. On » la partagea en trois corps diffé» rens, & on assigna à chacun de ces » corps le Pays qu'il devoit atta» quer. Cerethrius eut le comman-

(6) An de Rome 473. avant J. C. 280.

(7) Pausan. Phoc. XIX. p. 843. *Voy.* aussi Justin XXIV. 5.

» dement des troupes qui devoier
» marcher contre les Thraces & le
» Triballes. Brennus & Acichoriu
» commanderent celles qui devoier
» entrer dans la Péonie (8). L
» troisiéme Armée, commandée pa
» Belgius, se tourna du côté de l'Il
» lyrie & de la Macédoine où re
» gnoit alors Ptolomée appellé Ce
» raunus. Belgius lui livra bataille
» & Ptolomée périt avec un gran
» nombre de Macédoniens (9). Dan

(8) Prideaux a mis aussi la Pannonie pour l
Péonie qui étoit une Province voisine de la Ma
cédoine. D'ailleurs il ne distingue pas asse

[redacted]

» cette seconde expédition, *ajoute*
» *Pausanias* (10), non plus que
» dans la premiére, les Celtes n'osè-
» rent pas attaquer la Gréce. Lors-
» qu'ils furent de retour dans leur
» Pays, Brennus ne cessa de solliciter
» le Peuple, dans les Assemblées gé-
» nérales, & les Grands, dans les con-
» versations particulieres, à entre-
» prendre une nouvelle expédition
» contre les Grecs. Il leur représen-
» toit que la Gréce étoit hors d'é-
» tat de faire la moindre résistance;
» que le Particulier y étoit opulent, &
» que les Temples étoient remplis des
» présens offerts aux Dieux du Pays. «
Policenus ajoute ici une particularité qui mérite d'être rapportée (11). »
» Brennus produisit dans les Assem-
» blées du Peuple des prisonniers

être mort que l'année suivante, c'est-à-dire la première année de la CXXVe. Olympiade.

(10) Pausan. Phoc. XIX. p. 843-844.

(11) Polyœnus Strag lib. VII. c. XXXV. p. 1[illegible]

» Grecs, &, faisant tenir des Soldats
» Gaulois qui étoient grands, de bon-
» ne mine & bien armés, auprès de ces
» étrangers qui étoient petits, foi-
» bles & mal habillés, & qui avoient
» la tête rasée, il disoit à ses com-
» patriotes : *Nous qui sommes des*
» *hommes si grands & si forts, crain-*
» *drons-nous de faire la guerre à des*
» *gens si petits & si foibles ?* « Conti-
nuons d'écouter Pausanias (12).
» Les Gaulois s'étant rendus aux re-
» présentations de Brennus, celui-
» ci s'associa pour le commandement
» de l'Armée Acichorius & plu-

[redacted]

grande partie de cette belle Armée périt en Gréce avec Brennus qui la commandoit. Ce fut moins par les mains de l'ennemi, que par l'yvrognerie & le peu de discipline du Soldat. Cette déroute que l'on appelle communement la *défaite de Delphes*, parce que ce fut là que les Gaulois reçurent le plus grand échec, arriva la seconde année de la CXXVe Olympiade (14).

Ce fut l'année suivante, la 3e de la CXXVe Olympiade (15), que les Gaulois passerent dans l'Asie mineure, & il faut montrer présentement comment ils y furent attirés. Lorsque les Gaulois que Brennus conduisoit se furent avancés dans les Pays des Dardaniens (16), il s'éleva une sédi-

ap. Hoescel. in Excerpt. Legat. p. 157.) Suidas dit 300000 hommes. (Suid. Tom. I. p. 464.)

(14) Pausan. Phoc. XIX. p. 856-857.

(15) Pausan Phoc. Ibid.

(16) Tit. Liv. XXXVIII. 16. Suid. T. I. p. 464.

tion dans l'Armée. Les mutins s'en détacherent au nombre de 20000 & tirerent du côté de la Thrace maritime, d'où ils passerent en Asie sous les ordres de deux petits Rois nommés Léonorius & Lutarius. Dès qu'ils eurent fait le trajet, Comontorius (17) mena en Thrace une nouvelle Armée composée de Gaulois qui avoient échappé à la défaite de Delphes. Cette Armée, qui devoit être considérable, mit à contribution la Ville de Bysance & toute la Thrace voisine du Pont-Euxin : elle demeura en possession de ces

[redacted]

mière (18), & qu'elle ne quitta point l'Europe, il n'est pas nécessaire que je m'y arrête. Je viens donc aux vingt-mille Gaulois qui avoient pour Chefs Léonorius & Lutarius.

» Faisant la Guerre, dit Tite-Live (19), aux Peuples qui leur résistoient, imposant des tributs à » ceux qui demandoient la paix, ils » pénétrerent jusqu'à Bysance, & tirerent des contributions de toutes » les côtes de la Propontide, s'étant » rendus Maîtres des Villes de la » Contrée. Se trouvant ainsi dans le

(18) Il paroît par un passage de Polybe, cité not. précéd., que Florus *II.* 11. Pausanias *Attic. cap.* 4. *p.* 11. & Justin *XXXII. cap.* 3. se trompent lorsqu'ils font passer en Asie les Gaulois qui avoient échappé à la défaite de Delphes. Prideaux se trompe aussi lorsqu'il dit *Hist. des Juifs Part. II. Liv. I. p.* 40. que « Léonor & Lutaire se rendirent maîtres de Bysance ». Il falloit dire que les Bysantins se racheterent du pillage de leurs terres en payant de grosses contributions à Comontorius, car la Ville de Bysance ne fut point prise par les Gaulois.

(19) Liv. XXXVIII. 16.

» voisinage de l'Asie, & ayant enten
» du vanter la fertilité de ses terres,
» il leur prit envie d'y passer. Cette
» envie augmenta, lorsqu'ayant pris
» par stratagême la Ville de Lysima-
» chia, & soumis toute la Cherso-
» nese, ils furent descendus jusqu'à
» l'Hellespont. Ne se voyant plus sé-
» parés de l'Asie que par un petit
» détroit, & ayant ce beau Pays
» sous les yeux, ils desirerent avec
» ardeur d'y passer & envoyerent
» une députation à Antipater qui
» commandoit dans cette Contrée
» pour traiter avec lui du passage.

[redacted]

» avoit envoyés ſous prétexte d'Am-
» baſſade, mais leur miſſion ſe bor-
» noit à l'épier. Ayant embarqué
» ſucceſſivement ſes troupes ſur ces
» bâtimens auxquels il faiſoit faire
» le trajet jour & nuit, Lutarius
» paſſa en peu de jours en Bithynie
» avec tout ſon monde. Peu de
» tems après, Léonorius paſſa auſſi
» la Mer à Byſance avec le ſecours
» de Nicoméde, Roi de Bythinie.
» les Gaulois ſe réunirent & prête-
» rent ſecours à Nicoméde dans la
» guerre contre Zibœas qui tenoit
» une partie de la Bithynie. Zibœas
» ne put réſiſter à leurs armes : il
» fut vaincu, & toute la Bythinie
» paſſa ſous la domination de Nico-
» méde «.

On trouve dans le paſſage de Tite-Live, que je viens de rapporter, pluſieurs particularités dont les autres Hiſtoriens ne font aucune mention; mais il avance auſſi un fait qui

eſt contredit par Memnon, dont Photius nous a donné des extraits. Selon Tite-Live, les Gaulois paſſerent en Aſie à deux repriſes. D'abord Lutarius paſſa l'Helleſpont avec les Troupes qui étoient ſous ſon commandement. Enſuite Léonorius traverſa le Boſphore à Byſance ſur une flotte que Nicoméde avoit envoyée pous le recevoir avec ſes Gaulois. Memnon, au contraire, aſſure (20) que les Gaulois tenterent pluſieurs fois de paſſer en Aſie, mais qu'ils en furent toujours empêchés par la flotte des Byſantins, juſqu'à

[redacted]

fion Polybe dont l'autorité eſt d'un très-grand poids. Pauſanias dit ailleurs (21) que les Gaulois paſſerent en Aſie comme ils purent; ce qui convient au trajet de Lutarius, & non à celui de Léonorius qui s'embarqua ſur une flotte envoyée exprès pour le recevoir. Le même Pauſanias rapporte encore un de ces oracles forgés après coup (22) qui fait paſſer aux Gaulois le détroit de l'Helleſpont, ce qui ne peut s'appliquer auſſi qu'à Lutarius. Mais il y a toute apparence que le premier trajet des Gaulois en Aſie n'eut point de ſuite, & que Lutarius, ſe trouvant trop foible pour entreprendre quelque choſe par lui-même, revint en Europe. Au moins eſt-il certain qu'il fut du nombre des dix-ſept Chefs qui conclurent avec Nicoméde le traité en vertu duquel ce Prince

(21) Pauſan Athaic. VI. 537.
(22) Id. Phoc. XV. 833.

tranſporta les Gaulois en Aſie ſur ſa flotte. Voyons donc ce qui détermina Nicoméde à prendre les Gaulois à ſa ſolde en qualité de Troupes auxiliaires.

Nicoméde étoit fils de Zibéas ou Zipétes (23), Roi de Bythinie, qui avoit eu des démélés, & même une guerre ouverte, avec deux ſucceſſeurs d'Alexandre-le-Grand, ſçavoir Lyſimachus, Roi de Thrace, & Seleucus, Roi de Syrie. Après la mort de Seleucus, Antiochus Soter (24), ſon fils & ſon ſucceſſeur, détacha Patroclés, l'un de ſes Géné-

[redacted]

mort (25), peu de tems après, âgé de 76 ans, Nicoméde se vit sur les bras un puissant ennemi dans la personne d'Antiochus (26) qui faisoit des préparatifs, tant par Mer que par terre, pour attaquer la Bithynie. Outre ce redoutable adversaire, Nicoméde s'en attira un autre par sa cruauté. L'envie de régner seul, & d'empêcher qu'on ne le troublât dans la possession de ses Etats, le rendit, pour me servir des termes de Memnon, le bourreau de ses freres qui étoient au nombre de trois. Il en fit assassiner deux. Zibéas, qui étoit le plus jeune, lui échappa & se rendit Maître d'une partie de la Bythinie : ensuite il attaqua vigoureusement celle qui étoit demeurée sous l'obéissance de son frere.

Pour résister aux ennemis dont je viens de parler, Nicoméde fit un

(25) Memn. cap. 21.
(26) Id. cap. 17.

traité (27) avec la puissante Colo-
nie d'Héraclée à laquelle il céda le
Villes de Cierus, Tius & Thynis
& en obtint un secours de treiz
vaisseaux de guerre. Il se fortifia aus
de l'alliance d'Antigonus Gonatas
(28) Roi de Macédoine, &, comm
les Gaulois passoient alors pour le
meilleures Troupes de l'Univers,
fit solliciter (29) Léonorius & Lu
tarius, qui se trouvoient avec leu
Armée dans le voisinage de Bysan
ce, de venir s'établir en Asie sou
certaines conditions qui furent ac
ceptées. Le Traité que Memno

[redacted]

» Troupes ſans le conſentement de » Nicoméde à ceux qui pourroient » leur en demander, & qu'ils au» roient avec lui les mêmes amis & » les mêmes ennemis : que les Villes » de Byſance, d'Héraclée, de Tius, » de Chalcédoine, de Ciere, & quel» ques autres alliés de Nicoméde ſe» roient compris dans l'alliance. « Le Traité ayant été ſigné (31) par Léonorius, par Lutarius & par quinze autres Chefs de l'Armée (32), Nicoméde reçut les Gaulois ſur ſa flotte, & les tranſporta en Aſie. Cela arriva l'an 3e. de la CXXVe Olympiade, 278 ans avant J. C. Démoclés étant Arconthe à Athénes (33).

(31) Strabo XII. 566.
(32) Memnon. cap. 20.
(33) Pauſan. Phoc. XIX. p. 856-857.

CHAPITRE III.

Je dois déterminer présentement *l'étendue de Pays que les Gaulois occuperent dans l'Asie mineure.*

Les Gaulois qui passerent en Asie étoient au nombre de 20000 hommes (1); mais il y en avoit à peine dix mille qui fussent armés (2). Memnon dans un passage que l'Interprête Latin n'a point compris, remarque (3) » que les Habitans d'Héraclée & les Bythiniens, qui étoient » demeurés sous l'obéissance de Nicoméde, fournirent des armes à » ceux qui en manquoient. « Après avoir reçu ce renfort, Nicoméde se mit à la tête de son Armée, bâtit Zibéas, fit main-basse sur tout ce qui avoit suivi son parti, & soumit

(1) *Voy.* ci-dessus, Chap. II. note (16).
(2) T. Liv. XXXVIII. 16. Plutarch. T. I. p. 464.
(3) Memnon. cap. 20.

toute la Bithynie. Comme il devoit la victoire à la valeur des Gaulois ; il leur laissa tout le butin, & leur assigna un établissement le long de la Mer, dans cette partie de la Bythinie dont il avoit fait massacrer les Habitans. C'est ce que Justin exprime assez improprement, en disant (4) que les Gaulois partagerent avec Nicoméde le Royaume de Bithynie. Les Gaulois demeurerent près de 40 ans dans cette Contrée (5) ; d'où ils infesterent toutes les Provinces Maritimes de l'Asie mineure ; & il paroît par un passage de S. Jerôme (6) que, dans une de leurs courses, ils saccagerent la Ville de Milet, distante de plus de 100 lieues du Pays où ils étoient établis.

Quoique les Gaulois occupassent un des Pays les plus beaux & les

(4) Justin. XXV. 2.
(5) Pausan. Attic. cap. IV. p. 11.
(6) Hieron. adv. Jovin. lib. I. Tom. II. p. 85.

plus fertiles de l'Aſie mineure, ils
s'accommoderent pas de ce prem
établiſſement. D'un côté ils y fur
rigoureuſement attaqués (7) par A
tiochus Soter, & enſuite par les R
de Pergame (8) qui, ayant d'ab
conſenti de leur payer un tribut
nuel, le refuſerent enſuite & re
porterent ſur eux une victoire ſig
lée. De l'autre, le voiſinage de
Mer les expoſoit trop aux flo
ennemies. Par ces raiſons ils ſoul
terent de s'éloigner des côtes.
Rois de Bithynie & de Pergam
conſentirent de très-bon cœur p

[redacted]

& y occuperent une partie de la Phrygie (10). Cela arriva après la victoire qu'Attalus (11) remporta sur eux 241 ans avant J. C. 37 ans après qu'ils eurent passé en Asie. C'est à ce Pays, & non pas, comme Justin le prétend (12), à celui où ils avoient eu leur premier établissement, que l'on donna le nom de *Galatie*, parce qu'il étoit occupé par les Gaulois, ou celui de *Gallo-Gréce*, parce que les Gaulois y étoient mêlés avec des Grecs qui s'étoient autrefois emparés de ces Contrées, après en avoir chassé les Scythes. Il ne s'agit donc plus que de fixer l'étendue du Pays que les Gaulois occuperent dans cette Contrée.

Ils demeuroient entre la Bithynie & la Capadoce (13), & avoient pour

(10) Plin. V. 32. Strabo XII. 566.

(11) Pausan. Attic. lib. I. cap. 4. p. 11. 12. & cap. 8. p. 19. Strabo XII. 566.

(12) Justin. XXV. 2.

(13) Suid. Tom. I. p. 464. Plin. V. 32. & VI.

bornes au Midi la Phrygie & Pamphilie, au levant une partie la Cappadoce avec les fleuves d'-lyx & de Cappadox, au Nord l'a tre partie de la Cappodoce & ensui la Paphlagonie, au couchant ens la Bithynie, dont ils étoient sép rés par les Fleuves d'Hiéras & Sangarius.

Après s'être rendus Maîtres de Pays les Gaulois le partagerent trois parties (14). Les Trocmes s'ét blirent vers le Nord (15) du cô des Provinces de Pont, de Paphl gonie & de Cappadoce (17). L

[redacted]

Bithynie & de la Phrygie (17), & c'est dans leur territoire que demeuroient les *Voturi* & les *Ambitui* (18) dont j'ai parlé plus haut. Les Tectosages enfin tirerent vers l'Orient & la Cappadoce (19), & les Teutobodiaciens demeuroient avec eux (20). Memnon ajoute (21) que » les » Gaulois bâtirent aussi des Villes » dans le Pays qu'ils avoient ocupé. » Les Trocmes bâtirent Ancyre, » les Tolistoboïens Tavium, & les » Tectosages Pessin. « Cet Auteur commet ici deux fautes. 1°. Ces Villes subsistoient avant l'arrivée des Gaulois (22). Il falloit donc dire qu'ils les fortifierent (23) pour y

(17) Strabo XII. 567. Plin. V. 32. Livius XXXVIII. 15. 16.

(18) Plin. V. 32.

(19) Strabo XII. 567. Plin. V. 32.

(20) Plin. V. 32.

(21) Memnon. cap. 20.

(22) Pausan. Attic. IV. p. 11. 12.

(23) Strabo XII. 567.

mettre en ſureté ce qu'ils pilloi
ſur leurs ennemis & ſur leurs v
ſins, ou qu'ils y établirent des m
chés où ils alloient vendre le
denrées & leur butin. 2°. Il ſe tr
pe dans le nom des Peuples auxqu
ces trois Villes appartenoient. St
bon, qui étoit né dans le voiſin
de la Galatie, & qui la connoiſſ
parfaitement, donne Tavium a
Throcmes (34), Peſſin aux Th
liſtoboïens, & Ancyre aux Teć
ſages. Pline (25) eſt d'accord ſur
article avec Strabon, & leur tém
gnage eſt d'autant plus préférabl

[redacted]

trêmement multipliés dans ce Pays, donnerent de la terreur à tous les Peuples (26) qui demeuroient en-deçà du Mont-Taurus, & les mirent à contribution, jusques là que les Rois mêmes des Scythes consentirent de leur payer un tribut annuel. Après avoir étendu leurs conquêtes, ils convinrent entre eux de partager aussi les Provinces qui leur payoient Tribut. Les Trocmes eurent ce qui étoit sur le bord de l'Hellespont : les Tholistoboïens choisirent l'Eolide & l'Ionie : & les Tectosages eurent pour leur part les autres Provinces situées dans le cœur de l'Asie jusqu'au Mont-Taurus.

(26) Livius XXXVIII. 16. 27. Justin. XXV. 2.



CHAPITRE IV.

JE dois parler présentement des mœurs des Gaulois établis en Asie. Ils ne différoient point de ceux des autres Peuples Celtes, & il faudroit écrire un Livre entier pour traiter cette matiére avec une juste étendue. Contentons nous de remarquer que les Gaulois, n'ayant point d'autre mêtier que la guerre, & tenant à déshonneur d'embrasser quelqu'autre profession, regardoient aussi la force, la valeur, l'intrépidité, le mépris de la mort, comme les seules vertus qui fussent dignes de l'homme. Ils se glorifioient d'être braves par réflexion. Cela étoit vrai dans un certain sens & à quelques égards. Ils couroient au combat comme à un festin, parce qu'ils étoient dans l'opinion que la gloire & la félicité du Paradis n'étoient destinées qu'aux

hommes qui meurent sur un champ de bataille, ou de quelqu'autre sorte de mort violente, & qu'au contraire tous ceux qui mouroient de vieillesse ou de maladie en demeuroient exclus. Mais il faut avouer qu'à d'autres égards, leur valeur n'étoit point ménagée, & qu'elle n'étoit le plus souvent qu'une fureur aveugle qui les précipitoit dans le danger, au lieu de leur faire prendre de justes mesures & de sages précautions, ou pour l'éviter, ou pour en triompher. On trouve dans l'Histoire divers exemples qui montrent jusqu'où ils poussoient la férocité. Par exemple, Justin, remarque (1) que les Gallo-Grecs, sur le point de donner une bataille dont les auspices leur annonçoient la perte, commencerent par massacrer leurs femmes & leurs enfans. Florus raconte aussi (2) que

(1) Justin. XXVI. 2.
(2) Florus II. 11.

les Romains virent avec
ment des Gallo-Grecs, qu'ils
fait prisonniers, mordre les
dont ils étoient liés, & préf
gorge à leurs camarades
faire étrangler.

Comme la valeur étoit la v
hommes, la chasteté étoit c
femmes. Plutarque (3) en r
deux exemples mémorables.
mier est celui de *Chiomara*,
d'Orgiagonte, qui étoit Roi,
trarque de Galatie, dans
que les Romains, après avoir
Antiochus, attaquerent les
[redacted]

L'Officier, après avoir assouvi sa passion, proposa à *Chiomara* de la relâcher moyenant une rançon, & la conduisit secretement dans un lieu où deux de ses Parens devoient la recevoir, & porter la somme dont on étoit convenu. Pendant que le Centenier comptoit l'argent, Chiomara ordonna à ses Parens de le tuer ; ce qui fut exécuté sur le champ. Elle prit ensuite la tête du Romain, l'enveloppa dans sa robe, & étant arrivée auprès de son mari, elle la jetta à ses pieds, & lui raconta la violence qu'on lui avoit faite, & de quelle manière elle s'en étoit vengée. Orgiag onte, plein d'admiration, loua sa fidélité ; elle lui repondit qu'aussi elle s'applaudissoit qu'il n'y eût qu'un seul homme au monde qui pût se vanter d'avoir eu sa compagnie. Chiomara, que Polybe avoit vue à Sardes soutint, jusqu'à la fin, par sa modestie & par

ſa chaſteté, la gloire que cett
lui avoit acquiſe.

L'autre exemple eſt celui c
ma (4), veuve de Sinatus, au
trarque de Galatie. Ce Sin
des démêlés avec un autre gr
gneur de ſa Nation nommé
La querelle fut pouſſée ſi l
Sinatus périt par la main de
tagoniſte. Quelque tems ap
norix rechercha en mariage l
de Sinatus. Camma compr
pourquoi Sinorix avoit cher
relle à ſon mari. Elle ne la
d'agréer la recherche, & fit f

[redacted]

& la remit ensuite à Sinorix qui avala gayement tout le vin qu'elle y avoit laissé. Le breuvage étoit empoisonné. Camma mourut avec joie lorsqu'on lui eut appris que le meurtrier de son mari étoit expiré.

CHAPITRE V.

PASSONS à la Langue des Galates. S. Jerome, dans la Préface du second Livre de son Commentaire sur l'Epitre aux Galates, remarque (1) qu'à quelque différence près, les Galates avoient la même Langue que les Habitans du Pays de Trêves. Cependant Tacite assure (2) que les Tréviriens étoient Germains d'origine. Il résulte delà que la Langue des Ga-

(1) Hieronym. Præfat. in lib. II. Comment. Epist. ad Galat. Tom. IX. p. 136.

(2) Tacit. Germ. cap. 28.

lates, qui étoit la Gauloiſe (3), me Lucien l'a remarqué, étoit l me Langue que celle des Gerr Quelque extraordinaire que pa ce fait, il eſt confirmé par d'a Auteurs. Par exemple, on tı dans Tite-Live (4) que les Sc ces, qui étoient reconnus po Peuple Gaulois, avoient la : Langue que les Baſtarnes. Le tarnes étoient, ſelon Pline (5) des cinq Peuples qui occupoier cienne Germanie. Strabon (6) e auſſi des Germains, & Taci ajoute que les Peucins, que que

[redacted]

d'attribuer à un Peuple Gaulois la Langue des Germains, tout cela ne laiſſe pas de s'accorder parfaitement. L'ancien Gaulois & l'ancien Germain étoient des Dialectes de la Langue Celtique qui, dans les tems les plus reculés, étoit commune à tous les Peuples de l'Europe. Cette conformité de la Langue des Gaulois avec celle des Germains peut être démontrée par deux preuves.

La premiére, c'eſt que malgré les changemens que vingt ou ving-cinq ſiécles doivent avoir apportés naturellement à des Langues vivantes, le *Tudeſque* & le *Bas-Breton*, qui ſont des Dialectes de la Celtique, ne laiſſent pas d'avoir encore une infinité de mots communs. En voici quelques exemples que j'ai choiſis à Livre ouvert, dans dans le Dictionnaire du Pere de Roſtrenen.

Bas-Breton.	Allemand.	*François.*
Arnim	*Arm*	Bras, Epaule
Bancq	*Banck*	Banc

Bandeu	*Band*	Lien, Band
Bleun	*Blum*	Fleur
Cus	*Kuſſ*	un Baiſer
Croum	*Krum*	Courbe
Couſt	*Koſt*	Dépenſe, tance
Chües	*Schweis*	Sueur
Duardes	*Schwartz*	Noir
Dages	*Degen*	Epée, Dag
Dum	*Daun*	Duvet
Forban	*Verbannet*	Banni
Freſcq	*Friſch*	Frais
Fallet	*Fúllen*	Tomber,
Foulina	*Fullen*	Emplir, En
Fiſ	*Feiff, Pfeiff.*	Flûte
Flodt	*Flott*	Flotte
Fleut	*Flóte*	Flûte
Foreſt	*Forſt*	Forêt
Goë	*Got*	Dieu
Guel	*Wohl*	Bon, Bien
Huerv	*Herb*	Aigre, Aci
Harnes	*Harniſch*	Cuiraſſe
Yaôuancq	*Jung*	Jeune
Ylin	*Elen-Bogen*	Le Coude
Lezr	*Leder*	Du Cuir
Lichezr	*Leker*	Friand

[redacted]

L'autre preuve, qui eſt encore plus forte, c'eſt que la plûpart des mots qui nous reſtent de la Langue des Galates, trouvent leur explication dans le Tudeſque. Selon Pauſanias (8), les Galates appelloient *March*, un Cheval, & *Trimarciſia*, un Corps de Cavalerie, dans lequel chaque Cavalier avoit, à la queue de l'Eſcadron, deux Valets bien montés, ou pour le remplacer s'il étoit tué, ou pour l'emporter s'il étoit bleſſé, ou pour lui donner un cheval frais s'il perdoit le ſien. *March* (9), qui ſignifioit un cheval dans l'ancien Tudeſque, à le même ſens dans le Bas-Breton. *Try*, ou *Dry*, eſt auſſi un mot commun aux deux Langues. Les Galates donnoient le nom de *Cuhallum* (10) à un de leurs châ-

(8) Pauſan. Phoc. XIX. 844.
(9) Leg. Bajuvar. ap. Lindenbrog. pag. 427. Alemann. ibid p. 381.
(10) Livius XXXVIII. 18.

teaux, situé dans une Contrée o l'on bruloit du fumier de vache e place de bois. *Kuh-Wall*, signifie e Tudesque, le rempart des vache & *Kuh-ball*, la balle ou la bou de vache. Ils appelloient ἐκβρεκτὸν, ἔμβρεκτον, (11) une soupe au vin l'on émiettoit du pain, & que l Latins nommoient *intritum*. Les All mands ont encore aujourd'hui l mots de *Broken*, & d'*Einbroken*, q signifient émietter. Ils appelloie *Eingebrokt* ce que les Galates appe loient *Embrekton*. Sinorix, *Sin-Ric* nom d'un Tétraque de Galatie, sign

[redacted]

(13), *Erster*, signifie le premier. Emanus (14) *Eman*, ou *Emman*, le seul homme, le seul brave. Brennus, *Brenner*, est le Bruleur. Belgius, *Balger*, le querelleur. Enfin les noms propres de Léonorius, *Lehnhardt*, & de Lutarius, *Lutter*, sont encore en usage dans la Langue Allemande. Voici cependant quelques autres mots de la Langue des Galates, dont je n'ai pu déchiffrer la signification, & je doute qu'on y réussisse jamais, parce que les Grecs & les Latins, pour les accommoder à leur prononciation, les défiguroient d'une manière qui les rend méconnoissables. *Buccellarii* (15), *Epos-*

(13) Pausan. Phoc. XIX. 850.

(14) Justin XXIV. 7.

(15) Suidas, *Tom. I.* 444. dit que les Gallo-Grecs étoient Buccellaires, βουκελλάρια, & que la Galatie avoit reçu le nom de Pays des Buccellaires. M. Vernsdorff qui, en 1742, a donné au Public une Histoire complette des Galates de l'Asie mineure, m'a averti que le mot de *Buccellarii* est un terme de la basse Latinité.

sognatus , *Comboutis* , *Thessi*
Compulsus , *Combolomarus* , *O*
Chiomara , *Camma* (16). Qu
en soit, puisqu'il y avoit une
de conformité entre l'ancien
gue des Gaulois & celle de
mains, il ne faut pas être surp
S. Jerôme ait trouvé que la
des Galates approchoit de ce
Tréviriens , au milieu des

---

qui désigne ceux qui avoient la gard
vres (Constantin. Porphyr. de Themat
p. 16.) B. Vulcanius a remarqué que
Buccellatus se trouve dans le Code T
Liv. XII. Tit. 38. [Les Auteurs du Di
de Trevoux, au mot *Buccellaire*, déri
cellarius de *Bucca*, bouche, & *Buccella*

avoit fait quelque féjour, & que d'autres ayent affuré que les Scordifces & les Baftarnes avoient la même Langue. Ils étoient,les uns & les autres, des Peuples Celtes.

CHAPITRE VI.

IL s'agit de déterminer préfentement la forme de gouvernement que les Galates fuivirent après qu'ils fe furent établis dans l'Afie mineure. Leur Gouvernement étoit démocratique comme celui de tous les autres Peuples Celtes, parmi lefquels l'autorité fouveraine réfidoit toujours dans le Peuple. Memnon l'infinue, en remarquant que les Princes qui avoient appellé les Gaulois, fe flatterent d'abord de foumettre, par leur fecours, les Villes libres dont l'Afie mineure étoit remplie, mais qu'ils fe trouverent trompés dans leur efpérance, les

Gaulois ayant ſoutenu de tout leu pouvoir, ces Villes & le Gouvei nement qu'on vouloit y aboli
» On crut dans le commencement
» dit Memnon (1), que le paſſag
» des Galates en Aſie cauſeroit d
» préjudice aux Habitans du Pay
» Par l'événement, il leur fut avar
» tageux. Car pendant que les Ro
» vouloient abolir la Démocrat
» dans les Villes les Galates l'y a
» fermirent, en réſiſtant de tout le
» pouvoir aux entrepriſes de c
» Princes. »

Mais il faut dire quelque cho

[redacted]

indépendant. » Les Galates, dit ce
» Géographe (2), sont composés
» de trois Peuples qui ont tous la
» même Langue, qui ont tous les
» mêmes Coutumes. Ils ont partagé
» chaque Peuple en quatre portions,
» auxquelles ils ont donné le nom
» de Tétrarchies. Chaque Tétrarchie
» avoit son Tétrarque particulier,
» un Juge & un Colonel, qui étoient
» tous deux soumis au Tétrarque,
» outre cela, deux Lieutenans-Co-
» lonels. L'Assemblée des douze Té-
» trarques étoit composée de trois
» cens personnes qui s'assembloient
» dans un lieu appellé Drynœmetus.
» Les causes criminelles où il s'agis-
» soit de meurtre étoient jugées dans
» l'Assemblée. On laissoit la décision
» des autres aux Juges & aux Té-
» trarques. C'est là l'ordre que les
» Galates observoient autrefois. De

(2) Strabo XII. 567.

» nos jours ils ont déféré le gouv
» nement à trois Chefs , enfuit
» deux , & enfin au feul Déjota
» Amintas lui a fuccedé. Aujc
» d'hui les Romains font Maître
» la Galatie, & en ont fait une f
» Province «.

Ceux qui liront avec attentic
Germanie de Tacite fe convainci
facilement que les Galates avoiei
peu près, la même forme de G
vernement que les anciens Habi
de l'Allemagne. Les trois Nati
Gauloifes qui s'étoient établies c
[redacted]

de ces petits Cantons qu'il faut entendre le paſſage de Pline (5) qui dit que les Peuples & les Tétrarchies des Galates montoient enſemble à 195. Comme les Galates étoient tous Soldats un grand Canton formoit ce que nous appellons aujourd'hui un Régiment, & les petits ce que nous nommerions une Compagnie. Les douze grands Cantons des Galates étoient en quelque manière des Etats indépendans. Chaqu'un avoit ſes Magiſtrats particuliers (6) qui étoient

de notre mot François *Canton* juſques dans la Langue Grecque. Ils le dérivent de *κανθὸς* le coin de l'œil. Il eſt bien plus naturel de la dériver du Latin *Centum*. Tacite dit que chaque Canton fourniſſoit cent hommes à qui l'on donnoit le nom de *Centenaires. Tacit. Germ.* 6. Il dit ailleurs qu'il appartenoit aux Aſſemblées générales de nommer les Chefs deſtinés à rendre la juſtice dans chaque Canton & dans les Villages qui en dépendoient, & que chacun de ces Chefs avoit *cent Aſſeſſeurs* choiſis parmi le Peuple. *Ubi ſuprà cap.* 12.

(5) Plin. V. 32.

(6) Tacit. Germ. 12.

choisis dans l'Assemblée générale
Canton où tous les hommes libr
capables de porter les armes, étoi
obligés de se rendre. Les Magist
étoient 1°. le Tétrarque. C'est c
que les Germains appelloient *Kin*
gus, & auquel les Auteurs Latins d
nent le nom de *Rex*, ou de *Reg*
(7). On le choisissoit dans les fa
les les plus nobles du Canton 2°.
Colonel, que Tacite appelle *1*
(8). Il dépendoit du Tétrarque
commandoit les Troupes du Cant
dans toutes les expéditions M

[redacted]

noiſſoit avec ſes Aſſeſſeurs toutes les affaires civiles. Comme les Galates étoient preſque toujours en guerre avec quelqu'un des Peuples voiſins , les douze Tétrachies pour mieux réſiſter à l'ennemi commun ſe réuniſſoient ſouvent par les députés qui formoient ce que nous appellerions le Parlement , la Diéte ou le Conſeil général de la Nation. Cette Aſſemblée ſe tenoit dans un lieu appellé *Drynemetus* , *Dry-memt-hus* , la maiſon des trois noms,ou des trois Peuples. Elle étoit compoſée de 300 perſonnes , c'eſt-à-dire , que le Tétrarque , le Juge , le Colonel, & les deux Lieutenans-Colonels,de chaque Canton,s'y rendoient accompagnés d'une vingtaine de Notables tirés de la Nobleſſe , du Clergé & du Peuple. Les affaires criminelles ne pouvoient ſe décider que dans l'Aſſemblée même des 300 perſonnes , parce qu'elles apparte-

noient parmi les Galates, comme pa
mi les Germains, à la haute Justic
(10). Les autres affaires étoient re
mises aux Tétrarques & aux Jug
qui formoient une espèce de Char
bre haute dans laquelle la voix d'u
Juge étoit aussi considérée que cel
du Tétrarque (11). Comme l'Assen
blée, dont je viens de parler, éto
chargée de régler tout ce qui rega
doit le bien & l'intérêt commun d
la Nation, on établissoit quelqu
fois trois, deux, ou même un se
Chef pour commander les Trou
pes & pour diriger les affair

[redacted]

Tétrarque des Tectosages, n'épargnoit ni soin, ni caresses, pour se faire déclarer Chef de toute la Nation.

CHAPITRE VII.

Il ne me reste plus que de répondre à la derniere question proposée. On demande *en quel tems les Galates cesserent d'avoir des Chefs de leur Nation, & formerent un Etat indépendant.* C'est ainsi que portent le Mercure de Paris, & la Gazette de Leyden du 29 Novembre 1740. Je crois qu'il faut lire, *en quel tems les Galates cesserent d'avoir des Chefs de leur Nation & de former un Etat indépendant*, parce que les Galates ne tomberent dans la dépendance que lorsqu'on leur ôta les Chefs tirés de leur propre Nation, au lieu qu'ils furent un Peuple Souverain & indépendant aussi long-tems qu'ils conserverent ces Chefs qui, bien-loin de

jouir d'un pouvoir illimité, étoi
resfponfables au Peuple de leur a
miniftration.

Quoiqu'il en foit, il eft confta
que Nicoméde traita avec les Gal
tes, comme avec un Peuple ind
pendant. En les engageant pour
fervir contre fes ennemis, il pron
de leur affigner des terres, de le
payer un fubfide annuel & de le
laiffer la liberté de fe gouverner
lon leurs propres Loix. Il eft cert
encore qu'ils conferverent cette
dépendance pendant des fiécles e
tiers fans avoir d'autres Chefs c

[redacted]

Villes libres, & pour y abolir la forme de gouvernement qu'ils suivoient eux mêmes, c'est-à-dire, la Démocratie. Il est vrai qu'ils eurent plusieurs guerres à soutenir, & qu'ils reçurent, en différentes occasions, des échecs considérables. Mais ils ne perdirent pour cela ni leur libérté, ni leur souveraineté, & ils ne tombe- rent dans la servitude que lorsque les Empereurs reduisirent la Galatie en Province Romaine. Pour justifier ce que je viens d'avancer, il suffira de rapporter ici les évenemens les plus mémorables de l'Histoire des Galates depuis leur établissement en Asie.

Environ trois ou quatre ans après que les Gaulois eurent passé en Asie, ils furent battus par Antiochus, Roi de Syrie, qui prit, pour prétexte de la guerre qu'il leur déclara, les courses continuelles qu'ils faisoient dans tous les Pays voisins. Je ne voudrois pas nier qu'Antiochus n'eût eu

le deſſus dans une bataille qui lui a
quit le glorieux titre (2) de *Sote*
ou de *Sauveur*, qu'il porta depu
Mais l'avantage ne fut pas ſi con
dérable que quelques-uns le préte
dent. D'un côté Lucien (3) dit q
les Galates oppoſerent à Antioch
20000 hommes de Cavalerie, 80 ch
riots armés de faux, 160 autres ch
riots à deux chevaux, & que leur
fanterie, qui occupoit le corps de b
taille, avoit 24 rangs de profo
deur. Il y a là une très-grande e
gération, puiſque les Auteurs
plus exacts aſſurent que les Gaul

[redacted]

s'enfuit dans les Montagnes. La chose paroîtra-t-elle vraisemblable, si l'on considére qu'après, comme avant la bataille, les Gaulois continuerent de mettre à contribution tous les Peuples voisins, & qu'Attalus fut le premier Roi de l'Asie qui osa leur refuser, environ 30 ans après, le tribut que le Royaume de Pergame leur avoit payé jusqu'alors? Il y a apparence qu'Antiochus n'eut affaire qu'à une seule Tétrarchie des Galates qui perdirent dans cette occasion leur Chef, ou leur Tétrarque appellé Centaréthrius (4).

Un autre guerre qui fut peu favorable aux Gaulois, est celle qu'ils eurent à soutenir la 4e. année de la CXXXIVe Olympiade, 241 ans avant J. C. contre Attalus, Roi de

(4) Solin. cap. 57. p. 129.) Elien dit, par erreur, que ce fut Antiochus qui périt dans la bataille. (Ælian. Hist. de Animal. lib. VI. cap. 44. pag. 371.)

Pergame (5), dont je viens de fa
mention. Ce Prince, voyant les Ga
lois occupés & affoiblis par la gue
dans laquelle ils avoient ſoutenu
Antiochus Hiérak contre Seleu
Collinicus ſon frere, profita de ce
occaſion pour leur refuſer le trib
qu'ils tiroient de ſes Etats com
des autres Provinces de l'Aſie m
neure. » La fortune, dit Tite-Li
» (7), favoriſa, contre toute atten
» une entrepriſe ſi hardie, & At
» lus eut le deſſus dans la batai
» que les Gaulois lui livrerent. «
ne doute pas que la perte des Ga
[redacted]

de Pergame, & en même tems de quitter la Bithynie, pour aller s'établir dans le cœur de l'Asie mineure. Pour complaire au Roi de Bithynie, ils firent mourir Ziélas (9) fils d'une premiére femme de Nicoméde que les Tolistoboïens avoient soutenu jusqu'alors contre les enfans du second lit, auxquels le pere avoit laissé son Royaume. Attalus, de son côté, s'applaudit si fort de cette victoire, qu'outre le titre de *Galatonikes*(10), que les Grecs lui donnerent, il prit lui-même celui de Roi (11), que ses prédécesseurs, Philitérus & Euménes n'avoient point porté. Il fit aussi placer dans le chateau de Pergame un tableau (12) où sa victoire étoit représentée, & l'on montroit, dans le

(9) Prol. Trog. Pomp. 27 Memno. cap. 23.

(10) Suid. in Nikandro. Vales. ubi suprà.

(11) Polyb. in Exc. Vales. pag 103. Livius XXXIII 21. Strabo. XIII. 624.

(12) Pausan. Attic. p. 12. & Phoc. XV. p. 833.

même endroit, les riches d
qu'il avoit gagnées sur l'enn
cette bataille. Il semble que
lois eux-mêmes se fussent a
la perdre, puisqu'ils avoie
(13) à leur arrière garde
mes, avec des sacs d'or &
leur ordonnant de semer de
le long du chemin, au cas
mée Gauloise fût battue, af
eût le tems de s'échapper
que l'ennemi s'amuseroit à
un butin dont le Soldat est
La précaution étoit effec
des plus sages. Le stratagêr

[redacted]

» battir pas le courage des Gaulois » jusqu'à leur faire quitter l'Empire » dont ils étoient en possession «.

Comme cet Historien ajoute, immédiatement aprés, qu'ils conserverent leur pouvoir jusqu'à la guerre d'Antiochus avec les Romains, je ne sçais presque où placer la défaite des Gaulois dont il est parlé au Chapitre VIII. (v. 20) du second Livre des Machabées. Judas, pour ranimer ses troupes, leur rappelle » la bataille que les Juifs avoient donnée » contre les Galates en Babylone, » dans laquelle les Macédoniens, » qui étoient venus à leur secours, » étant ébranlés, six mille d'entre » eux seulement avoient tué six » vingt-mille hommes, par le secours » qu'ils avoient reçu du ciel. » Il y a dans ce récit plusieurs difficultés que je ne suis pas en état de résoudre. 1°. Les autres Historiens assurent positivement que les Galates ne

passerent jamais le Mont-Taurus, ni dans leurs courses, ni dans leurs expéditions Militaires. Le passage, qui vient d'être rapporté, assure qu'ils pénetrerent jusques dans la Province de Babylone. 2°. M. Prideaux (16) croit devoir rapporter cette défaite des Galates à l'an 241 avant J. C. (17). Cela ne se peut. Ils avoient battu cette année là Seleucus, Roi de Syrie, & d'abord après cette victoire, ils eurent une nouvelle guerre à soutenir contre Euménes, Roi de Pergame, & contre Attalus, son successeur. Attaqués dans

(16) Prideaux, Hist. des Juifs II. P. Liv. I. p. 138.

(17) D'autres croyent que ce fut sous le régne d'Antiochus Soter, qui mourut vers l'an 262 avant notre Ere vulgaire. Mais les mêmes difficultés subsistent toujours. Les Gaulois, qui avoient passé en Asie au nombre de 20000 hommes l'an 278 avant J. C., s'amuserent à faire des conquêtes dans la Thrace & dans les Pays circonvoisins. Ils eurent ensuite de cruelles guerres à soutenir contre Antiochus Soter, qui leur tua beaucoup de monde.

leurs propres Etats, il n'étoit pas possible qu'ils envoyassent une Armée nombreuse dans des Pays éloignés. 3°. enfin la plus grande difficulté, c'est que les Galates, pendant tout le tems qu'ils ont formé en Asie un Etat séparé & indépendant, n'ont jamais pu mettre sur pied des Armées de 120000 hommes.

Laissant donc là cette défaite, qui regarde, peut-être, quelques Troupes auxiliaires des Gaulois qui servoient en Orient, & qui se revolterent contre le Roi de Syrie, disons un mot d'une autre défaite qui ruina effectivement l'Empire des Gaulois en Asie, en affranchissant de leur domination les Peuples qui leur étoient tributaires. Ils avoient fourni (18) des Troupes auxiliaires à Antiochus le Grand, dans la guerre qu'il soutint contre les Romains, l'an 564 de Ro-

(18) Livius XXXVII. 8. 18. 38. 40. Suid. T. I. p. 464.

me, 190 ans avant J. C. L'a
suivante, Manlius, qui avoit su
à Scipion l'Asiatique dans le C
lat, alla attaquer les Galates
leur Pays. Il prit pour prétex
cette guerre qu'il entreprit (19
ordre du Sénat, le secours q
Galates (20) avoient fourni au
de Syrie contre la République.
on sent bien que ce n'étoit là
prétexte, puisque tous les alliés
tiochus devoient être compris
la paix qu'il conclut avec les
mains. Le véritable motif
guerre (21) fut d'arrêter les co

[redacted]

réussit à Manlius. Les Gaulois eurent (22), en diverses rencontres, plus de 10000 hommes tués & l'on fit sur eux plus de 40000 prisonniers. Cependant leur ruine ne fut point totale. D'un côté les Romains épargnerent la Tétrarchie d'Epossognat (23) qui avoit refusé des Troupes auxiliaires à Antiochus. De l'autre, Manlius, en leur accordant la paix qu'ils vinrent lui demander, ne toucha point à leur liberté, & ne leur imposa aucun tribut, se contentant d'exiger d'eux (24) qu'ils vivroient en paix avec Euménes, Roi de Pergame, & qu'ils renonceroient à la coutume de faire des courses dans tous les Pays voisins. Les circonstances devinrent même bient-tôt très-favorables aux Gaulois. Eumé-

(22) Appian. Syr. p. 185. Livius XXXVIII. 47. Suid. Tom. I. 464.

(23) Livius XXXVIII. 18.

(24) Id. XXXVIII. 40.

nes s'étoit flatté que les R
ſoumettroient la Galatie à ſ
nation : peut-être le lui avoi
eſpérer. Mais il ſe rendit lu
ſuſpect aux Romains. On
d'avoir ſoutenu ſecrétement
Roi de Macédoine (25), dan
qu'il faiſoit la guerre à la R
que. Pour punir Euménes
trahiſon, le Sénat envoya
(26) aux Gallo-Grecs, avec
miſſion ſecréte de les ſoule
tre le Roi de Pergame. Pou
courager à la guerre, on leu
d'occuper des terres (27) a
[redacted]

en un mot, dit Polybe (29), le Sénat accordoit tous les jours quelques nouvelles faveurs aux Galates, & les aidoit de tout son pouvoir à soutenir leur liberté. Les Gaulois eurent souvent le dessus dans cette guerre avec Euménes (30). Ils reçurent aussi divers échecs, auxquels il faut rapporter ce que dit Diodore de Sicile (31) qu'Euménes, par sa bonne conduite, délivra son Royaume des plus grands perils, & soumit toute la Nation des Gaulois.

On voit dans Appien & dans Justin (32) que les Gaulois souffrirent beaucoup dans la guerre des Romains avec Mitridates. Ils demeurerent toujours attachés à la République, & le Sénat (33) leur laissa leurs

(29) Polyb. n 104. p. 932.
(30) Id. n. 93. p. 918. n. 97 p. 919.
(31) Diod. Sic. in Exc. Vales. p. 318.
(32) Appian Mithridat. Justin. XXXVII. 14.
(33) Cicero Orat. pro Rege Dejotaro.

Loix & leurs Tétrarques. Ainſi,
tems de Jules-Céſar (34), Déjotar
étoit Tétrarque de toute la Galati
& nous avons vu que ce furent l
Gaulois qui lui déférerent ce con
mandement. Amyntas lui ſuccé
dans cette dignité (35), & ,après
mort, la Galatie fut réduite en Pro
vince Romaine par l'Empereur Au
guſte.

Je finis par une réflexion que j'a
oublié de placer en ſon rang. Sain
Jerôme ſoutient que les Gaulois éta
blis en Europe deſcendoient de ceu
qui demeuroient en Aſie, & il f

[redacted]

dent en Orient. Cette raiſon n'eſt d'aucun poids. Je ſuis perſuadé que les premiers Habitans de l'Europe y étoient venus d'Aſie. Mais ces anciennes migrations, qui remontent beaucoup au-delà des tems connus de l'Hiſtoire profane, empêchent-elles que, pluſieurs ſiécles après, quelques Peuples de l'Europe n'ayent pu repaſſer e[illegible]e ? Il eſt certain que non-ſeulement les Galates, mais encore les Phrygiens, les Bithyniens, les Lydiens & pluſieurs autres Peuples de l'Aſie mineure y avoient paſſé de l'Europe. Il faut convenir, par conſéquent, que S. Jerôme combat mal a propos des faits démontrés par une raiſon de ſimple vraiſemblance. Tout ce qui l'excuſe ici, c'eſt qu'il avoue lui-même très-ingénuement (37), que, depuis pluſieurs années, il avoit abandonné ce genre d'étude, pour ſe conſacrer à des recherches plus importantes.

(37) Hieronym. ubi ſuprà.

DISCOUR

Sur l'Expédition de Cyrus
les Scythes (*),

PAR M. PELLOUTI

§. I. Il y a dans Ammien-M
un paſſage qui m'a paru
quelque attention. Parlant de
narchie des Perſes, il dit (1
» cette Nation victorieuſe ét
» la vérité ſa domination juſ
» Propontide & à la Thrace
» que par l'ambition de ſes P

[redacted]

» une Armée, dont le nombre ap-
» proche presque de la Fable, fut
» totalement défait par Tomyris,
» Reine des Scythes, qui vengea
» cruellement la mort de ses fils. «

Vossius parle de ce passage, & dit (2) » qu'il ne sçait ce qui étoit » venu dans l'esprit à Ammien-Marcellin, pour écrire que Cyrus passa le Bosphore, tous les Historiens » assurant unanimement qu'il passa » l'Araxe, pour aller combattre les » Massagétes, au lieu que personne » n'a jamais dit qu'il eùt passé le Bosphore. «

Il est bien vrai que la plûpart des Historiens font périr Cyrus dans une expédition contre des Scythes Massagétes, qui demeuroient dans le voisinage de la Mer Caspienne. Mais, pour ne pas prendre le change, il est bon de faire ici deux remarques.

---

(2) Vossius ad Justin. lib. I. cap. 8.

La premiére, c'eſt que l'au
cette foule d'Hiſtoriens que
oppoſe à Ammien ſe rédu
le fond au ſeul témoignage
dote, que les Ecrivains po
ont ſuivi & copié les uns a
autres. La ſeconde, c'eſt
mien-Marcellin, qui fait
Boſphore à Cyrus, pour atta
Scythes établis en Europe,
inventé cette particularité
Voſſius ſemble l'en accuſer.
voit ſon Hiſtoire ſur la fin
ſiécle. Philoſtrate avoit c
cents ans auparavant (3) qu

[redacted]

nandés (4), que Tomyris, qui battit Cyrus, étoit Reine des Gétes, ou Goths, qui demeuroient au-delà du Danube, & que Darius, fils d'Hyſtaſpes, vint attaquer dans leurs Pays, quelques années après la mort de Cyrus.

Il s'agit donc de ſçavoir, ſi Ammien-Marcellin, qui avoit lu & relu Hérodote, n'a pas eu de bonnes raiſons pour s'écarter ſur cet article de ſon récit, & s'il ne l'a pas fait ſur la foi de quelque ancien Hiſtorien, que nous n'avons plus à la vérité, mais dont le témoignage lui a paru préférable à celui d'Hérodote. C'eſt ce que je me propoſe d'examiner dans ce Diſcours. On dit, communément, que les ténébres de l'Hiſtoire ancienne commencent à ſe diſſiper ſous le régne de Cyrus. Cela eſt vrai dans un ſens. L'Hiſtoire de ce Prince

(4) Jornand. Hiſt. Gothor. cap. 10. p. 624.

fournit quelques époques qui pa roiſſent ſûres. Mais cela n'empêch pas qu'il ne régne encore beaucou d'obſcurité & d'incertitude dans qui eſt rapporté des guerres & la mort de ce Fondateur de la M narchie des Perſes. Les preuves s' préſenteront en aſſez grand nomb pour faire conclure à tout Lecteur j dicieux, qu'au lieu de chercher ici certitude, il faut ſe contenter le pl ſouvent de la ſimple probabilité & que le ſentiment le plus reçu, le plus accrédité, eſt quelque fois moins probable de tous. Avant to

» ser ses conquêtes du côté de l'Io-
» nie, parce qu'il se proposoit d'at-
» taquer premiérement Babylone,
» les Saces & les Egyptiens (5).
» Ayant donc réduit les Babyloniens
» & leur Ville, il lui prit envie de
» soumettre aussi les Massagétes, que
» l'on dit être une Nation nom-
» breuse & vaillante, établie vers
» l'Orient, au-delà de l'Araxe, dans
» le voisinage des Issédons. Il y en
» a qui prétendent que ces Massagé-
» tes sont un Peuple Scythe (6).
» L'Araxe sort du Pays des Mantié-
» niens, & se partage en 40 bran-
» ches qui vont se perdre dans des
» Marais, à la réserve d'une seule qui
» se décharge dans la Mer Caspienne
» (7). Cyrus fut poussé par beaucoup
» de puissantes raisons à attaquer les
» Massagétes, qui occupent la plus

(5) Herodot. lib. I. cap. 153.
(6) *Ibid.* cap. 201.
(7) *Ibid.* cap. 202.

» grande partie d'une vaſte p
» ſituée à l'Orient de la Mer C
» ne. La premiére étoit ſa naiſ
» qui ſembloit l'élever au-deſ
» la condition humaine : la ſec
» l'heureux ſuccès qu'il avoit e
» toutes ſes guerres. De quelq
» qu'il portât ſes armes, il ne
» voit aucun Peuple qui fut c
» de lui réſiſter (8). Les Maſſa
» qui avoient perdu leur Roi,
» gouvernés alors par la Rein
» myris ſa veuve. Cyrus, qui n
» choit qu'un prétexte pour co
» cer la guerre, fit demander T

[redacted]

» occupé à élever des tours ſur des
» bateaux, & à jetter un pont ſur le
» Fleuve, Tomyris lui fit dire par
» un Héraut, qu'il pouvoit s'épargner
» tous ces préparatifs; que s'il avoit
» une grande envie d'eſſayer ſes forces
» contre les Maſſagétes, elle offroit de
» ſe retirer avec ſon armée, juſqu'à la
» diſtance de trois journées de che-
» min, afin que les Perſes puſſent paſ-
» ſer librement le Fleuve, exigeant la
» même choſe de Cyrus, s'il aimoit
» mieux que la bataille ſe donnât dans
» ſes Etats (10). Le Roi de Perſe ac-
» cepta la premiére de ces propoſi-
» tions contre le ſentiment de ſon
» Conſeil, auquel il préféra l'avis de
» Créſus, qui lui diſoit que ſi les Perſes
» venoient malheureuſement à être
» battus en-deçà de l'Araxe toutes les
» Provinces de leur Empire ſeroient
» expoſées aux incurſions des Barba-

(10) Herodot. *ibid*, cap. 206.

« res, au-lieu que s'il avoit
» heur de battre l'ennemi au
» Fleuve, tout le Royaume
» ſagétes ſeroit à ſa diſpoſiti

Ce qui ſuit dans Héroc
ignoré de perſonne, & il
l'indiquer en deux mots.
» ayant paſſé l'Araxe ave
» mée, tira d'abord un ava
» ſez conſidérable d'un ſt
» que le même Créſus lui a
» géré avant que d'être ren
» Perſe avec Cambyſe. Il a
» na le camp qu'il avoit éta
» journée de l'Araxe, n'y
[redacted]

» toute ſorte, & ſe gorgerent telle-
» ment de viandes & de boiſſon
» qu'ils tomberent tous dans un pro-
» fond ſommeil. Il ne fut donc pas
» difficile à Cyrus, qui revint
» ſur ſes pas, de les ſurprendre, &
» de les accabler. On en tua un grand
» nombre; on fit encore plus de pri-
» ſonniers, entre leſquels étoient
» Spargapiſe, fils de la Reine Tomy-
» ris, qui avoit commandé le déta-
» chement des Maſſagétes (12). Ce
» Prince étant revenu de ſon yvreſſe,
» & ſe voyant chargé de chaînes,
» pria Cyrus de permettre qu'on le
» déliât, & auſſi-tôt qu'il eut les
» mains libres, il ſe tua lui-même (13).
» Quelques tems après les choſes en
» vinrent à une bataille déciſive, dans
» laquelle une grande partie de l'ar-
» mée des Perſes fut détruite. Cyrus
» lui-même y périt, après avoir régné

(12) Herodot. lib. I. cap. 211.
(13) *Ibid.* cap. 213.

» vingt-neuf ans. Son corps a
» été trouvé parmi les morts,
» myris lui fit couper la tête qu
» fit plonger dans un vaisseau p
» de sang humain, en disant : T
» *fait périr mon fils par un str*
» *gême, & je te rassasierai de sa*
» *comme je t'en avois menacé* (14
Après avoir ainsi rapporté la
faite de Cyrus, Hérodote a la bo
foi d'ajouter qu'on « raconte,
» vérité, en plusieurs manière
» mort de ce Prince, mais qu'il
» tient à ce qui lui a paru plus v
» semblable ». Les Historiens po

[redacted]

» échappât un ſeul qui pût porter
» dans ſon Pays la nouvelle d'une ſi
» grande défaite (15) ». Oroſe en dit
autant (16). Diodore de Sicile aſſure
que « l'armée des Perſes fut non-
» ſeulement battue & taillée en pié-
» ces, mais que Cyrus lui-même,
» ayant été fait priſonnier, fut mis
» en croix par ordre de la Reine
» (17) ».

Pour revenir à Hérodote, le dé-
tail de la guerre de Cyrus avec les
Maſſagétes lui fourniſſant l'occaſion
de dire un mot des mœurs & des
coutumes de ce Peuple, il ajoute:
« Les Maſſagétes ſont habillés à la
» façon des Scythes, & ont auſſi leur
» maniére de vivre. Ils ſervent à che-
» val ayant pour armes l'arc, la
» lance & la hache d'armes, σαγάρεις.
» Ces armes ſont toutes d'or, ou d'ai-

(15) Juſtin. lib. I. cap. 8. lib. XXXVII. cap. 3.
(16) Oroſ. lib. II. cap. 7.
(17) Diod. Sic. lib. II. cap. 44.

» rain. Ils se servent de l'aira
» faire des lances, des carq
» des haches. Les casques,
» rasses, & ce qui couvre les
» sont enrichis d'or. Ils ne se
» ni de fer, ni d'argent, par
» ne s'en trouve point da
» Pays, au lieu que l'or &
» y abondent (18). A l'é
» leurs Coutumes, ils épous
» cun une femme, mais ils s
» vent en commun. Car ce
» Grecs attribuent aux Scyth
» cet article, est propre aux
» gétes, & non pas aux S

[redacted]

»genre de mort le plus commun
»parmi eux, c'eſt que, quand un
»Maſſagéte eſt accablé de vieilleſſe,
»tous les parens s'aſſemblent, & l'é-
»gorgent avec quelques brebis. Ils
»font bouillir enſemble toutes ces
»chairs & s'en régalent. Cette ſorte
»de mort paſſe parmi eux pour la
»plus heureuſe de toutes. Au lieu
»de manger ceux qui meurent de
»maladie, on les enterre, & on les
»eſtime malheureux de n'être point
»parvenus à être immolés. Ils n'en-
»ſemencent point leurs terres, & vi-
»vent tant de leur bétail, que du
»poiſſon que l'Araxe leur fournit
»en grande abondance. Le lait eſt
»leur boiſſon ordinaire. Entre les
»Dieux, ils ne ſervent que le So-
»leil, auquel ils immolent des che-
»vaux, eſtimant que le plus rapide
»des animaux doit être offert au
»plus rapide de tous les Dieux (19)».

(19) Herodot. lib. I. cap. 216.

§. III. Qu'il me ſoit perm
ſentement de faire mes réf
ſur le long paſſage que je v
rapporter. Hérodote eſt d
avec Ammien - Marcellin p
fond même du fait que je
propoſé d'examiner. Ces Hiſ
aſſurent l'un & l'autre que
fut tué dans une bataille qu'
à la Reine Tomyris. Mais il
rent ſur trois circonſtances. P
rement Hérodote prétend q
myris étoit Reine des Maſſ
au lieu qu'Ammien-Marcel
qu'elle étoit Reine des Scyth
ſecond lieu, celui-ci aſſure q

[redacted]

passer à Cyrus pour venir attaquer les Scythes en Europe. Mais, au reste, Hérodote mérite-t-il beaucoup de foi dans ce qu'il raconte cette expédition? J'avoue que je crois avoir de bonnes raisons d'en douter. Ce n'est pas que je prétende accuser cet excellent Historien ni de mensonge, ni de malignité, comme l'ont fait Ctésias & Plutarque. Il faut lui rendre cette justice, qu'il étoit plein de probité & de bonne foi. Il régne dans ses récits une naïveté qui charme, & qui prouve, à tout Lecteur équitable, qu'Hérodote ne se prévenoit pas en faveur de ses Héros & des Peuples qu'il affectionnoit, jusqu'à déguiser leurs défauts, jusqu'à les combler d'éloges aux dépens de la vérité. La question se réduit uniquement à sçavoir si Hérodote a écrit ici sur de bons Mémoires, s'il étoit instruit de ce qui regardoit les Scythes & les Perses, au-

tant qu'il l'étoit des affaires d'E
ou de celles de ſon Pays. S
aſſurément ne le croyoit pas.
ce qu'il en dit au Livre X
Géographie (20). « Les ancie
» toriens ont appellé Saces &
» gétes les Peuples qui ſont
» de la Mer Caſpienne ; mais
» toit pas poſſible qu'ils en
» rien d'exact, quoiqu'ils ſoi
» trés dans un aſſez grand d
» la guerre de Cyrus avec le
» ſagétes. Ils n'ont pas trou
» de foi dans ce qu'ils rapport
» anciennes affaires des Perſe
[redacted]

» donnant pour vraies des choses
» qu'ils n'avoient pas vues, ni seu-
» lement apprises de personnes bien
» instruites. Aussi ajoutera-t-on fort
» plus facilement à un Homére, à
» un Hésiode, ou aux Poëtes tragi-
» ques, dans ce qu'ils disent de leurs
» Héros, qu'à un Ctésias, un Héro-
» dote, un Hellanicus, & à d'autres
» Historiens de cet ordre ». Effecti-
vement les Perses, qui avoient lû
les Ouvrages d'Hérodote, l'accu-
soient de s'être étrangement com-
mis, en avançant sur leur sujet des
choses aussi éloignées de la vraisem-
blance que de la vérité. « De quel
» front, disoient-ils (21), cet His-
» torien ose-t-il avancer que Xercès
» tira des fléches contre le Soleil;
» qu'il fit enchaîner la Mer comme
» on garroteroit un Criminel? Ne
» sçavoit-il donc pas que nous re-

(21) Diogen. Laërt. Vit. Philos. in Proœm. p. 5.

» gardons le Soleil & la Mer comme » des Divinités, & que ce Prince étoit » fort attaché à la Religion des Per- » ſes, dont il ſuivit les principes en » détruiſant les Temples & les ſta- » tues des Grecs ? » Puiſque notre Hiſtorien étoit ſi mal informé de ce qui s'étoit paſſé parmi les Perſes, preſque de ſon tems (22), & ſous les yeux de la Gréce, il eſt à pré- ſumer qu'il n'étoit pas mieux inſ- truit des événemens antérieurs d'un demi-ſiécle au tems de Xercès (23), je parle des expéditions & de la mort de Cyrus. Auſſi ne crois-je

[redacted]

guerre qu'ils eurent à ſoutenir contre Cyrus. Commençons par la ſituation de leur Pays.

1°. Notre Hiſtorien aſſure donc que les Maſſagétes avoient leurs établiſſemens dans une vaſte plaine qui eſt à l'Orient de la Mer Caſpienne. Il falloit, par conſéquent, que Cyrus paſſât l'Oxus, ou le Jaxarte, pour aller les attaquer dans leur Pays. Au lieu de cela, Hérodote lui fait paſſer l'Araxe (24), qui, ſortant des Montagnes de l'Arménie, coule à l'Occident de la Mer Caſpienne, & s'y décharge du même côté. C'eſt une bevue qu'on ne peut excuſer qu'en diſant, avec Strabon, qu'on avoit fourni à l'Hiſtorien Grec de très-mauvais Mémoires d'un Pays qui étoit preſque inconnu de ſon tems. En voici une nouvelle preuve. Parlant de l'Araxe, Hérodote

(24) Strabo lib. XI. p. 491, 501 & 527 fin.

dit (25) que « ce fleuve se partage » en quarante branches qui vont se » perdre dans des Marais, à la réserve » d'une seule qui se décharge dans » la Mer Caspienne ». Pour entendre ce passage, il est bon de remarquer que les Géographes antérieurs au tems d'Hérodote, croyoient que la Mer Caspienne étoit un golfe de l'Océan Septentrional qui rentroit fort avant dans les terres de ce côté-là. Ils croyoient avec aussi peu de fondement que l'Araxe (26) se partageoit en quarante branches dont une seule se déchargeoit dans la Mer Caspienne, au lieu que les trente-neuf autres avoient leur embouchure dans l'Océan Septentrional. Hérodote étoit un peu mieux informé. Il avoit appris que la Mer Caspienne (27) étoit un grand Lac,

(25) Herodot. lib. I. cap. 202.
(26) Strabo lib. XI. p. 512. 513.
(27) Herodot. lib. I. cap. 202. fin.

entouré de tous côtés par des terres qui n'avoient aucune communication avec la Mer Océane. Il avoit appris aussi que l'Araxe n'entroit dans la Mer Caspienne que par une seule embouchure. Mais c'est aussi tout ce qu'il en sçavoit. Ne sçachant que faire de ces trente-neuf branches du Fleuve, dont les Géographes avoient parlé d'une manière si positive, il prend le parti de dire qu'elles vont se perdre dans des Marais. Peut-être auroit-il mieux fait d'avouer de bonne foi que le Pays & le Fleuve qu'il décrit, étoient peu connus de son tems.

2°. Hérodote n'a pas mieux connu les Massagétes même, que les Pays où ils étoient établis. Il ignore s'ils étoient un Peuple Scythe. Plusieurs, dit-il, l'assurent; ils ont d'ailleurs la même maniére de vivre & de s'habiller que les Scythes. Pour lui il n'ose rien décider; ou plutôt il dé-

cide formellement que les Grecs attribuent mal-à-propos aux Scythes ce qui eſt propre & particulier aux Maſſagétes. J'aurai cependant occaſion de montrer dans la ſuite que les Maſſagétes étoient indubitablement un Peuple Scythe qui avoit paſſé d'Europe en Aſie ; & par cela même qu'ils étoient Scythes, il faut les décharger de cette odieuſe imputation, » qu'à la vérité ils pre» noient chacun une femme, mais » qu'ils s'en ſervoient en commun ». Hérodote convient qu'il n'oſeroit leur attribuer un pareil débordement, s'il étoit certain qu'ils fuſſent Scythes. Effectivement les Loix du mariage étoient fort ſéveres parmi les Scythes, & l'adultére y étoit ordinairement puni de mort. A l'égard de ce qu'on attribuoit aux Maſſagétes d'égorger leurs Vieillards pour les manger dans un feſtin funébre qu'on célébroit à leur honneur, j'ai

montré ailleurs (28) que ce n'étoit, ſelon les apparences, qu'une fable. Il eſt vrai que la plûpart des Peuples Scythes avoient la barbare coutume de faire mourir leurs Vieillards décrépits; mais ils ne faiſoient en cela que ſe rendre aux priéres & aux inſtances de ces Vieillards qui demandoient avec le dernier empreſſement qu'on les tirât de la vie par une mort violente, parce qu'ils étoient dans l'opinion que ceux qui mouroient de mort naturelle n'étoient point reçus dans le *Valhalla*, c'eſt-à-dire dans le ſéjour de la gloire & de la félicité. Au reſte, il eſt conſtant que ces Peuples brûloient leurs morts. Comme les funerailles d'un Scythe étoient une ſolemnité, où les parens & les amis du défunt étoient invités & régalés avec profuſion pendant pluſieurs jours, il

(28) Hiſt. des Celt. Liv. II. Ch. IV. p. 56-74.

ne faut pas être surpris qu'on ait accusé les Massagétes de s'assembler, non pour ensévelir leurs morts, mais pour les dévorer.

3°. Enfin, & c'est-là le principal, Hérodote n'a connu ni la cause, ni le succès de la guerre que Cyrus fit aux Massagétes. Il dit que beaucoup de puissantes raisons pousserent le Roi de Perse à entreprendre cette guerre, & il donne pour les principales; « premiérement sa naissance, » qui sembloit l'élever au-dessus de » la condition humaine; & en se- » cond lieu l'heureux succès qu'il » avoit eu dans toutes ses guerres. » De quelque côté qu'il portât ses » armes, il ne trouvoit aucun Peuple » qui pût lui résister ». De semblables raisons pouvoient éblouir un Alexandre, un jeune étourdi qui, dans la vigueur de l'âge, n'ayant pas encore éprouvé les caprices de la fortune, acquiescoit à tout ce que ses

adulateurs lui disoient des merveilles de sa naissance & de la force invincible de ses armes. Mais Hérodote place l'expédition de Cyrus contre les Massagétes à la derniére année de sa vie. Agé de soixante & dix ans, ce Prince devoit sentir qu'il étoit homme comme les autres, & sa fortune, quelque grande qu'elle fût, n'avoit pas été sans revers. Au reste, nous verrons dans la suite que Cyrus eut une raison beaucoup plus forte d'attaquer les Scythes. C'est que, depuis un tems immémorial, ces Peuples avoient toujours ravagé les Provinces dont ce Prince venoit de faire la conquête, je parle de la Médie & des Pays qui en dépendoient. Il n'y avoit que quelques années que les Scythes avoient abandonné la Médie, après s'y être maintenus durant 28 ans entiers. Il étoit donc très-naturel que Cyrus, après avoir conquis le Royaume des Mé-

des, pensât aussi à s'en assurer la possession, & a le mettre à couvert des incursions d'un hôte si incommode. On ne peut pas douter qu'il n'ait réussi dans son projet. D'un côté les Perses avoient une grande fête, où ils célébroient la mémoire de la défaite des Scythes; de l'autre, depuis le régne de Cyrus les Scythes se tinrent en repos, & ne penserent plus à ravager l'Asie, comme ils l'avoient fait si souvent. Je ne prétend pas que Cyrus n'ait reçu quelque échec dans la guerre qu'il fit aux Scythes; mais je montrerai dans la suite qu'il s'en releva, & qu'il n'est pas possible que les choses se soient passées de la maniére rapportée par Hérodote.

§. IV. Quoiqu'il en soit, puisque cet Historien avoue lui-même qu'on contoit la mort de Cyrus de différentes façons, dont il n'a pas jugé à propos de faire mention, voyons si

nous ne pourrions pas découvrir dans les autres Hiſtoriens ce qu'il a trouvé bon de ſupprimer. Ecoutons pour cet effet ce qu'en diſoit Ctéſias, qui avoit écrit une Hiſtoire de Perſe en XXIII. Livres. Son Ouvrage eſt, à la vérité, perdu depuis pluſieurs ſiécles; mais Photius nous en a conſervé des Extraits aſſez étendus, où l'on trouve en abrégé les principaux événemens de la vie de Cyrus. Je ſçais que Ctéſias eſt un Auteur fort décrié, & qu'on l'accuſe d'avoir débité, ſans aucun jugement, les choſes les plus incroyables. Mais outre qu'Hérodote n'eſt pas exempt de ce défaut, & qu'il a mérité par-là d'être appellé, non-ſeulement le Pere de l'Hiſtoire, mais auſſi le Pere des Fables, il eſt certain d'ailleurs (29)

(29) Ariſtot. Hiſt. Animal. lib. II. cap I. lib. VIII. cap. 28 & de generat. Animal. lib II. cap. 2. *Voyez* auſſi Photius à la fin de ſon Extrait de l'Hiſtoire de Ctéſias.

que les reproches qu'on a fait à Ctésias tombent principalement sur son Histoire des Indes, où il rapportoit plusieurs choses sur la foi des témoins qui lui paroissoient dignes de créance, mais qui s'étoient joués de sa crédulité, ou qui avoient été abusés les premiers. Je sçais encore qu'on l'a accusé d'avoir écrit son Histoire avec beaucoup de partialité. Mais, sans répéter ici tout ce qu'Henri Etienne (30) allégue pour le justifier sur cet article, il est bon de remarquer que Plutarque, qui prétend que Ctésias étoit trop prévenu en faveur des Lacédémoniens, accuse Hérodote d'un défaut encore plus odieux, c'est d'avoir parlé de la plûpart des Peuples de la Gréce avec une noire malignité. Au reste, quand tous ces reproches seroient fondés, il faudra

(30) Henr. Steph. ad Calcem Herodoti p. 631. & præfat. ad Fragm. Ctesiæ.

toujours convenir que Ctésias devoit connoître, au moins, l'ancienne Histoire de Perse (31). Il avoit demeuré 17 ans à la Cour d'Artaxercés, Roi de Perse, qu'il servoit en qualité de son Médecin. Le crédit où il étoit auprès de ce Prince, lui avoit d'ailleurs procuré la permission de fouiller dans les Archives & de consulter les Annales (32), où, en vertu d'une ancienne Loi, l'on écrivoit tout ce qui arrivoit de plus remarquable dans l'Empire.

(31) Cela est vrai; mais on n'en conclura jamais que Ctésias a été un Historien fidéle. Qu'on en juge par le nombre d'Ecrivains ou prévenus, ou méchans, ou ignorans qui écrivent l'Histoire de nos jours. Les uns ne voyent que leur objet, les autres n'écrivent que ce qu'ils veulent, suppriment les faits ou en inventent qu'ils publient avec un front d'airain : ceux-là couchent sur le papier, sans aucun examen, toutes les Anecdotes & toutes les Relations dont on leur fait part.... Quel cahos que l'Histoire! & combien la postérité n'est-elle pas exposée à ajouter foi aux mensonges des fourbes accrédités?

(32) Diod. Sic. lib. II. cap. 32.

Beaucoup mieux instruit qu'Hérodote, qu'il avoit souvent occasion de relever, je ne vois pas que Ctésias pût avoir aucune raison de rapporter les événemens de la vie de Cyrus autrement qu'il ne les avoit trouvés dans les Annales (33); & cela d'autant plus qu'il s'agissoit de faits qui devoient être encore de notoriété publique parmi les Perses (34).

§. V. Voici donc en substance ce que Ctésias rapportoit de la vie &

---

(33) Rien de plus concluant. Si Ctésias n'avoit aucun intérêt de trahir la vérité, de la dissimuler, s'il a eu la liberté de fouiller dans les Archives de la Nation, s'il étoit judicieux & éclairé, s'il ne se proposoit, en écrivant l'Histoire, d'autre but que d'instruire la postérité de ce qui s'étoit passé, il est hors de doute qu'on doit le regarder comme un Historien fidéle.

(34) Cyrus mourut 529 ans avant J. C. Ctésias fut fait prisonnier par le Roi Artaxercès Memnon, & entra à son service 401 ans avant J. C. Son Histoire de Perse finissoit à l'an 398 avant J. C., & celle d'Hérodote va jusqu'à l'an 413 avant notre Ere vulgaire.

des expéditions de Cyrus, suivant l'Extrait que Photius nous en a donné.

« Il disoit (35) qu'Astyage, qu'il » appelle aussi Astygan, n'étoit point » parent de Cyrus. Après qu'il eut » été mis en fuite, & qu'il se fut » rendu à Cyrus, ce Prince le tira » au bout de quelque tems de la pri- » son, l'honora comme un Pere, & » épousa même sa fille Amytis qui » étoit veuve de Spitama. Ensuite » Cyrus fit la guerre aux Bactriens, » & dans une bataille qui se donna, » l'avantage fut a peu près égal de » part & d'autre. Mais les Bactriens, » ayant appris dans ces entrefaites, » que Cyrus en usoit bien avec As- » tiage, & qu'il avoit même épousé » sa fille, se soumirent volontaire- » ment à Amytis & à Cyrus.

---

(35) Photii Biblioth. Sect. LXXII. p. 106. & in Calce Herodoti p. 637.

» Après cela Cyrus tourna ses » armes contre les Saces, & dans » cette guerre il fit prisonnier le Roi » Amorges, mari de Sparethra. Cette » Princesse, ayant appris que son mari » étoit entre les mains de l'ennemi, » assembla une armée de 300000 » hommes & de 200000 femmes, & » marcha contre Cyrus, qui fut vain- » cu, & fait prisonnier (36), avec Par- » mises, frere d'Amytis, & trois de » ses fils. De cette maniére Amorges » obtint sa liberté, ayant été échangé » contre les prisonniers Perses.

» Cette guerre étant terminée, » Cyrus marcha contre Crésus, & » assiégea la Ville de Sardes, Amor- » ges l'ayant servi dans cette guerre » en qualité d'allié.

» La derniére expédition de Cy- » rus fut celle qu'il entreprit contre » les Derbices, qui avoient pour Roi

(36) Je suis ici la version commune. Vo le passage Grec ci-dessous § X. note (82).

» Amorrheus

» Amorrheus. Ces Derbices s'étant
» mis en embuſcade avec leurs élé-
» phans, battirent la Cavalerie des
» Perſes : Cyrus lui-même fut ren-
» verſé de ſon cheval, & bleſſé
» dangereuſement à la cuiſſe par l'un
» des Indiens qui étoient venus au
» ſecours des Derbices, & qui leur
» avoient amené des éléphans. Les
» gens de Cyrus, l'ayant relevé, le
» porterent au camp. Il périt dans
» ce choc beaucoup de Perſes, & au-
» tant de Derbices, la perte ayant
» été de 10000 hommes de chaque
» côté. Amorges, informé de ce qui
» étoit arrivé à Cyrus, s'avança à
» grand pas, menant avec lui 20000
» hommes de Cavalerie Sace. Il ſe
» donna là-deſſus une bataille entre
» les deux armées. Les Perſes & les
» Saces y remporterent une victoire
» ſignalée, Amorrheus ayant été tué
» avec deux de ſes fils & trente mille

» Derbices, au lieu que les Perses
» ne perdirent que 9000 hommes
» De cette maniére le Pays des
» Derbices fut soumis à Cyrus.
» Ce Prince, voyant approcher sa
» fin, établit Roi Cambyse son fils
» aîné. Il déclara Tanioxarcés, son
» second fils, Seigneur des Bactriens,
» des Choramniens, des Parthes &
» des Carmaniens, ordonnant qu'il
» possédât tous ces Pays sans en
» payer aucun tribut. Les deux fils
» de Spitama, sçavoir Spitade & Mé-
» gaberne furent nommés le premier
» Satrape des Derbices, & le second
» des Barcaniens. Il ordonna à ces
» Princes d'obéir en toutes choses à
» leur Mere. Enfin il voulut qu'ils
» donnassent la main à Amorges, &
» qu'ils se la donnassent entr'eux
» pour marque d'une amitié réci-
» proque, souhaitant toute sorte de
» prospérités à ceux qui l'entretien-

» droient, & donnant ſa malédiction
» à ceux qui entreprendroient de la
» violer. Ayant prononcé ces paroles,
» il mourut le troiſiéme jour de ſa
» bleſſure, après avoir régné trente
» ans. Cambyſe, étant ainſi parvenu
» à la Royauté, fit conduire le
» corps de ſon Pere en Perſe par
» l'Eunuque Bagapates, & exécuta
» tout de la maniére que Cyrus l'a-
» voit ordonné ».

§. VI. Voilà en abrégé ce que Ctéſias diſoit des expéditions de Cyrus que j'examine, & de ſa mort. Je ne vois rien dans ſa narration qui péche contre les Loix de la vraiſemblance, & qui ne s'accorde avec divers morceaux de l'Hiſtoire de Perſe qu'on trouve dans les Ouvrages des Anciens, tant Géographes qu'Hiſtoriens. Je vais le montrer en peu de mots, après avoir ſeulement averti que je n'ai pas cru

devoir donner ici un Extrait de Xénophon, comme je l'ai fait d'Hérodote & de Ctéſias. Après avoir lu & relu la Cyropédie avec beaucoup d'attention, je n'y ai trouvé qu'un beau Roman où l'Auteur ſe propoſe de tracer le portrait d'un bon Roi & d'un grand Héros, mais où il ne faut pas chercher, pour me ſervir des termes de Cicéron, l'exactitude Hiſtorique (38). Quand il en ſeroit autrement, Xénophon, quoiqu'il me ſoit plus favorable que contraire, ne me fourniroit cependant aucune lumiére pour décider les queſtions que j'examine. Il dit, à la vérité, dans une eſpéce de Préface que l'on voit à la tête de ſon Hiſtoire de Cyrus, que ce Prince ſe rendit maître de la Bactriane, & du Pays des Sa-

(38) Cicero Epiſt. ad Quint. fratrem lib. I, Epiſt. I.

ces ; mais, au reste, il ne fait aucune mention de ces expéditions dans le corps même de son Ouvrage. Je reviens présentement à Ctésias.

§. VII. Cet Auteur assuroit donc que Cyrus, après avoir soumis les Médes, fit la guerre à quelques Peuples barbares qui étoient établis au-dessus de la Médie, vers la Mer Caspienne. C'est de quoi tous les autres Historiens demeurent d'accord. Ils ne diffèrent de Ctésias, & entre eux, que par rapport au nom qu'ils donnent à ces Peuples. Justin les appelle Scythes (39). C'est un nom commun que les Grecs donnoient à tous les Peuples du Nord. Ctésias les appelle Saces (40), parce que les Perses désignoient sous ce nom tous les Peuples Scythes. Jornandés les ap-

(39) Justin. lib. I. cap. 8.
(40) Herodot. lib. VII. cap. 64.

pelle Gétes (41); c'eſt le nom qu'ils portoient en Europe, au-delà du Danube, où ils avoient leurs anciennes demeures. Enfin Hérodote les appelle Maſſagétes; c'eſt un ſurnom qu'ils portoient en Aſie, & où leur nom propre de Gétes entroit, ſelon les apparences, pour quelque choſe.

§. VIII. Si on me demande, après cela, quel Peuple étoient ces Saces à qui Cyrus fit la guerre, ſelon Ctéſias, je répondrai que c'étoient des Scythes qui avoient paſſé d'Europe en Aſie, où ils avoient fait pluſieurs établiſſemens très-conſidérables. Juſtin le ſuppoſe ainſi. Parlant des Scythes, il dit (42) qu'ils « ont contraint Darius, Roi de Perſe, à » s'enfuir honteuſement de leur Pays » où il étoit venu les attaquer; qu'ils » ont taillé en piéces Cyrus avec » toute ſon armée; qu'ils ont dé-

(41) Jornand. Getic. cap. X. p. 624.

(42) Juſtin. lib. II. cap. 3. & lib. XXXVII. c. 3.

» truit Zopyrion, Général d'Alexan-
» dre-le-Grand, avec toutes ſes trou-
» pes; qu'ils ont mis en fuite Phi-
» lippe, Roi de Macédoine ». Il eſt
connu que les Scythes que Darius,
fils d'Hyſtaſpes, vint attaquer en Eu-
rope, étoient des Gétes qui demeu-
roient au-delà du Danube, ſur le-
quel ce Prince fit jetter un pont
pour porter la guerre dans leur Pays.
On ſçait auſſi (43) que Zopyrion,
qui commandoit en Thrace pour
Alexandre-le-Grand, ayant entre-
pris une expédition contre les Gé-
tes, y périt avec toute ſon armée.

Mais de peur qu'on ne m'objecte
ici que ce paſſage de Juſtin prouve,
à la vérité, que Cyrus, Darius Hyſ-
taſpe, Zopyrion & Philippe de
Macédoine furent tous battus & dé-
faits par des Scythes, mais qu'il ne
ſeroit, peut-être, pas ſûr d'en con-

(43) Q. Curtius lib. X. cap. 1. fin.

clure que ces différens exploits doivent être attribués à un ſeul & même Peuple ; j'ajouterai que Scymnus de Chio rapporte (44), après quelques Auteurs plus anciens qu'il ne nomme pas, qu'une partie des Scythes Nomades, dont Anacharſis étoit iſſu, avoient paſſé & s'étoient établis en Aſie, où ils avoient reçu le nom de Saces. Nicolas de Damas diſoit auſſi (45) que les Scythes qui chaſſerent Darius de leur Pays, étoient les mêmes de qui Anarcharſis tiroit ſon origine, & dont les femmes, qu'on appelloit Amazones, avoient porté la guerre dans le Pays d'Athénes & en Cilicie. On ne conteſte pas que le Philoſophe Anacharſis ne fut de la famille Royale des Gétes, que Darius Hyſtaſpes vint attaquer en

(44) Scymnus Chius p. 378. edente Th. Ryckio ad Steph. Bizant. Lugd. Batav. 1684.

(45) Nicol. Damaſc. ap. Stob. Serm. XXXVIII. p. 118. & in Excerpt. Valeſ. p. 511.

Europe (46), & au-delà du Danube. Enfin Hérodote avoue lui-même (47) que le motif ou le prétexte de la guerre que Darius fit aux Scythes, fut de châtier dans leur propre Pays des Peuples qui avoient envahi la Médie & ſubjugué la plus grande partie de l'Aſie mineure.

Pour éclaircir & pour confirmer encore mieux ce que je viens de dire, il eſt bon de remarquer que, depuis pluſieurs ſiécles, les Scythes, dont il s'agit ici, avoient pris la coutume de faire de fréquentes incurſions en Aſie, c'eſt-à-dire dans l'Aſie mineure, qu'ils ſoumirent toute entiere à trois différentes repriſes (48). Ces Peuples étoient Nomades ou Galactophages, c'eſt-à-dire, qu'au lieu de s'appliquer à l'Agriculture, ils tiroient leur ſub-

(46) Herodot. lib. IV. cap. 76.
(47) Herodot. lib. IV. 1. & 4. VII. 20.
(48) Juſtin. lib. II. cap. 3.

ſi·ſtance de leurs troupeaux. N'ayant point de demeure fixe, ils ſe tranſportoient continuellement d'une contrée à l'autre, & tiroient ordinairement vers le midi. Après qu'ils eurent une fois paſſé le Danube, ils s'avancerent inſenſiblement vers l'Helleſpont, & vers le détroit de Conſtantinople. Découvrant de-là un très-beau pays, dont ils n'étoient ſéparés que par un bras de mer fort étroit, & dont les habitans étoient peu en état de leur réſiſter, ils firent le trajet ſur des barques, ou ſur des radeaux, & ravagerent tout ce qui ſe trouva ſous leurs pas. Après que les premiers eurent une fois paſſé, il en parut tous les jours de nouveaux eſſains. Juſtin prétend que les Scythes n'entreprenoient des expéditions ſi éloignées, que pour illuſtrer leur nom. » Ils cherchoient, » dit-il (49), la gloire, & non pas

(49) Juſtin. lib. I. cap. 1. lib. II. cap. 3.

» l'Empire ». Quand la chose auroit été vraie, les Scythes n'en eussent pas été plus louables. N'est-ce pas annoblir l'injustice & la fureur, que de prétendre qu'un Guerrier puisse acquérir de la gloire, en attaquant & en tuant des hommes de qui il n'a aucun sujet de se plaindre ? Justin auroit bien plus approché de la vérité, s'il eut dit que les Scythes étoient des brigands, qui ne pensoient qu'à piller & à se nourrir du travail d'autrui. Des Peuples qui n'avoient point de demeure fixe, & qui ne vouloient pas renoncer à leur ancienne maniere de vivre, ne pouvoient avoir la pensée de bâtir des villes, de fortifier des Châteaux, & d'y établir des garnisons. Quand ils avoient tiré d'un pays tout ce qui pouvoit les accommoder, dès qu'ils voyoient que les habitans étoient épuisés, ils prenoient le parti de s'en retourner

d'où ils étoient venus. Il paroît cependant qu'ils ne ſe retiroient pas tous. Il y en avoit pluſieurs qui s'accommodant beaucoup du climat de l'Aſie mineure, & de l'abondance qui y regnoit, abandonnoient leurs compatriotes & leur manière de vivre, pour ſe fixer dans les contrées qu'ils trouvoient à leur bienſéance. Ordinairement ils n'y rencontroient pas de grandes difficultés, parce que les anciens habitans du pays n'étoient pas fâchés d'avoir pour Maîtres des Guerriers, qui, pour un tribut très-médiocre (50), épargnoient & défendoient le pays où ils s'étoient établis, pendant qu'ils faiſoient des courſes continuelles dans toutes les Provinces voiſines. C'eſt l'origine de pluſieurs Souverainetés que les Scythes avoient en Aſie, & dont je parlerai dans l'un

(50) Juſtin. II. cap. 3.

des Diſcours ſuivans. Je me contente de dire ici un mot des Peuples Scythes, auxquels Cyrus fit la guerre. Ctéſias nomme les Bactriens & les Saces. Les Bactriens étoient des Scythes (51), ou, comme Strabon les appelle, des Saces (52), qui s'étant rendus maîtres de la Bactriane, avoient pris, ou reçu, le nom du Pays qu'ils avoient occupé. Ils demeuroient au-deſſus de la Médie, le long de l'Oxus (53). Les Saces étoient d'autres Scythes qui s'étoient établis à l'Orient de la Mer Caſpienne, comme on le voit dans Strabon (54). Eraſtothéne les plaçoit (55) dans la même contrée, au-delà du Jaxarte. Il faut que ces Scythes euſſent paſſé en Aſie de fort bonne

---

(51) Juſtin. II. 1. 3.
(52) Strabo XI. p. 511.
(53) *Ibid* p. 513. 514. 517.
(54) *Ibid.* p. 551.
(55) *Ibid.* p. 513. 514. 517.

heure, s'il eſt vrai qu'ils y fuſſent déjà du tems de Ninus, Roi d'Aſſyrie. C'eſt un fait que j'examinerai ailleurs. Il me ſuffira de parler ici de la derniere expédition des Scythes, qui tombe ſur le commencement du régne de Cyaxare, Roi des Médes (56).

Les Cimmériens, chaſſés de l'Europe par les Scythes, ayant paſſé en Aſie, les Scythes conduits par Madyes (57) ſe mirent à leur pourſuite, & les ayant manqués, ſe jetterent ſur la Médie qu'ils poſſéderent pendant 28 ans. Au bout de ce terme, (58) Cyaxare trouva le moyen de chaſſer les Scythes, & de rentrer dans la poſſeſſion de ſes Etats. Hérodote (59) dit que Cyaxare &

(56) 624 ans avant J. C. (Des Vignoles Chronol. de l'Hiſt. Sainte T. II. p. 258. 271.

(57) Herodot. lib. I. cap. 103. 106. IV. 1. 4. 12. VII. 20.

(58) Avant J. C. 596.

(59) Herodot. I. cap. 106. IV. 1. & 4.

les Médes, ayant invité les principaux des Scythes à un festin, les massacrerent pendant qu'ils étoient dans l'yvresse. Justin ne fait aucune mention de cette particularité, & dit seulement (60) que les Scythes retournerent dans leur pays, où ils eurent une nouvelle guerre à soutenir contre leurs propres esclaves. L'un & l'autre est vrai. Les Scythes ayant perdu leurs Chefs, la plus grande partie de leur armée retourna en Europe, comme Hérodote (61) le reconnoît lui-même, pendant que l'autre partie se réfugia chez les Saces, voisins de la Médie. On peut le conclure assez naturellement d'un fait rapporté par Hérodote dans un autre endroit. Il dit (62) que, dans une sédition qui s'éleva parmi les Scythes Nomades, un Es-

(60) Justin. lib. II. cap. 5.
(61) Herodot. lib. IV. cap. 1. & 4.
(62) *Id.* lib. I. cap. 73 & 74.

cadron de ces Scythes s'échappa & se retira en Médie, où Cyaxare les reçut favorablement. Il s'agit, dans ce passage, des Scythes qui demeuroient sur les frontiéres de la Médie, & non pas de ceux qui étoient retournés en Europe. Ce qui confirme la chose, c'est que Cyaxare avoit dans ce tems-là la guerre avec les Scythes ou Saces, ses voisins. C'est ce que Diodore de Sicile rapporte après Ctésias, au second livre de son Histoire. On y lit (63) que les Parthes, qui étoient aussi un peuple Scythe venu d'Europe (64), s'étant soulevés contre les Médes, se mirent sous la protection des Saces, qui les soutinrent de toutes leurs forces; & aprés que la guerre eut duré plusieurs années, la paix se fit enfin, aux conditions que les Par-

(63) Diod. Sic. lib. II. cap. 32.

(64) Excerpta ex Arriano ap. Phot. n. LVIII. p. 51. Curtius l. VI. cap. 2. p. 232. Justin II. 1. 3.

thes rentreroient ſous l'obéiſſance de leurs anciens Maîtres, & qu'il y auroit déſormais une paix & une alliance perpétuelle entre les Saces & les Médes. Ce fut dans cette guerre (65) de Cyaxare avec les Saces, que ceux-ci perdirent leur Roi Marmaris (66), & que la Reine Zarine, ſa veuve, eut avec un Seigneur Méde, nommé Stryangée, les avantures que M. Boivin l'aîné raconte (67) d'une maniére fort étendue, mais qui tient beaucoup plus du Roman que de l'Hiſtoire.

§. IX. On voit préſentement qu'elle fut la cauſe de la guerre que Cyrus fit premiérement aux Bac-

(65) Diodore de Sicile, qui ſuit ici Ctéſias, l'appelle *Artibarnas* ou *Aſtibaras*; mais il remarque, quelques lignes après, que cet *Aſtibaras* fut pere d'*Apandas*, que les Grecs nomment *Aſtiage*. (Diod Sic. lib. II. cap. 34.)

(66) Nicol. Damaſc. in Excerptis ap. Valeſ. I. pag. 437.

(67) Mémoires de l'Acad. des Inſcript. T. II. p. 34. 62. VII. 428.

triens, & ensuite aux Saces, leurs voisins. Tant que Cyrus fut simplement Roi de Perse, il n'eut rien à démêler avec les Scythes, qui étoient fort éloignés de ses Etats. Les Perses avoient leurs anciens établissemens du côté de la Mer rouge (68). Mais ce Prince, qui n'étoit point parent d'Astiage, ayant acquis la Médie, non par droit de succession, mais par la force des armes, les Bactriens qu'Astiage avoit ménagés, & qui lui étoient fort affectionnés, commencerent à remuer, & prirent les armes pour le tirer de sa prison. Dans les Batailles qu'ils livrerent à Cyrus, l'avantage fut à peu près égal de part & d'autre. Mais les Bactriens ayant appris dans ces entrefaites, que Cyrus en usoit bien avec Astyage, & qu'il avoit-même

(68) Herodot. I. 37. Strabo XI. p. 526. XV. 728.

épousé Amytis, fille de ce Prince, & veuve de Spitama, se soumirent volontairement au nouveau Roi & à son épouse. Après cela Cyrus fut obligé de tourner ses armes contre les Saces, qui ayant un traité de paix & d'alliance avec le Roi des Médes, ne se croyoient pas obligés de l'observer avec l'Usurpateur de son Royaume. Le commencement de cette guerre fut favorable à Cyrus. Ctésias dit qu'Amorges, Roi des Saces, fut fait prisonnier par les Perses, &, selon les apparences, ce malheur lui arriva par manque de précaution plutôt que de bravoure. On le voit dans Strabon, qui, parlant de la guerre de Cyrus contre les Saces, rapporte (69) que » les » Saces se réjouissoient & faisoient » bonne chere, du butin qu'ils » avoient gagné sur l'ennemi : les

(69) Strabo lib. XI. p. 51.

» Généraux Perses, qui étoient dans
» le voisinage, les attaquerent &
» détruisirent entierèment leur Ar-
» mée.... D'autres, ajoute Strabon
» (70), racontent la chose de cette
» manière. Cyrus, ayant entrepris
» une expédition contre les Saces,
» fut battu & contraint de prendre
» la fuite. S'étant donc retiré dans
» le camp où il avoit laissé son ba-
» gage, & où il y avoit abondance
» de provisions, surtout de vin, il
» fit reposer son Armée. Vers le soir
» il se remit en marche, faisant sem-
» blant de fuir, & laissant les ten-
» tes remplies de vivres & de bois-
» sons. Après s'être éloigné autant
» qu'il le crut nécessaire, il fit faire
» alte à son Armée. Les Saces s'étant
» mis à poursuivre leur ennemi, &
» ayant trouvé le Camp des Perses
» abandonné & bien fourni de vi-

(70) *Id.* ibid.

» vres & de vin, se gorgerent de
» ces provisions. Cyrus étant revenu
» sur ses pas, les trouva plongés dans
» l'ivresse. Ainsi les uns furent massacrés,
» pendant qu'ils étoient ensevelis
» dans un profond sommeil;
» les autres, qui avoient quitté leurs
» armes pour danser & pour faire la
» débauche, ne firent pas plus de
» résistance à un ennemi armé, de
» sorte que la plus grande partie de
» l'Armée des Saces périt dans cet
» endroit. Cyrus attribua cette victoire
» au secours des Dieux, &
» consacra le jour où il l'avoit remportée
» à la Déesse (71) qu'il servoit
» à la manière de ses peres; il
» donna à la fête le nom de *Sacæa*.
» On célébre cette fête dans tous les
» lieux, où il y a un Temple de la
» Déesse. C'est une espece de solem-

(71) C'étoit la Déesse *Anaïtis*, comme Strabon l'avoit dit un peu plus haut. *Voyez* sur cette Déesse le *Livre III*, de l'*Histoire des Celtes*, Chapitre XVI.

» nité bacchique, qui dure un jour » & une nuit : pendant tout ce » tems, les Perſes, tant hommes que » femmes, habillés à la manière des » Scythes, boivent enſemble & don» nent dans les jeux & les plaiſirs » que le vin porte avec ſoi. »

On ne peut donc pas douter que Cyrus n'eut remporté d'abord de grands avantages ſur les Saces, puiſque ces heureux ſuccès donnerent lieu à l'inſtitution d'une fête annuelle, dont une foule d'Hiſtoriens ont fait mention, & pendant laquelle les Perſes célébroient avec de grandes démonſtrations de joie, la mémoire de la défaite des Saces par ce Prince. Ce fut, ſelon les apparences, dans le même tems que Cyrus fit conſtruire & fortifier ſur le bord du Jaxarte la ville de Cyra (72), pour couvrir les Frontières de

(72) Strabo XI. 517. Arrian. Exp. Alex. IV, p. 241. 243.

de son Empire contre les incursions des Saces.

Il paroît, par ce que je viens d'exposer, que jusqu'ici le récit de Ctésias est assez conforme à ce que d'autres Historiens ont rapporté de l'expédition de Cyrus contre les Saces. Mais continuons d'entendre Ctésias. » La Reine Sparéthra, épouse d'Amorges, ayant » appris que le Roi son mari avoit » été fait prisonnier par les Perses, assembla une Armée de 300000 hommes, & de 200000 femmes, à la » tête desquels elle marcha contre » Cyrus, qui fut vaincu, & pris par » les Saces avec Parmises, frere de » la Reine Amytis, & trois de ses » fils. Des Prisonniers si distingués, » que l'on avoit fait de part & d'autre, faciliterent un accommodement entre les deux parties belligérantes, le Roi Amorges ayant » été mis en liberté, après qu'on eut

» relâché les Prisonniers Perses ».

Cette Armée de trois cens mille hommes, que les Saces avoient mise sur pied, n'aura rien d'incroyable, si l'on veut considérer que, parmi les Peuples Scythes, tous les hommes faits portoient les armes, & que, dans des cas de nécessité, les Nations entières alloient à la guerre. Diodore de Sicile (73) remarque d'ailleurs expressément que les Saces étoient une Nation puissante, qui avoit résisté pendant plusieurs années à toutes les forces des Médes. Il n'est pas plus étonnant que cette grande armée fut commandée par une Princesse, & qu'elle fut fortifiée d'un corps de 200000 femmes. J'ai montré ailleurs (74) que les femmes des Scythes suivoient leurs maris à la guerre, & que celles des

(73) Diod. Sic. II. cap. 34.

(74) Histoire des Celt. Liv. I. Ch. 2. Liv. II. Chap. 14.

Sarmates

Sarmates se battoient contre l'ennemi. Les Scythes établis en Asie, avoient fourni des Armées entiéres d'Amazones; & il n'y avoit encore que quelques années qu'on avoit vu la Reine *Zarina* (75), dont j'ai fait mention (76), commander les Armées des Saces, soutenir avec honneur la guerre contre Cyaxare, Roi des Médes, faire de grandes conquêtes sur les Peuples voisins, & surpasser toutes les personnes de son sexe, par son courage & par son adresse. Diodore de Sicile, qui rapporte ces faits, ajoute expressément (77) que les femmes des Saces, robustes & vaillantes autant que

(75) Le nom de *Zarina*, qui, sans aucun changement, signifie en Russien, *une Princesse*, celui de *Roxanace*, que portoit la Ville Capitale des Saces (Nic. Damasc. in Excerp. Vales. I p. 437.) me feroient presque douter qu'ils étoient un Peuple Sarmate.

(76) *Voy*. ci-dessus §. VIII. in fin.

(77) Diod. Sic. lib. II. cap. 34.

leurs maris, partageoient avec eux tous les périls de la guerre.

§. X. Photius n'ayant donné que de courts extraits des Ouvrages de Ctésias, il faut voir si nous ne pourrions pas trouver ailleurs le détail des faits que ces extraits ne font qu'indiquer. Comme les Saces servoient tous à cheval, & que leur Armée étoit supérieure en nombre à celle des Perses, je ne doute point qu'il ne faille placer ici ce que Diodore de Sicile rapporte au Livre XVII. de son Histoire (78), » que dans l'une des expéditions de » Cyrus, les Ennemis lui couperent » les vivres, & le pousserent dans » des défilés & dans un pays in» culte, où ses troupes souffrirent » beaucoup de la faim, & où elles » auroient toutes péri, les Soldats » étant déjà réduits à se manger les

(78) Diod. Sic. XVII. cap. 81.

» uns les autres, si un Peuple voi-
» sin, que l'on appelloit Arimaspes,
» n'avoit trouvé moyen de conduire
» à l'Armée des Perses un convoi
» de 3000 chariots chargés de bled.
» En considération de cet important
» service, Cyrus les déchargea de
» tout impôt, leur fit de riches pré-
» sens, & leur donna le nom de
» Bienfaiteurs qu'ils portoient en-
» core du tems d'Alexandre-le-
» Grand (79) ».

Comme Quinte-Curce ajoute que les Arimaspes, qu'il appelle Agriaspes (80), fournirent non-seulement des vivres aux troupes de Cyrus, mais qu'ils leur ouvrirent encore leurs propres maisons, il y a apparence que ce Prince, après que son Armée eut été un peu rétablie par

(79) Strabo XV. 724.

(80) Curtius, lib. VI. cap. 3.) Arrien les appelle aussi Agriaspes. (Arian. Exp. Alex. III, pag. 228.)

les provisions qu'on lui avoit amenées, se mit en marche pour retourner en Médie, & qu'il traversa le pays des Arimaspes, où les Soldats se remirent pleinement de tout ce qu'ils avoient souffert de la faim & du froid. Ce fut vraisemblablement pendant cette marche, qu'il se donna un choc, ou une bataille, dans laquelle les Saces eurent le dessus, & prirent, sinon Cyrus lui-même, au moins quelques Seigneurs distingués de son Armée (81). Il y eut après cela des pourparlers, en conséquence desquels les Prisonniers furent relâchés de part & d'au-

(81) Le Grec porte.... καὶ νικᾷ Κῦρον, καὶ συλλαμβάνει ζωγρίαν, μετὰ καὶ ἄλλων πλείστων; Παρμίσην τε τὸν Ἀμύτιος ἀδελφὸν, καὶ τρεῖς αὐτοῦ παῖδας, δι' οὓς ὕστερον καὶ Ἀμόργης ἀφείθη, ἐπεὶ... κἀκεῖνοι ἀφείθησαν. (Excerpta ex Ctesiâ in Calce Herodoti p. 638.) Autant que je puis en juger, il faut traduire de cette maniére : *Et Cyrum vicit, vivosque cepit, præter plures alios, Parmisem Amytis fratrem, & tres filios ejus, propter quos posteà Amorges liberatus, quod & ipsi liberati fuissent.*

tre, & le Traité que Cyaxare avoit conclu autrefois avec les Saces, renouvellé & confirmé. Ce Traité subsistoit encore du tems de Darius-Codomannus, qui, selon la remarque d'Arrien (82), avoit, dans l'Armée qu'il opposa à Alexandre-le-Grand, un corps de Troupes Saces, qui servoient en qualité des confédérés & non pas en qualité de sujets.

§. XI. Ctésias ajoute » que la » guerre avec les Saces ayant été ter» minée de cette manière, Cyrus » marcha contre Crésus, Roi de Ly» die, & assiégea la ville de Sardes; » Amorges, Roi des Saces, l'ayant » accompagné dans cette expédition » en qualité d'allié ». On voit par-là que la guerre de Cyrus contre les Saces doit être placée non pas à la fin de sa vie, comme l'a fait Hérodote, mais dans l'espace de tems qui

(82) Arrian. Exp. Alex. III. p. 171.

s'écoula depuis la défaite d'Astiage & la conquête de la Médie, qui fut soumise par Cyrus l'an dixiéme de son régne (83), 550 ans avant J. C., jusqu'à la guerre de Lydie, que Solin (84) rapporte à la LVIIIe. Olympiade, c'est-à-dire, à l'an 547 avant l'Ere Chrétienne.

§. XII. La dernière conquête de Cyrus fut, selon Ctésias, celle des Derbices, Peuple voisin des Indes; mais il fut blessé dans cette expédition, & mourut au bout de trois jours, comme je l'ai rapporté plus haut. Il y a ici deux raisons qui confirment le récit de Ctésias, & qui le rendent beaucoup plus probable que celui d'Hérodote.

1. Si Cyrus avoit péri avec son Armée dans une expédition contre

(83) L'an 4164 de la Période Julienne. *Voy.* Des Vignoles Chronol. de l'Histoire Sainte T. II. p. 552.

(84) Solin. cap. I. p. 8.

les Scythes, on auroit de la peine à comprendre qu'aucun des Peuples qu'il avoit soumis pendant un régne de 30 ans, n'eut remué après sa mort, & que Cambise, son fils & son successeur, au lieu de penser à repousser les Scythes, eût formé, dès le commencement de son régne, le projet de soumettre l'Egypte.

2. La seconde raison est encore plus forte. Les Perses montroient (85) à Passargada le sépulcre de Cyrus, magnifiquement orné. Deux cens & quelques années après la mort de Cyrus, Alexandre-le-Grand eut la curiosité de faire ouvrir son sépulcre. On y trouva le corps de ce Prince couché dans un cercueil d'or (86), qui étoit posé sur une strade du même métal. Ces particularités ne peuvent subsister avec le récit

(85) Solin. LV. p. 62. Plin. VI. cap. 26.

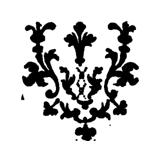
(86) Arrian. Exp. Alex. VI. p. 435. 437. Strabo XV. p. 730. Plutarch. Alex. p. 706. Curtius X. 1.

d'Hérodote, mais elles s'accordent parfaitement avec celui de Ctésias, qui dit que Cambyse fit conduire le corps de son pere en Perse, pour y être enseveli, & qu'il exécuta tout ce que Cyrus lui avoit ordonné en mourant.

§. XIII. Après ce qui vient d'être exposé, il sera facile de déterminer s'il y a quelque chose de vrai dans le passage d'Ammien-Marcellin, rapporté au commencement de ce Discours. Nous avons vu que Cyrus battit les Saces, & fut battu par eux à son tour, dans des Pays situés à l'Orient de la Mer Caspienne. Autant qu'il est possible d'en juger, ce Prince passa d'abord l'Oxus & le Jaxarte, & défit les Saces dans leur propre Pays; après quoi il s'en retourna, emmenant avec lui le Roi Amorges, qu'il avoit fait prisonnier dans une bataille, ou par stratagême. La Reine Sparéthra, ayant promptement mis

sur pied une nouvelle armée de Saces qui servoient tous à cheval, passa les mêmes Fleuves, & atteignit les Perses dans une contrée déserte, voisine des Arimaspes & de la Drangiane, qui est un Pays connu. Ammien-Marcellin s'est donc trompé en faisant passer le Bosphore à Cyrus, comme Hérodote s'est mépris en lui faisant passer l'Araxe. Il est facile de découvrir ce qui a trompé le premier de ces Historiens. Ammien savoit que les Saces, à qui Cyrus fit la guerre, étoient des Scythes venus d'Europe. Il savoit que Darius, fils d'Hystaspe, avoit passé le Bosphore, & ensuite le Danube, pour attaquer dans leur propre Pays des Peuples qui avoient autrefois envahi la Médie & une partie de l'Asie-Mineure. Regardant la seconde de ces guerres comme une suite & une continuation de la premiére, il a cru devoir suivre l'opinion des Auteurs qui leur donnoient le même

théâtre. Voilà ce que j'avois à dire de l'expédition de Cyrus contre les Scythes. Dans un autre Discours je parlerai plus au long des migrations des Peuples Scythes qui avoient passé en Asie, & des différentes Souverainetés qu'ils y avoient établies. C'est un sujet qui, autant que je le puis savoir, n'a pas encore été traité, & qui ne laisse pas d'être intéressant par la liaison qu'il a avec ce qui nous reste de l'ancienne Histoire de l'Asie Mineure.



DISSERTATION
Sur l'Origine des Romains (*),
PAR M. PELLOUTIER.

IL ne faut pas être ſurpris que l'Origine des plus grands Empires ſoit ordinairement obſcure, & incertaine. Les premiers commencemens en ont été petits, & preſque imperceptibles. La valeur, la prudence, l'équité, la tempérance, tirent les Peuples de la pouſſiére, & les rendent dignes & capables de commander aux autres. Mais elles ne le font que par des progrès inſenſibles, au lieu que le luxe, la molleſſe, la violence, font capables de renverſer dans le terme de quelques années, ce que la Vertu n'avoit produit que dans une longue ſuite de ſié-

(*) Extrait des Mémoires de l'Académie de Berlin, Tom. VII. Année 1751. p. 103-129.

cles. Ce que je viens de dire ſe remarque particuliérement dans l'Hiſtoire de l'Empire Romain. La ruine de cet Empire, & les cauſes qui l'ont attirée, ne ſont ignorées de perſonne. Son origine, ſans remonter aux tems fabuleux, ne laiſſe pas d'être des plus incertaines.

Il faut avouer cependant que les ténébres, qui couvrent les premiers ſiécles de l'Hiſtoire Romaine, n'empêchent pas qu'on ne puiſſe dire de l'origine de cette République quelque choſe de plus probable que ce qui en a été dit jusqu'ici, pourvû qu'on liſe les Anciens avec un eſprit critique, & qu'on ſache faire uſage de pluſieurs monumens inconteſtables, qui ſuppléent au défaut d'une bonne Hiſtoire.

Mon deſſein n'eſt point de déterminer le tems où la Ville de Rome fut fondée, ni de rechercher qui en a été le Fondateur. Les plus

judicieux des Hiſtoriens Romains conviennent que tout ce qu'on publioit de la naiſſance de Romulus, de la maniére dont il fût élevé, & de la fondation de la ville de Rome, étoit fabuleux & deſtitué de toute vraiſemblance. Servius, l'un des plus ſavans hommes de l'Antiquité, après avoir lû tout ce qu'on avoit écrit ſur ces différens ſujets, conclut enfin de cette maniére : (1) *Si vous examinez la choſe avec attention, vous ne trouverez jamais deux Hiſtoriens qui ſoient d'accord ſur les Fondateurs des villes dont ils ſont mention, juſques là qu'on ne peut rien dire de certain de l'origine de là Ville même de Rome.*

Je ſouſcris de bon cœur à ſon ſentiment. Mais je crois qu'en s'arrêtant à des généralités, & ſans rien déterminer, ni ſur le Fondateur de cette célébre Ville, ni ſur l'année

(1) Servius ad. Æneid. lib. VII. p. 495. 678.

de ſa fondation, on peut, au moins, dire quelque choſe de certain ſur l'Origine des Romains ; & c'eſt ce que je me propoſe de montrer dans ce Diſcours.

Je ſuis fermement perſuadé que les Romains étoient Grecs d'origine ; & je conjecture que la ville de Rome étoit originairément une Forterеſſe que les Grecs établis dans la grande Gréce, ou dans le Royaume de Naples, avoient bâtie ſur les bords du Tibre, pour arrêter les courſes des Hétruriens, (2) c'eſt-à-dire, des Barbares qui demeuroient au-delà de ce fleuve. C'eſt ce que marquoit le nom Grec de Ρώμα (3), que les Latins rendoient par celui de *Valentia*. Cette Origine des Romains n'étoit pas conteſtée dans le tems de la priſe de Rome par les

(2) Servius. ibid. p. 598. 675.
(3) Martian. Heracleot. p. 230. Solin. c. I. p. 1.

Gaulois. Héraclide de Pont, qui écrivit peu de tems après cet événement, le rapportoit en ces termes : (4) *La nouvelle arriva d'Occident qu'une armée, venue du pays des Hyperboréens, avoit pris une ville Grecque, nommée Rome, située près de la grande Mer.* Effectivement, si l'on veut se donner la peine d'examiner (5) les Loix, la Religion, l'habillement, la Langue, la maniére de vivre des anciens Romains, on ne doutera pas qu'ils ne fussent Grecs d'origine. Leurs Loix étoient empruntées des Grecs. Quand ils penserent à les réformer, à les augmenter, & peut-être à avoir des Loix écrites, ils s'adresserent pour cela aux Grecs (6) : ils envoierent à Athénes des Députés, qui en rap-

---

(4) Heraclid. Pont. lib. de Animâ ap. Plutarch. Camill. Tom. I. p. 140.

(5) *Voyez* ci-dessous note (22).

(6) T. Livius III. 31. Dionys. Hal. X. 676.

porterent une collection de Loix, que l'on rédigea d'abord en dix Tables. Dans la suite, on en ajouta encore deux autres ; & c'est ce qu'on appelloit la (7) Loi des XII Tables.

Leurs Rois étoient aussi Grecs. La chose n'est pas contestée par rapport aux (8) Tarquins, qui sortoient originairement de Corinthe, d'où ils avoient passé en Toscane, & de là à Rome. Si Romulus a jamais existé, le nom même qu'il portoit, ne permet guéres de douter qu'il ne fut Grec d'origine. Leur Religion étoit aussi celle des Grecs. Ils adoroient Jupiter, Junon, Neptune, Apollon, Minerve, Cérès, Vesta, Pan, & même Hercule qui étoit un Dieu nouveau parmi les Grecs. On peut voir dans Denis d'Halicarnasse (9) la conformité de leur Cul-

(7) Dionys. Hal. X. 684. Diod. Sic. XII. 301.
(8) Dionys. Hal. III. 184. Strabo VIII. 378.
(9) Dionys. Halic. lib. I. p. 17. 31.

te, & de leurs Cérémonies, avec celles des Grecs. Strabon fournit ici deux particularités remarquables. La premiére, c'eſt (10) que Cæcilius, Hiſtorien Romain, jugeoit que la ville de Rome devoit avoir été fondée par des Grecs, parce que, de toute ancienneté, on y avoit ſervi Hercule, de la même maniére & avec les mêmes Cérémonies qui étoient reçues en Gréce. La ſeconde, c'eſt (11) qu'à Phocée, à Marſeille, à Rome, & dans l'Iſle de Chio, la Déeſſe Minerve étoit repréſentée aſſiſe, ce qui paroiſſoit extraordinaire aux autres Grecs. La raiſon de cette conformité ſe dévelopera bientôt d'elle-même. Les Romains tenoient encore des Grecs leur maniére de vivre & de s'habiller. Ils portoient des cheveux courts,

(10) Strabo lib. V. p. 230.
(11) Strabo lib. XIII. p. 601.

au lieu que les anciens habitans de l'Italie étoient diſtingués par une chevelure longue. La Robe que les Romains appelloient *Toga*, venoit auſſi de Gréce, au lieu que les Peuples qui leur étoient voiſins, portoient des Brayes, & un Manteau court, qu'ils appelloient *Sagum*. Enfin, ce qui eſt déciſif, les Romains parloient anciennément la Langue Grecque. A la réſerve de quelques mots empruntés des Peuples voiſins, tels qu'étoient les Latins, les Hétruſces, & les Celtes; le reſte de la Langue eſt purement Grec. La choſe eſt avouée par tous les Anciens (12) qui ſe ſont donné la peine d'examiner & de comparer les deux Langues; &, quand elle ne le feroit pas, il ſeroit facile de prouver que la plus grande partie

(12) Quintilian. Inſt. lib. I. cap. 5. Colomeſ. ad hunc locum. Servius ad Æneid. I. §. 188, p. 187. Suidas in Νάβα. Dionyſ. Hal. I. 76.

des racines de la langue Latine sont tirées du Grec que l'on parloit en Asie. Je pourrois ajouter encore que l'on a pris de l'Histoire Grecque jusqu'aux Romans & aux Fables que la Noblesse Romaine avoit accoutumé d'insérer dans ce qu'on appelloit les Mémoires domestiques des familles, pour donner un nouveau lustre à ses Ancêtres: par exemple, le combat des Horaces avec les Curiaces, l'action de Mutius Codrus, qui lui acquit le surnom de Scœvola, celle de Q. Curtius qui se précipita dans un gouffre qui s'étoit ouvert dans la place publique (13). Mais, comme cette preuve

(13) Le combat des Horaces & des Curiaces étoit rapporté sous d'autres noms, mais avec des circonstances parfaitement semblables par Démocrate au Livre II. de son Histoire d'Arcadie. *Apud Stobaum Serm. CLVII. p.* 552. L'action de Scœvola étoit attribuée à Agésilaus, frere de Thémistocle, par Agathyrsides de Samos. *Rer. Persic. lib. IV. ap Stobaum Serm. XLVIII. p.*

demanderoit des difcuffions qui ne font pas de ce lieu, je ne m'y arrête point. Je crois d'ailleurs en avoir dit affez pour montrer que les Romains tiroient leur origine des Grecs, d'autant plus que toutes les anciennes Traditions, qui font rapportées fort au long par Denys d'Halicarnaffe, s'accordent à les faire fortir originairement, ou de la Theffalie, ou du Péloponnéfe, & en particulier de l'Arcadie.

Il faut feulement remarquer ic que la Tradition même, qui fait defcendre les Romains des Troyens & que Saluſte (14) regarde comm la plus accréditée de toutes, n'ef

171. Celle de Curtius à un fils du Roi Mida par Callifthénes *in fecundo transformat. Stob. Serm XLVIII. p.* 172. La trahifon de la fille de Tar pejus étoit rapportée fous le nom d'une fille d qualité, nommée Démonique, qui livra fa Vill d'Ephéfe à un Roi des Galates, ou Gallo-Grecs par Clitophon. *Rer. Italic. lib. V. ap. Stob. Serm LIII. pag.* 220.

(14) Salluft. Catilin. cap. 6.

point contraire à ce que je viens de dire. Ces Troyens ſont ceux qu'Homére repréſente dans ſon Iliade. Ils parlent Grec. Leur Religion eſt celle des Grecs. Leurs noms propres, comme Priam, Laomédon, Alexandre, & les noms des familles Troyennes, qui prétendoient avoir accompagné Enée en Italie, étoient tous Grecs. Ces familles ſe diſoient deſcendues de Mneſthée, de Cloanthus, de Gyas, de Sergeſtus, de Nautes. On verra dans la ſuite ſur quoi étoit fondée cette Tradition, qui, bien loin de combattre mon ſentiment, me fournira tout au contraire une preuve pour le confirmer.

Examinons préſentement de quel endroit de la Gréce les fondateurs de la ville de Rome avoient paſſé en Italie, & dans quel tems ils étoient venus s'y établir. Je ne m'arrêterai point aux anciennes migrations des

Pélafges, que l'on fait paffer pa mer en Italie, (15) l'an de la Période Julienne 3186, ou 1528 ans avant J. C. ni à celles des Arcadiens que l'on y fait venir (16) vingt-deux ans après, fous la conduite d'Oénotrus; & enfuite fous celle (17) d'Evandre, 60 ans avant la prife de Troye, c'eft-à-dire, l'an de la Période Julienne 3470, ou 1244 ans avant l'Ere Chrétienne. On peut dire de toutes ces migrations, ce que Strabon, l'un des Ecrivains les plus judicieux de l'Antiquité, a dit de la derniére; (18) c'eft qu'elles font fabuleufes. Je ne voudrois point nier que les Grecs, qui fonderent la Colonie de Rome, ne fuffent for-

(15) Je fuis ici la Table Chronologique de Ryckius p. 403. Denys d'Halicarnaffe lib. I. p. 9. 49. II. p. 77.

(16) Ryckius, ibid. p. 403. Dionyf. Halic. I. pag. 77.

(17) Dionyf. Halic. I. p. 24. 49. II. p. 77.

(18) Strabo lib. V. p. 230.

tis originairement de l'Arcadie; mais ce n'eſt pas aſſurément de là qu'ils avoient paſſé en Italie, & ils y avoient paſſé beaucoup plus tard que ne le porte le calcul commun. On n'en doutera pas, ſi l'on veut faire attention aux preuves ſuivantes.

1. Il n'étoit pas poſſible que les Grecs euſſent envoyé par mer des Colonies, ni en Italie, ni dans des Pays plus éloignés, avant la guerre de Troye. Ils n'avoient dans ce tems-là aucune connoiſſance de la navigation, ou, au moins, ils n'avoient pas encore appris à conſtruire des Vaiſſeaux capables de voguer en pleine mer, & de ſoutenir des voyages de long cours. Diodore de Sicile remarque expreſſément, (19) qu'avant l'expédition de Troye les Grecs ne navigeoient que ſur de petits canots.

(19) Diod. Sic. lib. IV. p. 171.

2. Thucydide, qui avoit fait beaucoup de recherches ſur les migrations des Grecs, reconnoît que les Colonies qu'ils envoyerent en Sicile & en Italie, (20) n'y avoient paſſé qu'après la Guerre de Troye.

3. Hérodote dit quelque choſe de plus. Il aſſure (21) que les Grecs établis en Aſie, furent les premiers de leur Nation, qui entreprirent de longues navigations, & qui découvrirent les Pays ſitués le long de la mer Adriatique, la Toſcane, & l'Eſpagne. Encore y a-t-il toute apparence, qu'ils n'entreprirent ces navigations que long-tems après s'être établis en Aſie. Homére étoit de ces Grecs. Il ſuffit d'ouvrir l'Odyſſée, & d'examiner ce que le Poéte dit des voyages d'Ulyſſe, pour comprendre qu'il connoiſſoit l'Italie, &

(20) Thucyd. lib. I. p. 8.
(21) Herodot. I. cap. 163.

la Sicile, à peu près autant que nous connoiſſons aujourd'hui les Terres Auſtrales.

4. Enfin, ce qui mérite d'être bien remarqué, le Dialecte Grec, auquel la langue Latine devoit ſon origine, étoit l'Eolique. Denys d'Halicarnaſſe l'aſſure poſitivement. (22) *Les Romains*, dit-il, *parlent une Langue qui n'eſt ni entiérement barbare, ni parfaitement Grecque. Elle eſt un mélange de Grec & de Barbare. La plus grande partie de leur Langue eſt cependant tirée de l'Eolique. Le ſeul inconvénient qu'a produit le commerce de tant de peuples, qui ſe ſont mêlés avec eux, c'eſt qu'ils ne prononcent pas tous les mots comme il le faudroit. Au reſte, entre toutes les Colonies que les Grecs ont fondées, il n'y en a aucune qui ait conſervé des traces plus ſenſibles de ſon origine que celle-ci.*

(22) Dionyſ. Halic. lib. I. p. 76.

Il ne ſera pas difficile de montrer que Denys d'Halicarnaſſe a raiſon. Le Dialecte Eolique étoit celui des Grecs établis dans l'Eolide. C'étoit un Dialecte rude & groſſier, comme l'eſt ordinairement le langage des gens de mer. Ils mettoient des *a*, & des *o*, ou les autres Grecs emploient des *e* & des *i*. Les Grecs, par exemple, diſoient φημὴ, ρωμη, μηχανὴ, ἄγκυρα, φηγὸς, μένω, λήθω. Au lieu de cela les Eoliens & les Romains prononçoient *fama* la renommée, *roma* la force, *machina* une machine, *anchora* une ancre, *fagus* un hêtre, ou un chêne, *maneo*, je demeure, *lateo*, je ſuis caché. (23) C'eſt donc parmi les Eoliens qu'il faut chercher l'origine des Romains. Voyons donc qui ils

(23) Les Eoliens diſoient encore τύ pour σὺ, ὀδμὴ pour ὀσμὴ, Fοίνον pour οἶνον, d'où les Latins ont fait les mots de *tu*, *odor*, *vinum*.

étoient, & de quelle maniére ils vinrent s'établir en Italie.

Les Peuples Grecs établis dans l'Asie Mineure, étoient les Eoliens, & les Ioniens. Les Eoliens étoient des Grecs Doriens, qui ayant quitté l'Arcadie, (24) soixante ou quatre-vingt ans après la prise de Troye, sous la conduite de Penthilus, fils d'Oreste, passérent en Thrace, & de là dans l'Asie Mineure, d'où ayant depossédé les Peuples Scythes, qui occupoient le Pays de Troye, ils s'y établirent, & y fondérent plusieurs Villes, (25) entre autres celles de Cumes & d'Elée. Les Ioniens, qui étoient sortis du territoire d'Athénes, passerent en Asie (26) quatre générations plus

(24) Strabo XIII. 582. Ryckius Can. Chronol. Salmas. ad Solin p. 52.

(25) Herodot. lib. I. cap. 149. Strabo. XIII. p. 582. 600. 615. 616.

(26) Strabo XIII. 582. Petav. Rat. Temp. I. p. 53. Rickius Can. Chron.

tard. Ayant chassé les Cariens (27) & les Léléges des pays qu'ils occupoient au midi du fleuve d'Hermus, ils y fixerent leur demeure, & y bâtirent plusieurs Villes célébres, dont les plus considérables étoient (28) Ephése, Milet, Myus, Priéne, Samus, Téos, Colophon, Chio, Erythra, Phocée, Clazoméne, Lébédus & Mélite.

Entre les Villes Grecques de l'Asie Mineure, celle de Phocée étoit l'une des plus peuplées, & des plus marchandes. Elle appartenoit proprement à l'Ionie, comme étant située sur la rive gauche & Méridionale du fleuve d'Hermus, (29) qui séparoit l'Ionie de l'Eolide. Mais on y suivoit le Dialecte Eolique, aussi

(27) Strabo VII. 321. XIV. 632.

(28) Vitruv. lib. IV. cap. I. p. 60, Herodot. I. cap. 142.

(29) Herodot. I. 162. Strabo XIII. p. 582. Pompon. Mela I. cap. 17.

bien que dans quelques autres Villes de l'Ionie, que les Eoliens avoient possédées, (30) & dont ils avoient ensuite été chassés par les Ioniens. Hérodote remarque (31) *que les Villes d'Ephése, de Colophon, de Lébédus, de Téos, de Clazoméne, & de Phocée, avoient la même Langue*, c'est-à-dire, le même Dialecte, *qui différoit cependant de celui des autres villes de l'Ionie.* Ce Dialecte est celui des Eoliens, comme on peut le prouver par un passage de Timée, qui portoit (32) que les Phocéens donnérent à la Colonie de Marseille un nom tiré de l'Eolique. C'est peut-être la raison pour laquelle Ptolomée met la ville de Phocée au nombre des villes de l'Eolie, (33) parce que

(30) Herodot. I. 149. 150. Plin. V. 29. Strabo XIII. 600. 647.

(31) Herodot. I. 142.

(32) Stephan. in Massillia p. 534. Eustathius ad Dionys. Perieg. p. 21.

(33) Ptolem. lib. V. p. 135.

la plûpart de ses habitans étoient Eoliens, & en avoient le Dialecte. Les Phocéens, soit que les terres qu'ils cultivoient fussent ingrates & stériles, (34) comme Justin le prétend, soit que les conquêtes des Rois de Lydie, qui soumirent insensiblement la plus grande partie de l'Asie Mineure, les empêchassent de s'étendre en terre ferme; ou que leur ville se trouvât même surchargée d'habitans par le grand nombre d'Eoliens qui s'y retiroient, à mesure que les (35) Lydiens poussoient leurs conquêtes; soit enfin que la Mer, sur laquelle ils avoient un très-bon Port, les invitât à profiter de cet avantage pour s'attacher au Commerce; les Phocéens,

(34) Justin. XLIII. 3.) Vossius soutient que Justin confond ici la Phocide, qui étoit un Pays de la Gréce, avec le territoire de la Ville de Phocée en Asie, qui étoit des plus fertiles.

(35) Herodot. I. 6. 15. 16. 26. 28.

dis-je, prirent le parti d'équiper de grands Vaiſſeaux, & de s'appliquer entièrement à la Navigation. Ils y réuſſirent ſi bien qu'au bout de deux ou trois ſiécles, ils attirerent à eux tout le Commerce qui avoit été juſqu'alors entre les mains des Phéniciens. Maîtres de la Mer Méditerranée par le grand nombre de Vaiſſeaux qu'ils entretenoient, (36) ils entreprirent, comme le dit Hérodote, des voyages de long cours : ils découvrirent l'Eſpagne, la Toſcane, les Pays qui bordent la Mer Adriatique, l'Iſle-de-Corſe, & ils établirent des Colonies dans toutes ces différentes contrées. On doit préſumer naturellement qu'ils envoyerent leurs premiéres Colonies dans les Pays les plus voiſins de l'Aſie ; on ſe tranſplante plus facilement dans des contrées voiſines, que dans des

(36) *Voyez* ci-deſſus note (21).

régions extrêmement reculées. Martien d'Héraclée remarque (37) que la Colonie de Marseille fut établie par les Phocéens la seconde année de la XLVe. Olympiade, qui est l'an 599 avant l'Ere Chrétienne. Il y a donc apparence que ce fut vers le commencement des Olympiades, qu'ils établirent les Colonies Grecques que l'on voyoit en Italie, & dont on rapportoit la fondation aux Pélasges : par exemple, celle de Pise (38), celle d'*Agylla*, (39) qui portoit aussi le nom de *Cære*, celle de *Spinetum*, (40) & enfin celle de

(37) Martian. Heracl. p. 210.) La bataille de Salamine se donna la deuxiéme année de la LXXVe. Olympiade, &, selon ce calcul, la Colonie de Marseille fut fondée la deuxiéme année de la XLVe. Olympiadè. (Euseb. Chron. p. 124. Solin. cap. II. p. 12. Salmas. not. ad Amm. Marc. lib. XL. cap. 9. p. 97.)

(38) Dionys. Halic. I. 16. Justin. XX. 1.

(39) *Ibid.*

(40) Colonie Grecque qui reçut son nom d'une des embouchures du Pô, près de laquelle elle étoit située. (Dionys. Hal. I. 15.)

Rome, avec plusieurs autres, dont Denys d'Halicarnasse nous a conservé les noms. Ma conjecture ne s'éloigne point sur cet article du calcul commun des Historiens, qui placent la Fondation de Rome (41) vers le commencement des Olympiades. Elle est d'ailleurs confirmée par une particularité que Justin fournit. Il dit (42) *que, du tems de Tarquin l'ancien, une jeunesse, qui venoit de Phocée, remonta le Tibre, fit alliance avec les Romains, & alla ensuite fonder dans les Gaules la Colonie de Marseille.* On voit bien quel étoit le motif & le but de cette visite. Cette jeunesse alla se délasser auprès de ses compatriotes des fatigues d'un long voyage, & prendre langue sur

(41) Denys d'Halicarnasse rapporte la fondation de Rome à la premiére année de la VIIe. Olympiade & Polybe à la seconde. (Dionys. Halic. I. p. 60.

(42) Justin. XLIII. 3.

le nouvel établissement qu'elle méditoit. Comme, outre le négoce de Mer, les Phocéens faisoient encore le métier de Pirates, (43) qui n'avoit rien de honteux dans ce tems-là; on sent bien que ces différens établissemens leur étoient utiles; premiérement pour placer leurs marchandises, &, en second lieu, pour se défaire sans bruit & sans éclat de leurs prises.

A la fin, la crainte de tomber sous la domination des Perses obligea les Phocéens à abandonner leur Ville pour se retirer ailleurs. On voit dans Hérodote (44) que Cyrus, premier Roi de Perse, après avoir conquis le Royaume de Lydie, fit marcher une partie de son Armée contre les Eoliens qui en étoient voisins. Ces Troupes ayant

(43) Justin. XLIII. 3.
(44) Herodot. I. 161. 162.

mis le siége devant la ville de Phocée, & étant sur le point de l'emporter d'assaut, les Phocéens demanderent aux Perses un seul jour de trève pour se consulter sur le parti qu'ils avoient à prendre. Harpagus, qui commandoit les Perses, ayant consenti à la suspension d'armes, les Assiégés en profiterent pour s'embarquer avec leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils purent emporter, & (45) passerent dans l'Isle de Corse, où ils avoient fondé, vingt ans auparavant, la ville (46) d'Alalia, qui leur servit de retraite. Cela arriva deux ou trois ans après la prise de Sardes, 545 ou 546 ans avant Jesus-Christ.

Les Phocéens demeurerent pendant cinq ans à Alalia, dans l'Isle de

(45) Herodot. I. 165.

(46) Il semble que ce soit la même que celle que Diodore de Sicile appelle Calaris. (Diod. Sic. lib. V. p. 205.)

Corſe. Mais, comme dans ce nouvel établiſſement ils continuoient toujours leurs Pirateries (47), courant ſus à tous les vaiſſeaux qu'ils trouvoient en mer, les Carthaginois & les Etruſces réſolurent enfin d'unir leurs forces pour les accabler. Les choſes en vinrent bientôt à une bataille déciſive, qui ſe donna dans la mer de Sardaigne, & dans laquelle les Phocéens oppoſérent une flote de ſoixante Vaiſſeaux à un pareil nombre de Vaiſſeaux ennemis. Hérodote dit que les Phocéens remporterent dans cette occaſion ce que les Grecs appelloient *Victoriam Cadmæam*, c'eſt-à-dire, une victoire qui coûte autant & plus au vainqueur qu'au vaincu. Effectivement ils y perdirent quarante Vaiſſeaux, & les vingts autres furent mis hors d'état de ſer-

(47) Herodot. I. 166.

vir. Cette bataille se donna vers le commencement de la LX. Olympiade, 540 ou 541 ans avant l'Ere Chrétienne. Affoiblis par cette bataille, & sentant bien qu'ils ne pouvoient plus se maintenir à Alalia, les Phocéens radouberent, comme ils purent, leur flotte, & plierent de nouveau armes & bagages, pour aller chercher un établissement ailleurs. Une partie tira du côté de l'Occident, & alla fonder la Colonie (48) d'Emporium en Espagne, ou renforcer celle de Marseille (49) dans les Gaules. L'autre partie tira du côté de l'Italie, & alla débar-

(48) Aujourd'hui *Empourias.* (Livius XXXIV. 9.)

(49) C'est de cette maniére qu'il faut expliquer les Auteurs qui disent que la Colonie de Marseille fut fondée par des Phocéens qui fuyoient la domination du grand Roi. (Isocrat. in Archidamo p. m. 409. Harpocration Maussaci p. 190. Aristot. ap. Athen. XIII. cap. 7. Plut. in Solone cap. 3. Seneca consolat. ad Helviam cap. 8. p. 630. Eustath. ad Dionys. Perieg. p. 74.)

quer à Régium, dans le voisinage de laquelle ils fonderent la Colonie d'Hyéla, ou d'Eléa (50), que les Romains appelloient Vélia, en y ajoutant un *Digamma*. Ils choisirent cet endroit pour s'y établir, y étant invités par la grandeur & par la commodité du Port, qui, étant capable de contenir un grand nombre de Vaisseaux, étoit d'ailleurs situé d'une maniére fort avantageuse pour des gens qui faisoient métier de commerce & de Piraterie. Comme cette nouvelle Colonie étoit continuellement renforcée par des Grecs, qui abandonnoient l'Eolie & l'Ionie, à mesure que les Perses y poussoient leurs conquêtes, les Phocéens s'étendirent bientôt dans le Royaume de Naples. D'abord ils

(50) Herodot. I. 167. Strabo VII. 252. Amm. Marcell. XV. cap. 9. p. 94. Ex Hygino A. Gell. X. cap. 16.

s'emparerent des Isles d'Enaria (51) & des Pithécuses, c'est-à-dire, de l'Isle d'Ischia & des Isles voisines. De-là ils passerent dans le Continent, où ils fonderent les villes de Cumes, de Paléolis & de Néapolis, (Naples,) & s'emparerent insensiblement de la plus grande partie de l'Italie, qui est au-delà du Tibre. C'est la remarque de Justin. Parlant de Denis le Tyran (52), il dit, que, de son tems, les Grecs étoïent maîtres à peu près de toute l'Italie. Ajoutons que ces Grecs suivoient le même Dialecte, duquel la langue des Romains avoient été tirée. De-là vient que les Fragmens que Diogéne Laërce & Jamblique nous ont conservé de quelques Philosophes Pythagoriciens, qui enseignoient en

(51) Livius VIII. 22. Martian. Heracleot. v. 237. 247. Strabo V. 248.

(52) Justin XX. 1.

Italie, ſont tous écrits dans ce Dialecte Eolique.

Comme les Phocéens, après s'être établis en Italie & dans les Gaules, continuoient toujours d'enlever les vaiſſeaux Hétruſces & Carthaginois (53) qu'ils trouvoient en mer, il en réſulta une nouvelle guerre, dans laquelle les Carthaginois eûrent du deſſous (54), & furent réduits, après la perte de quelques batailles, à demander la paix à leur ennemi. Ce qu'il y a ici de particulier, & qui mérite d'être bien remarqué, c'eſt que dans ce même tems les Romains étoient en guerre avec les Carthaginois & les Hétruſces, &, ſelon les apparences, pour un ſujet tout pareil. La choſe eſt certaine, au moins par rapport aux Carthaginois. Polybe, rapportant

(53) Herodot. VI. 17.
(54) Juſtin. XLIII. 5.

les divers Traités que les Romains avoient fait avec les Carthaginois (55), & que l'on voyoit au Capitole gravés sur des tables d'airain (56) dans un Latin qu'il étoit très-difficile d'expliquer, parce que la Langue avoit beaucoup changé depuis ce tems-là, Polybe, dis-je, remarque (57) que le premier Traité des Romains avec les Carthaginois fut conclu sous le Consulat de Junius Brutus, & de (58) Marcus Horatius, qui furent les premiers Consuls que l'on établit après l'expulsion des Rois, dans la même année où le Temple de Jupiter Ca-

(55) Polyb. III. 181.

(56) Polyb. III. 176. 177.

(57) Polyb. III. 176.

(58) Eutrope met M. Horatius Pulvillus au nombre des Consuls de cette année, mais il dit qu'Horace n'obtint cette dignité qu'après la mort de Brutus & même de Spurius Lucretius Tricipitinus qui fut d'abord subrogé à Brutus. (Eutrop. I. cap. 9.)

pitolin fut consacré, & vingt-huit ans avant l'expédition de Xerxés. Par ce Traité les Romains promettent (59), pour eux & pour leurs Alliés, de ne se pas avancer avec Vaisseaux au-delà du Cap qui est au-dessus de Carthage, & que l'on appelloit (60) *le Beau Promontoire*. Les Carthaginois, de leur côté, promettent de faire cesser (61) toute hostilité contre les habitans d'Ardée, d'Antium, de Laurentum, de Circéja, de Terracina, & contre les autres Latins soumis à la République. On voit par ce Traité que les Romains s'appliquoient à la Navigation & au Commerce ; ce qui donna lieu à une guerre, qui fut terminée par la paix dont il s'agit. On y voit que les Romains firent comprendre dans le Traité différen-

(59) Polyb. III. 177.
(60) *Ibib.* 178.
(61) *Ibid.* 177.

tes Villes qui leur étoient ſoumiſes ou alliées, Ardea, Antium, Laurentum, Circéja, Terracina, qui étoient des Ports de Mer, & des nids de Pirates, dont les habitans avoient équipé des Vaiſſeaux, écumé les mers, & fait des priſes ſur les Carthaginois.

Depuis ce tems-là les Romains, ou, au moins, leurs Sujets & leurs Alliés, continuerent toujours de négocier, & de pirater ſur la Mer Méditerranée. Diodore de Sicile rapporte, par exemple (62), que la troiſiéme année de la LXXVIIe Olympiade, (qui eſt l'an 474 avant Jeſus-Chriſt) Hiéron, Roi de Siracuſe, envoya pluſieurs Vaiſſeaux aux Cuméens, pour les ſoutenir contre les Hétruſces qui leur faiſoient la guerre. Avec ce ſecours les Grecs gagnerent une bataille, qui

(62) Diod. Sic. XI. 268.

les délivra de la terreur qu'un si puissant ennemi leur avoit causée. On trouve une nouvelle preuve de ce que je viens de dire dans ce qui est rapporté d'Alexandre Molottus, Roi d'Epire, que les Historiens confondent ici (63) mal-à-propos avec Alexandre-le-Grand son neveu, comme M. Bayle l'a (64) entrevû. Le Roi d'Epire ayant passé en Italie vers l'an 339 avant Jesus-Christ (65), pour secourir les Tarentins contre les Barbares, c'est-à-dire, contre les Samnites & les Lucaniens, envoya des Ambassadeurs à Rome, pour se plaindre des habitans d'Antium, qui s'étant (66) joints aux Pirates Hétrusces, avoient fait plusieurs prises sur les alliés du Roi.

(63) Clitarchus avoit fait cette faute. (Plin. Hist. Nat. III. 5.)

(64) *Voyez* son Dictionnaire à l'Article *Alexandre-le-Grand.*

(65) Livius LVIII. 3. 17. 24.

(66) *Voyez* ci-dessous not. (69).

Les Romains lui renvoyerent là-dessus (67) une Ambassade, qui fut chargée, selon les apparences, de lui faire des excuses de ce qui s'étoit passé, & de l'assurer que la chose s'étoit faite à l'insçû, & sans l'aveu du Sénat. J'en juge ainsi par la ré-réponse d'Alexandre (68), qui écrivit aux Romains de se faire obéir s'ils étoient en état d'exercer l'Empire, ou de le céder à des Maîtres plus puissans & plus capables de se faire respecter; surquoi le Sénat, qui ne vouloit pas se brouiller avec ce Prince, prit le parti de l'appaiser par des présens, & de lui envoyer une couronne d'or, du poids de plusieurs talens. Quelques années après, Démétrius Poliorcétes, qui s'étoit rendu maître, vers l'an 295 avant Jesus-Christ, de la Macé-

(67) C'est celle dont il est parlé ci-dessus not. (63).

(68) Exc. ex Memn. ap. Phot. n. 334, c. 27.

doine, & d'une partie de la Gréce, en renvoyant aux Romains quelques Pirates d'Antium, qui étoien tombés entre ses mains, fit dire en même tems au Sénat qu'il avoi fait grace de la vie à ces gens-là, & qu'il les rendoit aux Romains, en considération de leur parenté ave les Grecs : mais qu'au reste il lui pa roissoit honteux que la Républiqu voulut commander à toute l'Italie & qu'en même tems elle envoyâ des Vaisseaux pour écumer les Mers *Vous avez*, leur dit-il, *érigé dan une de vos Places publiques, un Ten ple à l'honneur des Dioscures, qu l'on regarde par-tout comme des Dieu Sauveurs, & vous envoyez cependan des gens en Gréce pour piller la pa trie de ces Dieux* (69). Il ne paro pas que depuis ce tems-là les Ro mains ayent continué d'avoir de

---

(69) Strabo V, 232.

Vaiſſeaux, ni de négocier ou de piller ſur Mer. Ils tournerent toutes leurs forces du côté de la terre-ferme, ſoumirent l'Italie, & les Colonies Grecques qu'ils avoient traitées juſqu'alors en amies & en alliées; & ce ne fut que pendant la premiére guerre Punique (70), qu'ils commencerent de nouveau à équiper des Vaiſſeaux, & à diſputer aux Carthaginois l'Empire de la Mer.

Voilà ma penſée ſur l'origine des Romains. Je ne me flatte pas d'avoir épuiſé la matiére. Je ne prétens point auſſi faire paſſer mes conjectures pour des démonſtrations. Mais je crois en avoir dit aſſez pour montrer, premiérement, que les Romains deſcendoient des Grecs, &, en ſecond lieu, qu'ils étoient de ces Grecs Ioniens

(70) Elle commence, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, la troiſiéme année de la CXXVIIIe. Olympiade, c'eſt-à-dire 266 avant J. C. (Dionyſ. Halic. lib. I. p. 7.

& Eoliens, qui, étant pressés par les Rois de Lydie, quitterent l'Asie Mineure, pour aller chercher de nouveaux établissemens en Italie & dans les Gaules. C'est tout ce que je prétens donner ici pour certain, ou, au moins, pour très probable. Je vais finir par quelques réflexions générales, qui, en répandant du jour sur les commencemens de l'Histoire Romaine, serviront d'ailleurs à éclaircir & à confirmer ce que j'ai avancé dans ce Discours.

I. Les Romains étoient Grecs d'origine. Mais ces Grecs s'étant mêlés insensiblement avec les anciens Habitans du pays, formerent bien-tôt un nouveau Peuple, qui tenoit quelque chose des uns & des autres. J'ai montré ailleurs (71) qu'on voyoit ce mélange dans la Langue des Romains, dans leur Religion, & dans

(71) Hist. des Celt. l. 10. p. 186. & suiv.

toute leur maniére de vivre ; ainsi je ne m'y arrêterai qu'un moment La plûpart des mots de la langue Latine viennent du Grec ; mais elle a cependant retenu plusieurs mots, qui étoient tirés de la Langue des Ausons, des Opiciens, & des Celtes. La Religion des Romains, leurs Dieux, leurs Cérémonies sacrées, tout cela étoit manifestement emprunté des Grecs. Mais le culte (72) qu'ils offroient sur de hautes montagnes au *Ditis Pater*, la fête que les Dames Romaines (73) alloient célébrer dans la Forêt d'Aritia à l'honneur de la Diane Royale, étoient des restes de l'ancienne Religion du Pays. Je ne doute point aussi que les Romains ne tinssent des Barbares de l'Italie la coutume qu'ils avoient anciennement de se faire

---

(72) Histoire des Celt. Liv. I. p. 193. Liv. III. Chap. 6. §. 11.

(73) *Ibid.* III. chap. 8. § 10

suivre à l'armée, & dans les batailles, par des Esclaves chargés de tricots, ou plutôt de massues. On les lançoit contre l'ennemi, & le Valet en présentoit une nouvelle à son Maître, quand il s'étoit défait de la sienne. Comme on appelloit ces massues *Calas*, les goujats qui les portoient en reçurent le nom de (74) *Calones*. Les Grecs qui vinrent s'établir en Italie, avoient quitté depuis long-tems ces massues, pour prendre des épées, & des halebardes.

II. Ce que j'ai dit dans ce Discours sert à éclaircir & à justifier toutes les anciennes traditions qui couroient sur l'origine des Romains. On les faisoit descendre des Pélasges. Cela est exactement vrai, puisque les Pélasges sont les anciens

---

(74) Servius ad Æneid. VI. 1. p. 412.) Les Germains appelloient ces massues *Keule* ou *Katte*, & les Gaulois *Cateja*. (Isidor. XVIII. cap. 7.)

Grecs. On disoit qu'ils étoient une Colonie d'Arcadiens, ou de Thessaliens, & on le disoit avec fondement, parce que les Eoliens qui passérent dans l'Asie Mineure, & de-là en Italie, sortoient originairement (75) de l'Arcadie ou de la (76) Thessalie. On disoit encore qu'ils étoient venus de Troye. Cela est vrai aussi, puisque les Eoliens, qui fonderent les Colonies Grecques d'Italie, avoient été établis (77), pendant plusieurs siécles, dans le pays de Troye. Les anciens Troyens étoient un peuple Scythe, qui, ayant passé de l'Europe dans l'Asie Mineure, y fonda le Royaume de Troye. Je ne prétens ni soutenir, ni contester ici la prise de Troye par les Grecs. C'est une Epoque qui

(75) *Voy.* ci-dessus not. (24).

(76) Strabo V. 22.

(77) Pomp. Mela lib. I. p. 18. & ci-dessus notes (24) & (25).

doit avoir quelque fondement, Mais, en suivant l'opinion reçue, il faut avouer, au moins, que cette expédition n'eut point de suite. Les Grecs ne se maintinrent point dans la possession de la Ville & du Pays de Troye. Leurs Chefs se disperserent après la prise de la Ville, & s'en retournerent chez eux (78), comme le dit Strabon, en fuyards, plutôt qu'en vainqueurs. Homére, duquel les Auteurs postérieurs ont tiré presque tout ce qu'ils disent des Troyens, assure bien positivement qu'Enée régna à Troye, & qu'il laissa le Royaume à ses Enfans. Ce Poéte introduit Neptune, disant (79) : *que Jupiter déteste la famille de Priam, au défaut de laquelle le vaillant Enée régnera sur les Troyens, lui, & les enfans de ses enfans.* Effectivement

(78) Strabo XIII. 150.
(79) Iliad. XX. v. 307.

(80) Enée régna à Troye; il y mourut : on y voyoit son tombeau. Ascanius, son fils & son successeur, bâtit dans le territoire une Ville qui portoit le nom de son Fondateur; il laissa le Royaume à ses enfans. Mais la postérité d'Enée fut ensuite dépossédée par des Grecs Eoliens, qui passerent en Asie 60 ou 80 ans après la prise de Troye, & qui, pressés à leur tour par les Lydiens & par les Perses, envoyerent de puissantes Colonies en Italie & dans les Gaules. Il se peut fort bien que le Chef de la migration, dont il s'agit ici, portât le nom d'Enée; &, en ce cas, la Tradition ne péchera que sur un seul article, c'est d'avancer, au moins de quatre siécles, l'arrivée des Troyens en Italie.

---

(80) Tzetzes ad Lycoph. p. 107. *Voy.* les passages cités par Bochart dans la Dissertation : *Num Æneas unquàm fuerit in Italiâ?* ad Calcem Geogr. Sacræ.

III. Puiſque les Romains deſcendoient des Grecs Eoliens & Ioniens, qui venoient s'embarquer à Phocée pour aller chercher un établiſſement dans les Pays étrangers, il ne faut pas être ſupris de la conformité que l'on remarque entre les Romains, & les premiers Fondateurs de leur Ville. A Phocée, à Marſeille, à Rome, à Chio, & ailleurs, la Déeſſe Minerve étoit repréſentée aſſiſe. Les Phocéens avoient des établiſſemens dans tous ces différens endroits. Comme ils étoient des gens de Mer, ils repréſentoient leur Déeſſe combattant aſſiſe dans un Vaiſſeau, & non pas courant çà & là dans un champ de bataille : & l'on ſait que les Colonies ſe faiſoient une affaire de Religion (81) de retenir inviolablement le Culte, les Cérémonies

(81) Spanhem de Præſt. Num. pt. 1. Diſſ. IX. p. 58. & ſeq.

& les Coutumes de leurs Métropoles. La ville de Phocée avoit pour enſeigne (82) un veau, ou un loup marin, & celle de Rome une louve qui allaite deux enfans ſur le bord d'un fleuve. Ces enſeignes, qui ſe reſſemblent aſſez, convenoient à des Villes qui tiroient leur ſubſiſtance de la navigation, & des priſes qu'elles faiſoient ſur mer. Il ne faut pas s'étonner auſſi de l'amitié étroite & intime qui avoit toujours ſubſiſté entre les villes de Rome & de Marſeille (83). *Leur alliance*, dit Juſtin, *remontoit preſque juſqu'à la Fondation de Rome. Depuis ce tems les Marſeillois l'ont toujours obſervée inviolablement, & n'ont jamais manqué de ſecourir leurs Alliés dans toutes les guerres qu'ils avoient à ſoute-*

(82) φώχη. C'eſt l'origine du nom de la Ville. (Steph. de Urb. p. 746.).

(83) Juſtin. XLIII. 5.

nir. Diodore de Sicile remarque (84) qu'une Coupe d'or, que les Romains envoyérent à Delphes vers la quatriéme année de la XCVI· Olympiade, 393 ans av. l'Ere Chrétienne, y fut déposée dans ce qu'on appelloit le Trésor des Marseillois (85). Lorsque la nouvelle de la prise de Rome par les Gaulois eut été portée à Marseille, les habitans de cette Ville en prirent un deuil public; &, ayant appris que les Romains avoient acheté la paix moyennant une certaine somme d'argent, ils ramasserent ce qu'il y avoit d'or & d'argent dans la Caisse publique, & dans les bourses particuliéres, pour fournir ce qui manquoit à la somme dont on étoit convenu. Tout cela trouve sa raison dans ce qui vient d'être exposé. Les deux Colonies,

(84) Diod. Sic. XIV. 445.
(85) Justin. XLIII. 5.

ayant les mêmes fondateurs, vécurent long-tems dans une espéce de confraternité.

IV. J'ai déclaré au commencement de ce Discours que je ne voulois rien déterminer sur le tems précis de la Fondation de Rome, & je ne m'en retracte pas. S'il m'étoit permis de communiquer au Public, je ne dis pas mes conjectures, mais seulement mes soupçons, il me semble qu'elle ne doit pas être tout-à-fait aussi ancienne que le porte l'Epoque reçue. Il est assez ordinaire aux Historiens, qui écrivent l'Histoire des Villes célébres, de leur donner une antiquité qu'elles n'ont point. Il n'y a presque point de Villes, ni d'Evêchés, en Allemagne, qui ne pussent m'en fournir des exemples. L'illustre Chevalier Newton, se fondant sur cette réflexion, a d'ailleurs fait un calcul, suivant lequel il ne lui paroît pas probable que sept Rois

ayent régné à Rome pendant 244 ans. Mais ce calcul eſt ſujet à trop d'exceptions pour pouvoir ſervir de régle. Voici mes raiſons. D'un côté j'entrevois que les Ioniens & les Eoliens, qui avoient établi des comptoirs ſur toutes les côtes où ils faiſoient leur commerce, n'envoyerent de fortes Colonies dans les Pays étrangers, que lorſqu'ils commencerent à être inquiétés & preſſés dans leurs demeures par les Rois de Lydie; &, autant que je puis le ſçavoir, le Roi Gygés, qui mourut vers la fin de la XXV Olympiade, fut le premier qui entreprit de faire des conquêtes ſur les Grecs (86). D'un autre côté, j'ai de la peine à comprendre que ces Grecs, qui étoient des gens de Mer, ayent eû la penſée de s'éloigner des côtes, & d'établir une Fortereſſe dans

(86) Herodot. I. 14.

le cœur du Pays, dans un tems où ils n'avoient encore aucun établissement dans le voisinage. Cependant je n'affirme rien sur ce sujet, parce que je comprens qu'une sédition, une bataille perdue, la crainte d'un ennemi supérieur par les forces de mer, ont pû obliger les Grecs à quitter les côtes, pour s'établir dans l'intérieur du Pays.

V. Enfin ma derniére réflexion regardera les Historiens Romains, qui ne sont aucune mention de la plûpart des faits que je viens de détailler, & qui assurent presque tous unanimement que la premiére flotte que les Romains eussent jamais mise en mer, fut celle qu'ils équiperent contre les Carthaginois pendant la premiére guerre Punique. M. *de Beaufort* a publié un Traité sur l'incertitude qui régne dans les cinq premiers siécles de l'Histoire Romaine. Je suis de son sentiment.

Mais je ne voudrois pas étendre cette incertitude à cinq siécles entiers. Par exemple, l'expulsion des Rois, les divers Traités des Romains avec les Carthaginois, rapportés par Polybe, me paroissent des faits constatés. Je dis la même chose de la prise de Rome par les Gaulois, quoique les Latins ayent gâté l'Histoire de cette guerre par le merveilleux qu'ils y ont ajouté aux dépens de la vérité, & même de la vraisemblance. Au reste il y a après cela une autre question qui mériteroit d'être bien examinée. Les Historiens Latins sont-ils toujours de bonne foi ? Rapportent-ils toujours les choses telles qu'ils les sçavent & qu'ils les croyent ? Ne leur arrive-t-il pas quelquefois de supprimer des faits certains, & avérés, ou pour sauver l'honneur du Peuple Romain, ou pour ne pas s'écarter des opinions reçues ? Tite-Live avoit lû Po-

lybe. le cite quelquefois : il le copie souvent sans le nommer. D'autres fois on diroit que Tite-Live n'a jamais connu Polybe, cet excellent Historien. Polybe raconte la levée du siége que les Gaulois avoient mis devant le Capitole d'une maniére qui est toute naturelle (87). Les Gaulois, informés que les Vénétes, profitant de leur absence, avoient fait irruption dans leur pays, offrirent de se retirer, pourvu qu'on leur donnât quelque argent. Les conditions ayant été acceptées, la Paix fut conclue, & les Gaulois s'en retournerent tranquillement dans leur Pays (88). Tite-Live, au contraire, donne dans le merveilleux & dans le fabuleux, parce que cette bataille, gagnée par Camille au milieu des masures de la ville de Rome, passoit pour un article de foi

(87) Polyb. I. 5. II. 106.
(88) Livius V. cap. 40.

parmi les Romains. Mais, comme il ſe défie lui-même de ſa narration, il n'a garde de citer Polybe, ni de le réfuter. C'eſt par une ſemblable raiſon que Tite-Live ne fait aucune mention du Traité que les Romains conclurent avec les Carthaginois, ſous le Conſulat de Junius Brutus, & de M. Horatius (89). Le fait étoit aſſez important pour mériter une ample diſcuſſion de ſa part. S'il n'a pas cru le Traité autentique, pourquoi n'allégue-t-il pas les raiſons qu'il avoit de le tenir pour ſuſpect? Il y a certainement de l'affectation de ſa part. Il n'a pas voulu convenir que les Romains avoient fait pendant long-tems le beau métier de Pirates.

Je ſçai bien qu'on m'objectera que Polybe lui-même reconnoît au Livre I. de ſon Hiſtoire (90),

---

(89) Ci-deſſus not. (57).
(90) Polyb. I. 20.

que les Romains ne commencerent à bâtir des Vaiſſeaux que pendant la premiére guerre Punique. J'en conviens. Mais, puiſque nous avons fourni pluſieurs preuves du contraire, & que Polybe lui-même cite un Traité qui dément ce qu'il avoit dit dans ſon premier Livre, l'équité veut qu'on tâche de le concilier avec lui-même & avec la vérité, en diſant qu'après avoir ſuivi au commencement de ſon Ouvrage la foule des Hiſtoriens, il s'eſt enſuite repris & corrigé dans ſon troiſiéme Livre ſur des Mémoires plus ſûrs, tels que l'étoient des Traités publics que l'on voyoit gravés au Capitole ſur des tables d'airain. Peut-être auſſi que lorſqu'il dit, que ce fut pendant la premiére guerre Punique que les Romains équipérent pour la premiére fois des Vaiſſeaux, il entend par-là ce que nous appellerions aujourd'hui des Vaiſſeaux de guerre;

(πεντήρεις καὶ τριήρεις (91), *quinqueremes, & triremes*,) dont on ne s'étoit pas servi jusqu'alors en Italie, & qu'aucun Charpentier du pays n'avoit encore appris à fabriquer. Peut-être enfin que les Romains, après s'être long-tems appliqués à la navigation, l'avoient ensuite négligée & abandonnée, comme cela est arrivé à plusieurs de nos Villes Anséatiques.

Je m'imagine qu'on pourroit m'objecter encore que le Traité, dont il s'agit, fait mention des établissemens (92) que les Carthaginois avoient en Sicile, au lieu qu'il paroît, par un passage de Tite-Live (93), que je cite en note, que les Carthaginois firent passer, pour la premiére fois, une armée en Sicile, l'an de Rome 325, c'est-à-dire, 80 ans

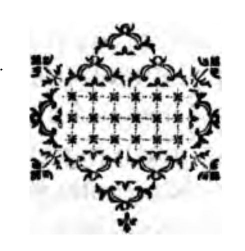
(91) Polyb. I. 20.
(92) Polyb. III. p. 177.
(93) T. Livius lib. IV. cap. 29.

après le Traité ; circonſtance qui doit naturellement le rendre fort ſuſpect. Mais, ſi Tite-Live a voulu dire que les Carthaginois paſſerent pour la premiére fois en Sicile l'an 325 de Rome, il faudra convenir qu'il s'eſt trompé ſur cet article comme ſur beaucoup d'autres. Thucydide aſſure formellement (94) que les Phéniciens & les Carthaginois étoient en Sicile, & y avoient des établiſſemens avant les Grecs, qu'il y fait paſſer vers le commencement des Olympiades : & il mérite d'autant plus d'en être cru, qu'il eſt conſtant & reconnu que les Phéniciens étoient maîtres de la Mer, avant que les Grecs euſſent penſé à bâtir leur premier Vaiſſeau. Ce fut l'Argo, qui leur parut une ſi grande merveille, qu'ils la mirent au nombre des Dieux.

---

(94) Thucyd. lib. VI. cap. 2. p. 449.

Si je prévoyois les autres difficultés par lesquelles on pourroit combattre mes conjectures, je tâcherois de les prévenir. Au reste on me trouvera toujours disposé à les examiner avec attention & avec docilité, & même à abandonner mon sentiment, dès que l'on me montrera que je me suis trompé.



EXTRAIT

Des Mémoires de M. GIBERT *pour servir à l'Histoire des Gaules & de la France*, p. 8-13. 41-44. 134-170.

§. I. IL ne sera pas hors de propos de rapporter ici en entier un passage de Diodore, au sujet des Peuples dont nous parlons, que l'on a beaucoup critiqué, peut-être sans trop de fondement. » Il est important, dit » l'Historien Grec, de remarquer une » chose que plusieurs ont ignorée : » l'on appelle Celtes les Peuples qui » demeurent au-dessus de Marseille, » au milieu des terres près des Alpes, » *& jusques à la droite* des Pyrenées : » on donne le nom de Galates à ceux » qui demeurent au-dessous de cette » Celtique, soit vers le Midi, soit » vers l'Occéan, ou vers les Monts » Hercyniens, & jusques à la Scythie.

» Mais les Romains, comprenant les » uns & les autres ſous un même » nom, les appellent tous également » Galates (1). » M. Pelloutier, dans ſa

(1) Χρήσιμον δ᾽ ἐστὶ διορίσαι τὸ παρὰ πολλοῖς ἀγνοούμενον. Τοὺς γὰρ ὑπὲρ Μασσαλίας κατοικοῦντας ἐν τῷ μεσογείῳ, καὶ τοὺς περὶ τὰς Ἄλπεις· ἔτι δὲ καὶ τοὺς ἐπὶ τὰ δεξιὰ (*) τῶν Πυρηναίων ὀρῶν Κελτὰς ὀνομάζουσι· τοὺς δὲ ὑπὸ ταύτης Κελτικῆς εἰς τὰ πρὸς νότον νεύοντα μέρη παρά τε τὸν Ὠκεανὸν καὶ τὸ Ἑρκύνιον ὄρος καθιδρυμένα καὶ πάντας τοὺς ἑξῆς μέχρι τῆς Σκυθίας Γαλάτας προσαγορεύουσιν. οἱ δὲ Ῥωμαῖοι πάλιν πάντα ταῦτα τὰ ἔθνη συλλήβδην μιᾷ προσηγορίᾳ περιλαμβάνουσιν ὀνομάζοντες Γαλάτας ἅπαντας.

Operæ pretium eſt rem explicare quæ à multis ignoratur; eos nempe qui ſuprà Maſſiliam habitant in Mediterraneis & circa Alpes imo & ad dextram Pyreneorum montium Celtas appellari; qui verò infrà hanc Celticam ſive ad Meridiem vergentes terras ſive juxta Oceanum Hercyniumque montem ſitas incolunt ac cunctos deinceps ad Scythiam uſque Galatas vocari. Romani vero rurſus has gentes unâ omnes appellatione in ſummâ comprehendunt & Galatas (Gallos) vocant. *Diod. Sic. lib. 5. p. 214. initio, Edit. Henrici Stephani.*

(*) C'eſt ainſi qu'on lit dans un Manuſcrit conſervé dans la Bibliothéque de Saint-Germain-des-Prez, & non pas, comme dans les éditions, ἔτι δὲ τοὺς ἐπὶ τὰ δὲ τῶν, où il eſt évident que le ſecond δε n'a aucun ſens & eſt tronqué, le τὰ qui précéde ne ſe rapportant à rien, & rien ne régiſſant le génitif qui ſuit; le même Manuſcrit corrige une faute plus importante, qui

nouvelle *Histoire des Celtes*, soutient qu'il y a trois fautes dans ce passage. 1°. *Diodore y met*, dit-il, *le Midi pour le Septentrion.* 2°. *Il fait de la forêt Hercynie une montagne de ce nom.* 3°. *Il prétend que les Peuples, qui demeuroient autour de ces Montagnes & jusques à la Scythie, portoient le nom de Gaulois, ou, comme disent les Grecs, de Galates.* Examinons ces trois prétendues fautes l'une après l'autre.

La premiere est, que Diodore a mis le Midi pour le Septentrion. Diodore dit qu'au-dessous de ceux qu'il

---

est à la pag. suivante dans les Imprimés, & qui a embarrassé les Traducteurs : on lit, dans les Imprimés, que les Lusitains sont les plus braves des Cimbres. Rhodoman a crû qu'il falloit lire, des Celtibériens. M. l'Abbé Terrasson le reprend, & veut qu'on laisse Cimbres ; je ne sçais trop pourquoi, puisqu'il n'est point du tout question des Cimbres en cet endroit : on lit dans le Manuscrit, des Ibériens Ἰβήρων pour Κιμβρων ; &, en effet, quelques lignes après, Diodore met clairement les Lusitains au nombre des Ibériens, même dans les Imprimés : Παρὰ τοῖς Ἴβηρσι καὶ μάλιστα παρὰ τοῖς Λυσιτανοῖς.

appelle Celtes, les autres Peuples qui demeurent ou vers le Midi, ou vers l'Océan, &c. ſe nomment Galates: or cela eſt exactement vrai, & je ne vois pas qu'il prenne une poſition pour l'autre; car il ne donne le nom de Celtes, comme Polybe & Céſar, qu'à ceux à qui il étoit propre; c'eſt-à-dire, à une troiſiéme partie de la Gaule, renfermée *dans le milieu des terres*, entre la Garonne & la Seine, depuis les Alpes juſqu'au commencement des Pyrenées; *au deſſous d'eux vers le Midi*, étoient les Aquitans; *vers l'Océan ou le Septentrion*, les Belges & les Germains: or les Aquitains, auſſi-bien que les Belges & les Germains, ſont compris par notre Hiſtorien ſous le nom de Galates, & également diſtingués des Celtes; il a par conſéquent raiſon, dans ſon ſentiment, de placer les Galates au-deſſous des Celtes, *vers le Midi*, *comme vers le Septentrion*.

La feconde faute tombe fur ce qu'il parle des Monts Hercyniens; *il fait*, dit-on, *de la forêt Hercynie une Montagne de ce nom* : comment M. Pelloutier ignore-t-il qu'il y a en effet des Montagnes Hercyniennes, & fuivant les Anciens, & fuivant les Modérnes? Comment ne l'a-t-il pas appris, je ne dis point des Scholiaftes d'Apollonius de Rhode, & de Denys le Périégete, ou de Denis lui-même (2), je ne dis point de Pline (3), mais d'Ortélius dans fon Dictionnaire, ou de Cluvier dans fon Introduction à la Géographie, *l.* 3. *c.* 5. où il dit, après Pline, que c'étoient les plus célébres montagnes de la Germanie : *Montium nobiliffimum jugum Hercynium Boihæmum cingens qui & Sudeti montes* : &, fi M.

(2) Scholiaft. in lib. 4. Argon. Apoll. Rhod. Dionyf. Perieg. v. 286. & ibi Schol.

(3) Nulli inferius nobilitare Hercynium jugum. *Plin. lib.* 4. *cap.* 14.

Pelloutier avoit même été curieux de connoître davantage ces Montagnes, Conradus Celtès lui en auroit fourni des descriptions assez amples en prose & en vers (4) : ainsi il n'y a encore ici rien à critiquer dans Diodore de Sicile.

Enfin la troisiéme faute, reprochée à cet Historien, consiste en ce qu'il prétend que les Peuples qui portoient le nom de Galates ou Gaulois, demeuroient autour de ces Montagnes. *Il se trompe*, dit M. Pelloutier : *les Gaulois étoient en deça du Rhin ; les Peuples qui étoient au-delà de ce fleuve furent d'abord appellés Scythes ou Celtes, & enfin Germains, au lieu que le nom de Gaulois leur est donné très-rarement.* Mais plutôt M. Pelloutier se trompe lui-même : l'on n'a pas appellé les Peuples d'au-delà du

(4) In add. de Hercyn. sylvâ, & in addit. de sit. & mor. Germ.

Rhin,

Rhin, Scythes ou Celtes, que par ignorance, ou par erreur, & dans des tems où l'on n'avoit pas encore pénétré dans ces contrées, & où l'on ne pouvoit par conséquent savoir leur véritable nom. Si Appien & Dion Cassius, ou d'autres, les ont depuis appellés Celtes, c'est en se conformant, comme l'avoue Dion, à cet usage très-ancien, παυυ αρχαιον (5) qu'ils auroient peut-être moins goûté, s'ils eussent fait attention qu'en matière de Géographie les nouvelles découvertes que font des Voyageurs exacts sont plus sûres que de vieilles opinions, qui ne naissent que de l'ignorance, ou qui ne sont bâties que sur des conjectures. A l'égard du nom de Germains, c'est un nom propre & particulier comme celui de Celtes ou de Belges, &c. qui n'exclut en aucune façon le nom gé-

(5) Dion. Cass. lib. 39.

nérique ; ainſi celui de Teƈtoſages n'exclut point celui de Volces, ni celui-ci celui de Celtes ; celui de Sotiates n'exclut point celui d'Aquitains, ni celui-ci celui de Galates : enfin il n'eſt pas étonnant que l'on trouve rarement le nom de Galates appliqué ſinguliérement aux Germains ; puiſque c'eſt un nom générique, & que l'on n'employe pas communément le nom du genre pour déſigner l'eſpèce en particulier ; par exemple, le nom d'Européens, pour déſigner les François ; celui d'Orientaux, pour déſigner les Perſans.

III. *Obſervations ſur un paſſage d'Hérodote, le plus ancien où* les Celtes *ſoient nommés.*

Je ne connois point d'Auteurs Grecs qui aient nommé les Celtes avant Hérodote, qui écrivoit 410 ans avant Jéſus-Chriſt. » Le Danube, » dit-il, *l.* 2. a ſon cours depuis le

» Pays des Celtes & la Ville de Pyr-
» rhéne .... Les Celtes demeurent au-
» dessus des Colonnes d'Hercule, &
» confinent aux Cynétes, qui sont le
» dernier Peuple que l'on trouve à
» l'Occident de l'Europe. » Ce sont les Celtes même que M. Pelloutier a cru qu'Hérodote plaçoit à l'extrêmité Occidentale de l'Europe, & non pas les Cynétes; mais il s'est trompé; il suffit de jetter les yeux sur le texte Grec pour s'en convaincre (6) : on y lit Cynésiens; je crois qu'il faut le corriger par un autre passage du quatriéme Livre, où notre Historien les appelle Cynétes, & où il répete que les Celtes sont, après eux, les Peuples les plus Occidentaux de l'Europe;

(6) Ἴστρος τε γὰρ ποταμὸς ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν καὶ Πυρήνης πόλιος...... οἱ δὲ Κελτοί εἰσι ἔξω Ἡρακλέων στηλέων, ὁμουρέουσι δὲ Κυνησίοισι οἳ ἔσχατοι πρὸς δυσμέων οἰκέουσι τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ κατοικημένων. Ister enim ex Celtis & Pyrthene urbe orsus fluit .... Celtæ vero sunt extra Columnas Herculis finitimi Cunetibus qui ultimi sunt omnium in Europâ ad solis occasum habitantium. Herod. lib. 2.

cependant Etienne de Byzance assure que l'on dit l'un & l'autre (7).

Les Cynétes étoient les derniers Peuples qui fussent établis à l'Occident de l'Espagne & de l'Europe, &, comme nous l'apprend Trogue Pompée dans Justin (8), c'étoient les anciens Habitans de Tartesse ; leur nom même s'y est long-tems conservé dans celui des Cunéens, & de leur Ville célebre de Cunistorgis, qu'Appien place au même endroit (9); aussi-bien que dans celui du territoire Cuneus, le plus Occidental de l'Europe, comme le disent Méla & Strabon : mais ce dernier s'est trompé, ce me semble, lorsqu'il ajoute que ce mot est Latin, s'il a voulu dire par-là, que le nom de

(7) Steph. Byzant. in verbo Κυνητικόν.

(8) Saltus Tartesiorum in quibus Titanas bellum adversus Deos gessisse proditur, incoluere Cuneses. lib. XLIV. cap. 4.

(9) Appian. in Iberic.

ces Peuples, ou de cette contrée étoit pris du mot Latin qui lui ressemble (10).

M. Pelloutier (11) s'est trop pressé de confondre la Ville de Pyrréne, où Hérodote place la source du Danube avec les Monts Pyrenées, qui séparent les Gaules des Espagnes.

Hérodote parle, comme on voit, d'une Ville & non d'une Montagne: le Danube se forme de deux ruisseaux, dont l'un, dit Villichius (12), est appellé *Prygen*, & l'autre sort auprès d'une Ville appellée *Feren-Bach* (*source de Feren*), noms qui ne sont pas si éloignés de celui de Pyrrhéne, que l'on puisse décider qu'ils n'ont pas été désignés sous ce nom par Hérodote.

2°. Il y avoit une Montagne Pyrenée dans les Alpes Rhétiques, sur

(10) Strab. lib III. init.
(11) Hist. des Celtes, lib. I. cap. 2.
(12) In Corn. Tac. Germ. lib. I. cap. 2.

les confins de la Germanie ; c'eſt ce qui eſt également atteſté par les Anciens (13), & reconnu par Rhenanus, Cluvier, Ortélius (14), ſon nom même s'eſt conſervé, & les Allemans l'appellent encore Prenner ou Brenner dans le Tyrol (15).

IV. *Examen du Chapitre IX. du Livre premier de l'Hiſtoire des Celtes de M. Pelloutier.*

Entre les Peuples que M. Pelloutier met au nombre des Celtes, il n'y en a point que j'aie été plus ſurpris d'y rencontrer que les anciens Habitans de la Gréce ; mais je n'ai pas été moins étonné de ne trouver

(13) Poſt hos autem (Germanos Pyrreneus mons & domicilia Celtarum propè fontes Pulcriflui Eridani. Dionyſ. Perieg. v. 288. Il parle enſuite des Monts Pyrénées d'Eſpagne, au vers 338. Tarteſſus amæna divitiis affluentium ſolum hominum, Cempſique qui degunt ſub pede Pyreneo.

(14) Rhen. rerum German. lib. III. Cluver. in Germ. ant. Ortel. in Lex. Geogr.

(15) Rhenanus ubi ſuprà.

une conjecture aussi nouvelle soutenue que par des conjectures encore plus hasardées, par des citations mal entendues, ou même tronquées, & par des raisonnemens peu solides : l'on s'en convaincra aisément, si l'on veut me suivre dans l'examen que je vais faire du Chapitre IX. de son premier Livre : puisqu'il promet de ne regarder les Critiques que l'on fera de son Ouvrage, que comme des preuves de l'attention avec laquelle on l'aura lû, je me flatte qu'il me sçaura bon gré de mes observations.

M. Pelloutier se propose d'établir que *les anciens Habitans de la Gréce étoient Scythes, & le même Peuple*, dit-il, *qui reçut ensuite le nom de Celtes.* Selon lui, ces anciens Habitans furent en partie chassés, en partie soumis par les Colonies que les Egyptiens & les Phéniciens y envoyerent, ensorte qu'il s'y forma une nouvelle espèce d'Habitans, composée d'Egyptiens,

de Phéniciens & de Scythes, & que l'on reconnut pendant long-tems des traces de ce mêlange dans leur Langue & dans toutes leurs coutumes.

Voilà l'idée générale que M. Pelloutier nous donne lui-même de son systême : il semble s'embarrasser assez peu de l'accorder avec l'Ecriture-Sainte, qui fait descendre les Grecs de Javan (16); une conjecture singuliére, qui se trouve, ou, du moins, qui paroît opposée au texte des Livres Saints, devoit être proposée avec un peu plus de circonspection.

C'est une premiere observation à laquelle j'en ajouterai une seconde sur ce passage de Denis d'Halicarnasse, qui est cité au bas de la *p.* 67 (*). Il s'agit du tems où les Phéniciens & les Egyptiens passerent pour la

(16) Daniel appelle la Gréce le Pays de Javan. *Dan. VIII.* 21. *Hircus caprarum Rex Græciæ*, dans l'Hébreu, *Rex Javan.*

(*) *Voy.* ci-dessus Liv. I. Chap. IX. note (1) de l'*Hist. des Celt.*

premiere fois en Gréce; à ce sujet M. Pelloutier prétend que *Denys d'Halicarnasse dit, que les Pélasges, qui étoient les anciens Habitans de la Gréce commencerent d'être inquiétés par les Orientaux, deux générations avant la guerre de Troye.* M. Pelloutier n'a pas pris garde qu'il ne s'agissoit dans le passage de l'Historien Grec, ni des Egyptiens, ni des Phéniciens, ni de leur venue en Gréce, ni enfin des Pélasges de la Gréce, mais des Pélasges d'Italie, & de la famine, de la peste ou des autres malheurs qui les obligerent d'en sortir, & de retourner dans la Gréce, ou dans d'autres Contrées (17).

M. Pelloutier entre dans l'explication de son systême, qu'il appuie, 1°. sur l'Histoire des Pélasges, 2°. sur leur Religion, 3°. sur leur Langue, 4°. sur la Mythologie Grecque.

---

(17) ὁ δὲ χρόνος ἐν ᾧ τὸ πελασγικὸν κακοῦσθαι ἤρξατο, &c. Tempus autem quo res Pelasgorum deficere cœperunt. (lib. I. p. 20. Edit. Leipsic). C'est cette Edition que nous citons toujours.

Il faut le suivre dans toutes ses preuves : il soutient d'abord que *les premiers Habitans de la Gréce étoient un Peuple Barbare & Nomade, qui portoit le nom de Pélasges ; la chose*, ajoute-t-il, *est reconnue par les plus célébres Historiens, qui assurent que les Pélasges occupoient antiennement non-seulement le Péloponnése, le territoire d'Athénes avec les Isles voisines ; particuliérement celles de Lemnos, de Scyrus, d'Eubée, qui portoit autrefois le nom de Pelasgia ; mais en général toute la Gréce.*

1°. Les Pélasges, il est vrai, étoient un Peuple barbare ; & dont le caractére principal est d'avoir long-tems erré pour se chercher des demeures ; sans en trouver où ils pussent se fixer (18) ; mais je ne sçais sur quel fondement on peut les appeller Nomades : on sçait en effet que le carac

(18) Herod. lib. I. Strab. pluribus in locis.

tére essentiel des Nomades étoit de n'avoir d'autres biens que des troupeaux, ni d'autre occupation que de les conduire d'un pâturage à un autre, comme le reconnoît M. Pelloutier lui-même : delà leur avoit été donné le nom sous lequel ils étoient connus, qui a pour racine le mot Grec νέμω qui signifie *paître*, ou celui de νόμη qui signifie *pâture* ou *pâturage* : *A permutandis pabulis ; quia sæpe tentantes agros alia atque alia loca petiverant.* Ce sont les raisons que Salluste & Pline donnent de ce nom, l'un dans son *Jugurtha*, l'autre dans son *Hist. nat. l.* 5. *c.* 3. Or nous ne lisons nulle part que les Pélasges eussent aucune coutume de cette espéce, ou se mêlassent du soin des troupeaux : au contraire, suivant Ephore, dans Strabon, *l.* 5. c'étoient des hommes qui s'étoient adonnés uniquement à la Guerre; &, suivant

Denys d'Halicarnaſſe (19), ce furent eux qui, en ſe mêlant avec les Aborigénes, les policerent, leur apprirent à bâtir des Villes, & à s'y retirer; & en effet, s'ils n'avoient pas de demeure fixe, ce n'eſt pas parce qu'il étoit dans leur mœurs d'errer de Pays en Pays, & d'être toujours pour ainſi dire ambulans, mais c'eſt, ou parce qu'ils ne trouvoient pas de terres vuides où ils puſſent s'établir, ou parce qu'ils étoient contraints par quelque force majeure de quitter celles où ils s'établiſſoient, comme il réſulte de leur Hiſtoire; ainſi ils ne quitterent la Theſſalie que parce qu'ils en furent chaſſés par les Léléges, & ils n'abandonnerent l'Italie que parce qu'ils y furent forcés par les triſtes effets de la peſte & de la famine (20). Les Scythes au contraire

(19) Ant. Rom. lib. I.
(20) Id. ibid.

& les Nomades passoient d'un Pays à un autre par coutume & sans aucun dessein de s'y fixer ; ainsi l'épithéte de Nomades peut être appliquée aux Pélasges.

2°. Cette proposition que les anciens Habitans de la Gréce étoient Pélasges, me paroît trop générale ; car il s'en faut, ce me semble, de beaucoup que l'on doive réduire les premiers Peuples de la Gréce aux seuls Pélasges, & l'Histoire nous apprend, au contraire, que si les Pélasges s'y établirent dans quelques endroits, ou ils en chasserent des Habitans qui y demeuroient auparavant, ou ils s'unirent avec eux (21). Aussi je conviendrai, avec M. Pelloutier, que, suivant les Auteurs qu'il cite en cette occasion ; presque toutes les contrées, dont il fait ici l'énumé-

(21) Herod. lib. II. Dionys. Halicarn. lib. I. Strab. lib. V.

ration, ont été occupées en différens tems par les Pélaſges, qui paſſoient de l'une à l'autre; mais ces Auteurs ne diſent nulle part qu'ils les occupaſſent originairement : le prétendu paſſage de Thucidide, rapporté en lettres italiques, qu'*avant le tems d'Hellen, fils de Deucalion, la Nation Pélaſgique étoit répandue dans toute la Gréce*, quand on l'admettroit, ne prouveroit en aucune façon que les Pélaſges en étoient les premiers & les ſeuls Habitans : mais, de plus, c'eſt un paſſage que l'on prête tout entier à Thucydide, qui ne dit rien de ſemblable : voici en effet les paroles de cet Hiſtorien, dans l'endroit qui eſt indiqué (22).

» Le nom d'Hellénes ne fut point
» originairement commun à tous les
» Peuples de ces Contrées; il n'exiſ-
» toit point même du tout avant Hel-

(22) Lib. I. cap. 3.

» len, fils de Deucalion; mais cha» que Nation, & sur-tout entre au» tres celle des Pélasges, avoit son » nom propre & particulier: » à quoi le Scholiaste ajoute *qu'elles n'en avoient aucun qui fût commun à toutes.* Il est facile de voir que non-seulement Thucydide ne dit pas que les Pélasges occupassent toute la Gréce, ni même qu'ils y fussent répandus par-tout, mais qu'il résulte, au contraire, nécessairement de ce qu'il dit, qu'elle étoit peuplée de bien d'autres Nations que les Pélasges.

Enfin, il n'y a aucune induction à tirer de ce que les Poëtes ont quelquefois compris tous les Grecs sous le nom de Pélasges: ils ont parlé en Poëtes & non en Historiens, ou en Critiques, & l'on n'en peut pas conclure davantage qu'ils avoient été originairement Pélasges, que l'on pourroit conclure qu'ils étoient tous

Achéens (23), Dolopes (24), Doriens (25), ou Argiens (26), de ce que les Poëtes les comprennent quelquefois ſous ces noms particuliers.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter encore ici que le Scholiaſte d'Apollonius eſt cité mal à propos, pour montrer que l'Iſle d'Eubée fut occupée par les Pélaſges, & qu'elle s'appelloit Pélaſgie, ce Commentateur ne dit autre choſe, ſinon que ſon Poëte appelle *Pelaſgique*, le Mars *des Macroniens*, parce que les Macroniens étoient une Colonie venue de l'*Eubée, Iſle voiſine du Péloppnéſe*, lequel étoit appellé autrefois *Pelaſgie*: en effet, Strabon qui fait l'énu-

(23) Se quoque principibus permixtum agnovit Achivis.

(24) Et gemini Atridæ Dolopumque exercitus omnis.

(25) . . . . Juvat ire & Dorica caſtra, Deſertoſque videre locos.

(26) . . . . Non hoſtem inimicaque caſtra Argivum, veſtras ſpes uritis.

mération des anciens noms de l'Eubée, ne lui attribue point celui de Pélasgie (27), & je ne me souviens pas d'avoir lu, nulle part, que les Pélasges s'en soient jamais emparés.

Chassés du Péloponnése, dit M. Pelloutier, *par les Cadméens, c'est-à-dire, par les Orientaux, les Pélasges se retirerent dans la Thessalie, où ils se maintinrent pendant un assez long espace de tems, puisque cette Province reçut d'eux le nom de* PÉLASGIA.

Denys d'Halicarnasse, qui nous apprend cette migration des Pélasges en Thessalie (28), ne dit point quel en fut le motif, & comme il la plaçoit trois ou quatre générations au moins avant Cadmus, il n'a eu garde de dire qu'elle fut occasionnée par

(27) Elle s'étoit appellée *Macris*, *Abantis*, *Oche*, *Ellopia*. (Strab. lib. X.) Hesychius l'appelle aussi *Bomo*. (Boch. lib. I. de Phænicum Colon.)

(28) Ant. lib. I.

ce Prince, ſes Compagnons, ou leurs Deſcendans, les ſeuls dont les Grecs entendent parler ſous le nom de Cadméens : je ne trouve à ce ſujet rien de plus dans Hérodote, que dans Denys d'Halicarnaſſe, quoique M. Pelloutier en cite les *Livres II. c.* 91. *V. c.* 57. *VII. c.* 93. *& ſeq.*

Il n'a pas mieux réuſſi dans l'application d'un paſſage du *chapitre* 56. du *Livre I.* de cet Hiſtorien, dont il ſe ſert quelques lignes plus bas, pour montrer que les mêmes Cadméens inquiéterent encore les Pélaſges dans la Theſſalie ; car Hérodote, dans l'endroit cité, n'attribue aux Cadméens que d'avoir chaſſé les Pélaſges de l'Iſtiéotide (ou Eſtiéotide), Province ſitué vers les Monts Olympe & Oſſa, où ils ſe retirerent en ſortant de la Theſſalie, & non pas de la Theſſalie même.

Mais non ; ce n'eſt point, ſelon notre critique, par les mêmes Cad-

méens que les Pélasges furent inquiétés dans la Thessalie; c'est *plutôt*, dit-il, *par le nouveau Peuple*, formé du mêlange de ces Orientaux avec les anciens Habitans de la Gréce. Denys d'Halicarnasse sera cette fois son garant au *l.* 1. *de ses Antiq.* Cependant cet Historien ne nomme en cette occasion que les Curétes, les Léléges, les Habitans du Parnasse. Or M. Pelloutier ne prouve point que ces Nations fussent le nouveau Peuple en question, qu'il compose d'Egyptiens, & de Phéniciens & de Pélasges, ou quelles en fissent partie : je ne sçais même si leur Histoire pourra s'accommoder aisément à cette origine ; quoiqu'il en soit, jusqu'à ce que M. Pelloutier ait établi ce point, je ne vois pas ce que fait ici pour lui l'autorité de Denys d'Halicarnasse.

Mais laissons toutes les migrations des Pélasges : & voyons plutôt comment il en conclura enfin que les Pé-

lasges étoient Scythes ou Celtes : *Il me suffira de remarquer*, dit-il, *que les Auteurs qui avancent ces faits*, (il parle des migrations des Pélasges en Gréce, en Italie, &c.) *étoient dans l'opinion que les Pélasges, qui demeuroient en Gréce, en Italie, dans la Thrace, dans l'Asie mineure, étoient un même Peuple : comme il est constant que les Pélasges des autres Provinces de l'Europe, étoient les anciens Scythes, qui vécurent dans la suite sous le nom de Celtes, la conséquence est facile à tirer, c'est qu'il faut dire la même chose de ceux qui étoient en Gréce.*

Il est bien difficile de se prêter à ce premier raisonnement ; car qu'est-ce qu'il entend par *les Pélasges des Provinces de l'Europe*, à l'égard desquels il est constant qu'ils sont Scythes ? Jusqu'ici, il n'a parlé que de ceux de la Gréce, soit qu'ils y demeurassent, soit qu'ils en fussent sortis, & certainement, à leur égard, il ne peut

être constant qu'ils fussent Scythes; c'est ce qui est en question; il ne nous en a pas non plus montré d'autres, &, après tout, j'ai beau relire les Auteurs, j'ai beau feuilleter son Livre, je n'y trouve que ces Pélasges Grecs; ou s'il étend ce nom quelque part à d'autres, c'est sans citer ni autorités, ni raisons qui l'y fondent: si donc il en connoît véritablement d'autres, & qu'il soit assuré qu'ils sont Scythes, qu'il nous les découvre clairement & précisément; sur-tout qu'il nous communique les preuves qu'il a de leur origine Scythique; autrement le raisonnement qu'il fait ici ne sera concluant que pour lui.

Il continue: *Cependant, si poussant plus loin nos recherches, nous souhaitions de sçavoir encore plus particuliérement, quel Peuple étoient, à proprement parler, ces Pélasges; les Poëtes nous diront dans leur style figuré que c'étoient des Géants; c'est le nom qu'on*

donnoit aussi aux Celtes, parce qu'ils étoient d'une grandeur énorme.

M. Pelloutier ne nous cite malheureusement aucun Poëte qui ait donné le nom de Géant aux Pélasges, ni aucun Auteur qui l'ait appliqué aux Celtes. De ce que les Anciens ont placé les Géans dans quelques-uns des Pays qui furent occupés par les Pélasges, on ne peut pas conclure sans doute que les Pélasges sont la même chose que les Géans; c'est pourtant le seul argument dont il appuie une allégation si singuliere. *Voy. la Note qu'il met* (*) *au bas de la page 71. sous (d).*

Il n'est pas mieux fondé, lorsqu'il ajoute que les Poëtes les ont aussi appellés Titans, & l'endroit d'Homére, où il croit l'avoir lû, ne dit rien moins que cela. Ce Poëte, en effet, y met à la tête des Pélasges, venus au secours de Troye, Hippothous & Pyléus, enfans, dit-il, du Pélasge Li-

(*) Ci-dessus Tom. I. p. 123. note (32).

thus, *fils de Teutame :* car c'eſt uniquement ce que ſignifie le nom patronimique *Teutamide*, & non pas qu'il fût un Titan. Après tout, ſur quel fondement M. Pelloutier veut-il que l'on croye que *Teutamide*, ou *Teutame* & *Titan* ſont la même choſe? Certainement il y aſſez de différence entre ces deux noms, pour ne pas tirer cette conſéquence de leur ſeule reſſemblance, ſans quelque témoignage, ſans quelque principe qui l'appuie. Enfin, il me ſemble que ſi les Pélaſges étoient la même choſe que les Géans, on ne doit pas, dans l'exactitude de la Critique, les confondre avec les Titans, ni au contraire; car, pour peu qu'on ſçache de Mythologie, l'on connoît la différence des uns & des autres; les Titans ſont les premiers Auteurs de la famille des Dieux de la Gréce; les Géans ſont des monſtres que la terre produiſit, pour venger la défaite de

& le malheur des Titans, détrônés par leurs propres enfans (29).

Il n'eſt pas encore tems d'examiner ſi M. Pelloutier prouve mieux que les Titans, ou les Géans, ne ſont autre choſe que les Celtes, & il me ſuffit d'avoir montré, quant à préſent, qu'il prouve mal, ou plutôt qu'il ne prouve point du tout, que les Pélaſges fuſſent la même choſe que les Géans ou les Titans.

Qu'il eſt fâcheux qu'un Livre comme le ſien, joigne ſi peu de Logique à tant d'érudition! Il s'eſt imaginé que les Thraces étoient Celtes, &, ſur ce fondement, il entreprend de prouver que les Pélaſges étoient des Thraces, parce qu'il s'en ſuivra naturellement qu'ils étoient auſſi Celtes : examinons comment il exécute ce qu'il ſe propoſe.

Hérodote dit, à ce qu'il prétend,

(29) Apollod. lib. I.

l. 2. c. 51. Que les Pélasges occupoient anciennement l'Isle de Samothrace, & que c'est d'eux que les Thraces ont pris les Mystéres des Cabires; il trouve dans ce passage une premiere preuve que les Pélasges étoient des Thraces : pour moi, il me semble qu'il en auroit dû conclure tout le contraire, puisque de ce que les uns reçoivent des autres des usages particuliers, il s'en suit nécessairement qu'il y avoit entre eux, au moins, quelques différences de coutumes aussi-bien que de nom, & qu'il n'est pas possible d'inférer de ces différences mêmes qu'ils étoient un même Peuple, une même Nation.

Au reste, il n'est parlé des Thraces nommément en cet endroit que dans la traduction Latine de Valla, & le Grec ne dit autre chose, sinon que les Samothraces reçurent des Pélasges qui s'établirent dans leur Isle, les Mystéres des Cabires.

M. Pelloutier tire une ſeconde preuve de ce que les Thraces étoient auſſi-bien que les Pélaſges établis dans la Gréce de toute ancienneté & de tems immémorial : je conviens qu'il en réſulte en effet quelque conformité entre les Thraces & les Pélaſges à cet égard ; mais cela prouve d'autant moins qu'ils ſont le même Peuple, qu'il y avoit d'autres Nations que les Pélaſges, qui demeuroient, comme eux, de toute ancienneté dans la Gréce. Ce n'eſt pas tout, & je lui demanderois volontiers où il a trouvé que les Thraces y fuſſent établis *de tems immémorial*. Thucydide dit, à la vérité (30), qu'ils occupoient la Phocide du tems de Térée, & lors du meurtre d'Itis par les Sœurs d'Erechtée ; mais ce tems n'eſt pas ſi reculé dans l'Hiſtoire de l'ancienne Gréce, & ne remonte qu'à cinq ou

(30) Thucyd. lib. I.

ſix générations au plus avant la guer. re de Troye (31), au lieu que l'on trouve les Pélaſges dans le Péloponnéſe plus de dix-huit générations auparavant (32). Enfin la Phocide n'eſt qu'une Province de la Gréce, & l'on ne peut pas conclure du particulier au général; ainſi, quand les Thraces auroient demeuré de tout tems dans cette Contrée, cela ne feroit rien pour le reſte de la Gréce.

Une troiſiéme preuve ſe prend de ce que les Pélaſges demeuroient près du Mont Athos, où habitoient auſſi les Biſaltes, les Creſtones, les Edones, Peuples Thraces: *Il y a toute apparence*, dit M. Pelloutier, *que les Pélaſges ne s'étoient retirés chez eux que pour être en ſûreté auprès de leurs Compatriotes.*

---

(31) Erectée, Cercops II. Pandion II. Egée, Théſée, Mneplin, qui ſe trouva au ſiége de Troye.

(32) Dionyſ. Halicarn. lib. I.

Cette apparence là est d'autant plus foible, que, par la même raison, il n'est guères de Nation dont on ne pût mettre les Pélasges, qui, presque toujours errans, se logeoient où ils pouvoient, tantôt près des Alpes, tantôt près de l'Hellespont ; aussi M. Pelloutier a bien senti le peu d'impression que pouvoient faire de pareils raisonnemens, c'est pourquoi il y joint un passage de Strabon qu'il juge plus décisif : *Nous avons vu*, dit-il, *que l'Isle de Lemmos étoit occupée par les Pélasges. Cependant Strabon remarque que les premiers Habitans de cette Isle étoient des Thraces, appellés Sintiens, qui y avoient passé du Continent.*

L'Historien des Celtes est encore ici bien éloigné de son compte ; les Sintiens sont, il est vrai, les plus anciens Habitans que l'on connoisse dans l'Isle de Lemnos ; & Vulcain même, dans Homére, dit *que ce furent eux qui l'y reçurent lorsqu'il y tom-*

ba du Ciel (33) : mais c'eſt par cette raiſon là même qu'ils ſont différens des Pélaſges, qui ne l'occuperent que dans des tems bien poſtérieurs, car ces Pélaſges étoient des Pélaſges Tyrrhéniens, qui, ayant quitté l'Italie, environ deux générations avant la guerre de Troye, s'étoient d'abord retirés dans l'Attique, d'où ils avoient été enſuite chaſſés, ſoit juſtement, ſoit à tort, par les Athéniens, & avoient paſſé dans l'Iſle de Lemmos. *Voyez* Hérodote *à la fin du Liv. 7.* Thucydide, *dans le quatriéme Livre, pag. 325, de la 2e. édition d'*Henri Etienne. *Le Commentaire d'Euſthate, ſur le vers 520. de Denis le Périégéte.* Denis d'Halicarnaſſe, *Livre 1. p. 20. Edit. de Léipſic* (34).

Les Pélaſges, qui occuperent l'Iſle de Lemnos, ne doivent donc pas être

(33) Illiad. a. circa finem.

(34) L'on pourroit ajouter que l'on trouve dans Apollonius la diſtinction la plus caracté-

confondus avec les Sintiens, & par conséquent, que les Sintiens fussent Thraces, ou simplement des Pirates, ou qu'ils aient eu telle autre origine qu'on voudra, cela ne décide rien pour l'origine des Pélasges.

Je ne vois pas que M. Pelloutier tire de l'Histoire des Pélasges, ou des Celtes, d'autres argumens que ceux que je viens de réfuter; je doute fort qu'il y en ait un qui puisse seulement

---

rifée entre les Sintiens & les Pélasges Tyrrhéniens, qui les chasserent de leur île; je rapporterai les vers de ce Poëte:

οἱ πρὶν μέννποτε δὴ Σιντίαδα λῆμνον ἔναιον
λήμνυτῖξ ἐλαθέντας ὑπ' ἄνδρεσσι τυρσηνοῖσι.

Ils sont rendus en Latin par ceux-ci dans Bochart. (Chanaan. lib. I. cap. 32.)

Quæ gens Sintiadis fuerat prius incola lemni.
Hanc mutare totos pubes Tyrrhena coegit.

Le Scholiaste nous apprend même à peu près dans quel tems les Pélasges chasserent les Sintiens de Lemnos, ce fut lorsque Théres, oncle maternel d'Euristhéne & Proclus, premiers Rois de Lacédémone dans la troisiéme génération après la guerre de Troye, alla s'établir à Théra.

donner lieu de ſoupçonner que les Pélaſges fuſſent Celtes : ainſi paſſons à ceux qu'il tire de leur Religion.

Les Pélaſges avoient établi l'Oracle de Dodone, le plus ancien de toute la Gréce. C'étoit auſſi la manie des Scythes, dit M. Pelloutier, d'avoir des Oracles, de déférer beaucoup aux préſages : c'étoit, diſons plutôt, la manie de tous les Peuples ſuperſtitieux : par exemple, c'étoit la manie des Egyptiens comme celle des Scythes : Hérodote même aſſure que les Oracles ne devoient leur origine qu'aux Egyptiens (35). Il y a plus, c'étoit un point également reconnu par les Egyptiens & par les Dodonéens, que celui de Dodone avoit été établi par une Egyptienne; les Prêtres de Thébes l'avoient ainſi raconté à Hérodote; ceux de Do-

(35) ἔστι δὲ καὶ τῶν ἱρῶν ἡ μαντικὴ ἀπ' Αἰγύπτου, eſtque divinandi ratio ab Ægypto aſcita. Herod. lib. II.

done lui en avoit dit autant (36) ; & je ne vois pas ce que l'on peut oppoſer à une tradition ſi poſitive & ſi uniforme ; en effet ce qu'Ephore dit dans Strabon, que cet Oracle étoit Ιδρυμα τῶν πελασγων, ne peut, ce me ſemble, ſignifier qu'il eût été établi par les Pélaſges : Ιδρυμα dans le ſtyle de Strabon (*Voyez les premieres lignes du Liv.* 6.) ſe dit de la conſtruction, de la fondation d'un Temple, d'un Bâtiment, & ne s'applique point ordinairement au ſens figuré, à l'inſtitution, l'établiſſement d'une cérémonie, d'une ſuperſtition, d'un Oracle en un mot ; ainſi il ſemble qu'il faille l'expliquer ici de la fondation du Temple même qui étoit à Dodone, & qui avoit en effet été conſtruit par Deucalion, qui étoit Pélaſge (37), ou dire que par ces mots Ephore n'a entendu autre

(36) *Ibid.*
(37) Plutarch. in Pirrho. init.

chose, sinon que cet Oracle étoit le lieu sacré & le siége de la Religion, du culte des Pélasges. Après tout, le témoignage, peut-être hasardé d'Ephore tout seul, prévaudra-t-il à celui d'Hérodote, qui avoit voyagé sur les lieux, & à une Histoire bien circonstanciée, confirmée également par tous ceux qui y avoient quelque part?

Ainsi, d'un côté, il est peu probable que l'Oracle de Dodone dût son origine aux Pélasges, &, d'un autre côté, quand il la leur devroit, l'usage des Oracles n'étant point plus particulier aux Scythes qu'à d'autres Nations, il devient une preuve fort équivoque de la conformité de la Religion des Scythes & des Pélasges.

Selon M. Pelloutier, en premier lieu, les Pélasges n'avoient point de Temples; en second lieu, ils condamnoient l'usage des Idoles; c'étoient deux points essentiels de la

Religion des Scythes ou Celtes : il ſe fonde, quant aux Pélaſges, ſur ce que leur Oracle de Dodone n'étoit qu'un Chêne, qu'un Hêtre.

1°. Je lui répondrai, en général, que ces deux points eſſentiels de la Religion des Scythes l'étoient auſſi de la Religion de Noé & de ſes premiers deſcendans, & que plus on remonte vers l'origine des Peuples, plus on remarque qu'ils conſervoient encore dans ces premiers tems les traces de cette Religion ſainte & primitive, qu'ils tenoient tous également de leur ſource commune, ainſi la conformité de la Religion des Pélaſges, dans les points dont il s'agit, avec celle des Scythes, en des tems ſi reculés, quand elle feroit conſtante, pourroit, peut-être, ſervir à prouver qu'ils venoient d'une même tige ; mais elle n'établit point que les Pélaſges fuſſent des Scythes, ni les Scythes des Pélaſges.

2°. Il ſeroit difficile que l'on eut eu des Statues, ou des Temples, dans un tems, où les Arts, qui les ont pour ainſi dire créés, étoient encore ignorés ; ainſi que les Pélaſges n'en euſſent point originairement, cela ne prouveroit pas qu'ils fuſſent interdits par leur Religion.

3°. L'Hiſtoire leur donne un Temple (38) dès le tems de Deucalion ; s'ils n'avoient point de Statue, une Colombe placée ſur un chêne étoit *leur Idole ;* & en Italie, Denys d'Halicarnaſſe remarque qu'ils conſultoient un Pivert poſé ſur une colomne de bois : qui ignore que les arbres, les colomnes, les pierres même, équivalurent long-tems aux Idoles & aux figures plus parfaites que l'Art n'avoit point encore appris à trouver dans la pierre & dans le bois ? Ajoutons enfin que, loin

(38) Plutarch. ubi ſuprà.

d'abhorrer les Idoles, ce furent les Pélaſges de qui les Athéniens apprirent les premiers des Grecs à conſacrer certaines Statues infâmes à Mercure (39).

» Les ſacrifices, *dit M. Pelloutier*, » s'offroient à Dodone, &c, parmi » les Pélaſgiens en général, par la » ſeule invocation du nom de Dieu. » C'étoit auſſi un uſage des Perſes, » des Scythes, des Celtes; ils n'éri» geoient point d'Autels; ils ne con» noiſſoient point les libations, ni les » autres cérémonies que les Grecs » pratiquoient dans leurs ſacrifices ». Je ne ſçai ſi ce que M. Pelloutier nous aſſure des Pélaſges eſt bien vrai; ce que je ſçai, c'eſt qu'il ne nous en cite aucun garant; car pour le paſſage du ſecond Livre d'Hérodote qu'il tranſcrit en Grec dans ſes Notes, s'il croit qu'il attribue l'u-

(39) Herod. lib. XI. cap. 51.

ſage, dont il parle, aux Pélaſges, il ne l'a pas entendu. Il ne ſignifie autre choſe, ſinon que les Pélaſges ſacrifioient originairement dans toutes les occaſions, en adreſſant leurs priéres aux Dieux, mais ſans leur donner à aucun ni nom, ni ſurnom particulier. Ἔθυον δὲ ϗ πάντα πρότερον οἱ Πελασγοὶ θεοῖσι ἐπευχόμενοι, . . ,. ἐπωνυμίην δ' οὐδ' οὔνομα ἐποιεῦντο οὐδενὶ αὐτέων. Auſſi après avoir dit comment dans la ſuite ils leur donnerent des noms, il conclut que, depuis ce tems, lorſqu'ils ſacrifient, ils employent les noms des Dieux ἔθυον τοῖσι οὐνόμασι τῶν θεῶν χρεώμενοι.

Je n'examinerai point après cela ſi, parce que les Perſes n'avoient point d'Autel, M. Pelloutier eſt bien fondé à en refuſer aux Scythes & aux Celtes : je remarquai ſeulement que l'on en trouva dans le bois des Germains parmi les triſtes reſtes de la défaite de Varrus (40).

(40) Tac. I. cap. 62.

Lucain en met dans un bois auprès de Marſeille, qui n'étoient arroſés que de ſang humain (41) : les Scythes en conſacroient, auſſi-bien que des Temples, & même des Statues, au Dieu Mars, quoiqu'ils en refuſaſſent aux autres Dieux (42).

Je viens maintenant à la Langue des Pélaſges ; je trouve d'abord ici une liſte d'environ cinquante mots Grecs, comparés à autant de mots Tudeſques qui ont la même ſignification, ou, au moins, une ſignification analogue ; ſi on en veut davantage, on nous renvoye aux Gloſſaires, & l'on ſoutient que dans ces mots la conformité de la Langue Grecque avec la Tudeſque, un des Dialectes de l'ancien Scythe, ne peut être l'effet d'un pur haſard : cette conjecture, ajoute-t-on, eſt

---

(41) Lucan.
(42) Herod. lib. IV.

particuliére au Grec & au Tudesque, & on ne sçauroit guéres goûter la pensée de ceux qui l'attribuent à une Langue commune, qui étoit en usage avant la dispersion des Peuples. On ne peut pas dire aussi, ajoute-t-on, que les Scythes ont emprunté ces mots de la Langue Grecque ; les Grecs étoient un Peuple nouveau en comparaison des Scythes. De ces raisonnemens enfin on nous laisse à conclure que ces mots étoient des restes de la Langue des anciens Pélasges, restes qui prouvent qu'elle étoit la même que celle des Scythes ou Celtes ; & par conséquent, &c. Je réponds d'abord avec Hérodote que l'on ignore entiérement quelle Langue parloient en effet les anciens Pélasges. Cet Historien, qui vivoit il y a plus de 2150 ans, dans un tems où il existoit encore des Pélasges, conjecturoit qu'elle étoit Barbare ; je ne

doute point, puisqu'il avoit examiné la chose avec soin, qu'il ne nous eut dit qu'elle avoit quelque relation avec la Scythique, si cela eut été ; il pensoit aussi que les Pélasges, qui s'étoient mêlés avec les Grecs, avoient perdu leur premiére Langue pour prendre celle des Grecs, & je ne puis me persuader que, s'ils en avoient conservé quelques mots, il soit possible de découvrir dans le Grec quels sont ces mots, pour les pouvoir ensuite comparer avec des mots Tudesques, ou Celtes, & en conclure une conformité de Langue entre les anciens Pélasges & les Celtes.

2°. Quoi qu'il en soit, la conformité que l'on trouve dans quelques mots de deux Langues de Peuples, qui ont été voisins, & qui se sont souvent mêlés ensemble par des migrations ou des Colonies, ne prouve point toute seule l'identité de ces

deux Peuples dans leur origine, ni que l'un d'eux soit venu de l'autre : ces mots ont pu passer dans un usage commun par les liaisons du commerce ou du voisinage, ou par le mêlange des Peuplades : or il est certain que les Scythes & les Grecs s'avoisinoient beaucoup ; il y avoit même au tems de Darius, fils d'Hystapes (43), des Nations Grecques entiéres parmi les Scythes (44) ; comme les Callipides sur le bord du Boristhéne (45), les Gélons parmi les Budins vers des lacs, qui étoient, si je ne me trompe, ceux qu'on trouve dans le Duché de Rézan vers la source du Don.

Ce n'est donc point par l'analogie de quelques mots Grecs & Tudesques, que l'on pourroit prouver que les anciens Grecs parloient la

(43) Environ 520 ans avant J. C.
(44) Herod. lib. IV.
(45) Aujourd'hui le Dnieper.



re quelque impreſſion ,
que cette analogie fut ſi p
à ces deux Langues, qu
pût la retrouver dans une
ſolument différente ; & à
M. Pelloutier a été aſſe
reux pour ne rencontre
que des mots communs à
Langues, très - différente
ment de la Scythique &
que ; qu'il me ſuffiſe de l
ici cinq ou ſix exemples
paru plus frappans. Je n
bord, comme lui, le mot
ſuite le mot Tudeſque ,

πῦρ, *feuer*, *le feu*, eſt pris de l'Hébreu בער *baar*, *il a brûlé.*

ὄχλος, *Volcx*, *le peuple*, ſignifie proprement *une multitude aſſemblée*, comme l'Hébreu קהל *cahal*, dont ὄχλος n'eſt qu'une tranſpoſition.

θύρα, *thur*, *la porte*, c'eſt la ſignification du דרע *thera*, dans la Langue Chaldaïque.

ἀξίνη, *axt*, *une hache* : l'Hébreu *atſd* dans la même ſignification auroit bien autant de rapport au mot Grec que le mot Tudeſque. Il paroît qu'on pourroit tirer plus commodément le mot Grec de חצן *otſen* ou *oſſen*, qui ſe dit de toute ſorte d'*armes* en général, ſuivant quelques-uns. Guichard cite le mot Chaldéen וחצינא *atſina*, dans la même ſignification qu'ἀξίνη.

Κόβαλος, *kobalt*, *un lutin.* Κόβαλος en Grec, ſignifie *un impoſteur*, *un trompeur.* En ce ſens, Guichard le dérive de חבל prononcé *cabal*, qu'il inter-



mes de masques, en ce ca
pris par transposition de
malleus instrumentum ad
dum, ad perdendum; d'
dérivé en effet *clava*, *un*
pourrois prouver la mêm
& les mêmes rapports
breu à l'égard de πατὴρ, μ
κεφαλή, &c. Mais je crois e
assez pour établir combi
formités de quelques m
Langues, sont peu conc
elles-mêmes, & je crain
tiguer le Lecteur par l'ét
érudition inutile si je p

Géants, les Poétes les appellent quelques fois Géants & d'autres fois Titans : j'ai déja montré qu'il confond mal-à-propos les Géants & les Titans ; mais il faut lui passer ce point pour abréger ; il n'en sera guéres plus avancé : il raconte que les Géants voulurent escalader le Ciel pour détrôner les Dieux ; qu'ils seroient venus à bout d'un dessein si impie, s'ils n'avoient été foudroyés par Jupiter, ou *assommés*, ou *percés* de fléches par les autres Dieux ; que Macrobe prétend que ces Géants étoient une troupe de gens impies qui nioient l'existence de la Divinité, & que l'on accusa pour cette raison de vouloir détrôner les Dieux. » Pour moi, *continue-t-il*, je ne » doute point que ces prétendus » Géants ne fussent les Pélasges, que » les anciens nous représentent com- » me des hommes d'une taille gigan- » tesque ; on les appelloit Titans, » parce qu'ils se disoient descendus



» qu'on l'entendue des Die
» gers dont on voulut leu
» le culte : la Religion qu
» niciens & les Egyptien
» rent en Gréce, différoit
» lement de celle qu'ils
» établie. Les Pélasges, adc
» les Scythes & les Celtes
» ſpirituels . . . . . . accuſoi
» piété & d'etravagance
» ſe figuroient des Dieu
» rels. . . . Etant dans ces
» s'oppoſerent de tout leu
» à l'introduction de la Rel
» les Orientaux avoient ap
» Gréce ; par tout où ils

» montagne. Une autre chose con-
» tribua à confirmer cette accusa-
» tion ; c'est que les Pélasges te-
» noient ordinairement leurs As-
» semblées religieuses sur les plus
» hautes montagnes. »

Telle est la conjecture de M. Pelloutier, elle est digne assurément d'une imagination également vive & ornée, il ne lui manque qu'une application juste & solide. J'ai déja montré en effet qu'on ne voit dans aucun Ecrivain le nom de Titans ou de Géants attribué au Pélasges ; on ne lit non plus dans aucun, que les Pélasges fussent des hommes d'une plus grande stature que les autres ; & rien ne porte à le présumer ; enfin, loin que les Pélasges ayent les caractéres d'impiété prétendue qu'on leur reproche, & qu'ils se soient opposés à l'*introduction* de la Religion, ou du culte que les Egyptiens ou les Phéniciens apportoient dans

la Gréce, ce furent eux qui s'y soumirent les premiers, & de qui les Grecs tinrent les Rits & les noms même de leurs Dieux. Παρα δὲ Πελασγῶν Ἕλληνες ἐδέξαντο ὕστερον. *Herod. l. 2. c. 51.*

Il ne prouve pas davantage que les Géants & les Titans fussent des Celtes ; il n'est point vrai que les Celtes ou Scythes fussent plus grands que les Phéniciens ou les Egyptiens qui passerent dans la Gréce : on sçait au contraire très-certainement (puisque c'est par le témoignage de l'Ecriture) que les Phéniciens parurent redoutables aux Hébreux par leur grandeur, & que les véritables Géants même n'étoient point originairement une chose rare parmi eux. Voyez à ce sujet Bochart, *l. 1. de Phænic. Coloniis, c. 1.*

Les Egyptiens ne peuvent pas non plus être considérés comme étant moins grands que les Celtes ou les Scythes, Aristote, dans un de ses problêmes,

problêmes, demande pourquoi, soit dans les Pays froids, soit dans les Pays chauds, les hommes sont ordinairement plus grands ? & il met la Gréce entre ces deux extrêmes ; ensorte que l'Egypte étant un des Pays qu'il appelle *chauds*, on doit juger que les hommes y étoient aussi grands que dans la Scythie, qui est au nombre des Pays *froids*. Mais on a quelque chose de plus précis encore ; c'est que les Ethiopiens, qui prétendoient que les Egyptiens étoient une de leurs Colonies, ou qui étoient eux-mêmes une Colonie d'Egyptiens, étoient les plus grands de tous les hommes (46).

Enfin, si, suivant Aristote, c'est de la température du Ciel que dépend la taille des hommes, & non pas d'un caractére propre à chaque

(46) Herod. lib. 3. Plin. lib. 2. c. 78.

Nation, les Sçythes qui étoient dans la Gréce ne devoient point être d'une ſtature au-deſſus de la médiocre, ni s'attirer par leur taille le nom de Géants, & la réputation d'hommes d'une grandeur extraordinaire, puiſqu'ils étoient ſous un Ciel qui ne devoit produire que des hommes de médiocre grandeur.

La preuve tirée de la conformité du nom de Titans avec celui de Teutons, eſt trop équivoque pour s'y appuyer, ainſi je ne m'y arrêterai pas. M. Pelloutier auroit ſans doute trouvé des raiſons plus apparentes & mieux établies dans le Pere Pezron, qui a raſſemblé tout ce que les lumiéres & les forces de ſon génie ont pu rencontrer de plus ſpécieux en fait de conjectures, pour montrer que les Titans ſont les premiers Celtes. Je doute fort malgré cela qu'il eût perſuadé beaucoup de gens,

puisque de sçavans hommes (47) ont jugé que, pour réfuter le systême du Pere Pezron, il suffisoit de l'exposer; d'ailleurs il resteroit toujours à M. Pelloutier à nous prouver que les Pélasges étoient ou Celtes ou Titans; car, comme je crois l'avoir démontré, il n'a prouvé ni l'un ni l'autre.

LETTRE de M. PELLOUTIER à M. JORDAN, Conseiller-Privé du Roi (de Prusse), *& Vice-Président de l'Académie Royale des Sciences de Berlin* (1).

MONSIEUR,

IL est fort naturel qu'ayant lû mon *Histoire des Celtes*, vous souhaitiez de sçavoir ce que je pense des objec-

(47) Les Auteurs de la nouvelle Collection des Historiens de France, Préf. du Tom. I p. 26.

(1) On trouve cette Lettre dans la *Bibliothéque Françoise* de du Sauzet, Tom. XL. p. 60-97.

tions qui m'ont été faites dans un Livre qui a paru nouvellement à Paris, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire des Gaules & de la France, par M. Gibert*, (Paris, 1744. *in*-12.)

J'aurai l'honneur de vous dire, Monsieur, que j'avois d'abord résolu de répondre en deux mots à M. Gibert dans la Préface du troisiéme Livre de mon Ouvrage, qui s'imprime actuellement en Hollande; mais, comme ce volume ne pourra voir le jour que dans le cours de l'année prochaine, & que vous me faites la grace de m'avertir que je semblerois convenir en quelque manière de la solidité des objections de M. Gibert, si je n'y répondois pas incessamment, je me hâte de satisfaire à ce que vous exigez de moi.

Avant toutes choses, je dois remercier M. Gibert de l'honneur qu'il me fait de m'associer à deux célébres

Auteurs qu'il a entrepris de réfuter dans ſon Ouvrage. L'un eſt M. le Gendre, Marquis de Saint-Aubin; l'autre, M. l'Abbé du Bos, que la France a perdu dans le cours de l'année paſſée. Quand M. Gibert ne m'auroit mis à la tête de ces Meſſieurs, que pour inſinuer que je ſuis celui des trois qui me ſuis le plus égaré, ce ſeroit toujours une conſolation pour moi d'apprendre que je me ſuis égaré en ſi bonne compagnie.

Il eſt vrai que l'honneur que M. Gibert me fait, en me joignant de quelque maniére que ce ſoit à de ſi grands hommes, eſt accompagné de divers complimens, qui ne vous paroîtront pas obligeans, & qui ſemblent démentir la politeſſe, dont on ſe pique tant à Paris. Il vous dira, par exemple (2), qu'*il n'eſt guères ju-*

(2) Gibert p. 1.

dicieux de supposer ce qu'il prétend que j'ai supposé. Il vous dira (3), parlant de mes recherches sur les anciens habitans de la Gréce, » qu'il est » étonné de ne trouver une conjec» ture aussi nouvelle, soutenue que » par des conjectures encore plus ha» sardées, par des citations mal enten» dues, ou même tronquées, & par » des raisonnemens peu solides ». Il vous dira, en un mot (4), qu'il » est » fâcheux qu'un Livre, comme le » mien, joigne si peu de Logique à » tant d'érudition ». Mais d'un côté, M. Gibert, qui ne traite pas plus obligeamment MM. le Gendre & du Bos, ne laisse pas de me louer à sa maniére. Il m'attribue, par exemple (5), une » érudition capable d'imposer »; il approuve plusieurs de mes remarques; tout ce qui lui déplaît, c'est

(3) Gibert p. 134.

(4) pag. 149.

(5) Pag VII. de la Préf.

qu'ayant ramaſſé tant de matériaux, je n'aye pas appris à les mettre mieux à profit. De l'autre, il m'avertit (6) que » j'ai promis de regarder les cri» tiques que l'on fera de mon Ou» vrage, comme une preuve de l'at» tention avec laquelle on l'aura lu ». Il conſent d'ailleurs (7) que » les Au» teurs dont il a combattu les ſenti» mens, & qu'il a tenté de rappro» cher de la vérité, lui rendent le » même ſervice ». Si j'uſe de cette permiſſion, ce ne ſera aſſurément pas pour lui dire des choſes déſobligeantes, mais uniquement pour lui faire comprendre qu'un Auteur, qui ne ſe croit pas exempt de fautes, auroit dû relever, avec plus de modeſtie, celles qu'il a cru remarquer dans les autres.

M. Gibert mérite encore ma reconnoiſſance par un autre endroit.

(6) Pag. 135.

(7) Pap. 243. not.

Ayant entrepris de me réfuter, il m'a-vertit effectivement d'une faute qui m'est échappée, & que je suis incapable de désavouer. » Je ne sais, dit-» il (8), où M. Pelloutier a trouvé » que, du tems d'Hérodote, les Ve-» nétes se disoient descendus des Mé-» des. Hérodote, qu'il cite, ne dit » rien de semblable ». La remarque est juste, & je conviens de bonne foi que je me suis trompé. Selon Hérodote (9), c'étoient les Sigynes, & non pas les Venétes, qui se disoient descendus des Médes. La version Latine de cet Auteur, que j'ai suivie, porte mal-à-propos, *Eos quoque* (scilicet Venetos) *se colonos Medorum dicere*. J'ai fait cette bévûe pour n'avoir pas eu sous les yeux, ou sous la main, le Grec d'Hérodote. J'ai coutume, quand je mets au net mes

(8) *Ibid.*
(9) Herodot. V. 9.

cahiers, de revoir ſur les originaux tous les paſſages que j'ai cités. La remarque de M. Gibert m'avertit qu'il m'en eſt échappé quelques-uns. Ainſi je dois lui avoir une double obligation. Premiérement, parce qu'il m'avertit d'une faute que j'ai faite ; &, en ſecond lieu, parce que l'avis qu'il me donne, me rendra plus attentif pour n'en plus commettre de ſemblables.

Je ſouhaiterois de pouvoir profiter de la même maniére des autres avis de M. Gibert, & de lui donner, par-là, des preuves de ma parfaite docilité pour tous ceux qui entreprennent de me remettre dans le bon chemin. Mais puiſqu'il me rend, *pag.* 11. *de la Préf.* la juſtice de croire que j'ai cherché la vérité, il me permettra de lui expoſer les raiſons qui m'empêchent d'acquieſcer à ſes remarques.

I. J'ai prouvé au long, dans mon



bert prétendu que je me fui
» Ce n'eſt pas, dit-il, *pag*
» tous ces Peuples fuſſent o
» ou Celtes; mais le peu d
» ſance que l'on avoit de l
» & d'eux-mêmes, faiſoit
» donnoit à tous le nom des
» que le voiſinage, le comn
» la réputation avoit fait c
» comme l'aſſure diſerten
» bon (10). C'eſt ainſi qu
» ſons ſemblables font do
» les Turcs le nom de Fra
» les Européens .... Héro
» noiſſoit déjà des Peuples
» cidentaux que les Celtes

» rope. Ariſtote les diſtinguoit des » Ibériens. Enfin, Polybe les ren» fermoit entre les Alpes & les Pyre» nées, comme ont fait, après lui, Cé» ſar, Diodore, Tite-Live, Pompo» nius Méla, Pline... Sur la foi de » ces garans, l'on ne doit pas douter » qu'il ne faille reſtraindre le nom de » Celtes à une portion des Peuples » des Gaules, renfermée entre la » Seine & la Marne d'un côté, & la » Garonne de l'autre ».

Je réponds à M. Gibert que s'il avoit bien lu les Auteurs qu'il allégue, il y auroit trouvé tout ce qu'il me conteſte ici. Son objection a le défaut que les Logiciens appellent *Ignoratio Elenchi.* Jules-Céſar (11) dit » que, de ſon tems, Les Latins » appelloient Gaulois les Peuples » qui demeuroient entre la Garon» ne, la Marne & la Seine, & qui,

(11) Cæſar I. 1.



auxquelles je pourrois
le Lecteur. Je pourrois ajo
Jules-César, ni les Latin
sont pas assujettis exactement
distinction ; ils donnent so
nom de Gaulois à des Peu
constamment, ne demeur
entre la Garonne & la Sei
abréger, je laisse tout cela
viens que, du tems de Jul
on donnoit le nom de C
une certaine contrée des G
le nom de Celtes aux Pe
demeuroient dans cette
Tite-Live (13), Pompon
& Pline l'assurent, aussi

en plusieurs autres Pays; &, si les Auteurs que cite M. Gibert, s'accordent à en placer dans d'autres Contrées, ma preuve ne demeurera-t-elle pas dans toute sa force? Voyons donc ce que disent ces Auteurs.

Quoiqu'en pense M. Gibert, Polybe ne connoissoit point les Celtes de Jules-César. Il avoue, de bonne-foi (14), que » tout le Pays qui s'é- » tend au Nord, depuis Narbonne » jusqu'au Tanaïs, étoit inconnu de » son tems. Il déclare nettement que » ceux qui en parloient autrement » étoient des ignorans & des impos- » teurs. Les Celtes, dit-il, sont éta- » blis dans le voisinage de Narbon- » ne, & leur Pays s'étend jusqu'aux » Monts-Pyrenées ». Aristote dit la même chose dans un passage, où il fait mention *des Celtes qui sont au-*

(14) Polyb. III. p. 191.



que les Celtes des Gaules
de l'Italie, étoient le mên

Diodore de Sicile (18
les Celtes demeurent au-de
seille, dans le cœur des
que leur Pays s'étend de-là
Alpes & aux Pyrenées. M
après, il parle aussi des
étoient en Espagne; &
toit, au vingt-cinquieme
son Histoire (19), qu'Ami
passé en Espagne avec
de Carthaginois, y battit
& son frere, qui, tous d
mandoient les Celtes éta
ce Pays là

Pomponius & Pline (20) disent que les Celtes & la Celtique s'étendent depuis la Garonne jusqu'à la Seine. Mais le premier, parlant du Cap de Finisterre, que l'on appelloit alors le Promontoire Celtique, ne dit-il pas aussi que toute cette contrée est occupée par des Peuples Celtes : *Totam Celtici colunt?* Le second ne place-t-il pas des Celtes dans l'Andalousie, dans le Portugal, & dans la Galice (21)? Il me semble que ces deux Auteurs ont dû connoître l'Espagne, un peu mieux que les Turcs ne connoissent les parties Occidentales de l'Europe. Pomponius Méla étoit Espagnol, & Pline nous a laissé une description de l'Europe, qui fait encore aujourd'hui l'admiration des Géographes.

---

(20) Pomp. Mela III. 1. Plin. Hist. Nat. IV. cap. 17. p. 482.

(21) Plin. III. 1. IV. 20.

bonne Logique, en alléguant, pour me réfuter, un passage d'Hérodote, qui, dans cet endroit, ne sçavoit absolument ce qu'il disoit. » Héro- » dote, s'il en faut croire M. Gi- » bert, connoissoit déjà des Peu- » ples plus Occidentaux que les Cel- » tes dans l'Europe ». Ce passage fait-il quelque chose contre mon sentiment? M. Gibert prétend-il en conclure que les Celtes d'Hérodote demeuroient à l'Orient de l'Espagne, entre la Garonne & la Seine? Si cela est, il est bien loin de son compte. Faites-moi la grace, Monsieur, de jetter les yeux sur les paroles d'Hérodote, que vous trouverez au bas de cette page (27). Vous

(27) Ister enim fluere incipiens à Celtis, atque Pyrene urbe, mediam scindit Europam. Celtæ autem sunt extrà columnas Herculis, Cynesiis finitimi, qui omnium in Europâ ad occasum habitantium ultimi sunt. *Herodot II.* 33. Ister totam perfluit Europam, incipiens à Celtis, qui ultimi omnium in Europâ ad polis occasum

même Peuple (24). Il plaçoit, d'ailleurs, des Celtes en Espagne, le long de la mer Adriatique (25), & dans tous les Pays qui sont au Midi du Danube (26).

Je crois avoir répondu suffisamment à la premiere objection de M. Gibert. Voici le précis de ma réponse. Du tems d'Aristote & de Polybe, on donnoit le nom de Celtes aux Peuples de la Province qui, dans la suite, fut appellée la Gaule Narbonnoise. Du tems de Jules-César, on le donnoit aux Peuples qui demeuroient entre la Seine, la Marne & la Garonne. Mais les Auteurs les mieux instruits, ne laissent pas de reconnoître qu'il y avoit des Celtes dans un grand nombre d'autres Contrées. Je ne sçai, au reste, si M. Gibert a suivi les régles d'une

(24) *Voy.* Hist. des Celt. Liv. I. p. 60. 61. 317.
(25) Strabo VII. 310.
(26) *Ibid.* 296.



abſolument ce qu'il dit
» dote, s'il en faut croi
» bert, connoiſſoit déjà
» ples plus Occidentaux q
» tes dans l'Europe ».
fait-il quelque choſe c
ſentiment? M. Gibert p
conclure que les Celtes
demeuroient à l'Orient
gne, entre la Garonne &
Si cela eſt, il eſt bien l
compte. Faites-moi la g
ſieur, de jetter les yeux
roles d'Hérodote, que v
rez au bas de cette page

avouerez que si j'étois capable de m'en prévaloir, je pourrois m'en servir aussi pour montrer que les Celtes demeuroient à l'Orient de la Garonne & de la Seine, puisque les sources du Danube étoient dans leur pays. Je pourrois en tirer encore une merveilleuse induction pour la vaste étendue de la Celtique, puisque les Celtes établis autour des sources du Danube, demeuroient en même-tems au-delà des Colonnes d'Hercule, dans le voisinage des Cynésiens, qui avoient leurs établissemens autour du *Sacrum Promontorium*, c'est-à-dire, autour du Cap de Saint-Vincent, dans le Royaume des Algarves. Comme je serai obligé de revenir encore à ce passage d'Hérodote, pour relever d'autres bévûes que j'y ai remarquées, & dont M. Gibert se déclare le défenseur, vous trouve-

habitant post Cynetas, totamque permensus Europam, & transverso ingreditur Scythiam. *Herodot.* IV. 49.

dont il eſt tant parlé dans l'Hiſtoire Romaine, ceux qui prirent Rome & contre leſquels la République ſoutint de ſi cruelles guerres juſqu'au tems d'Annibal, ne demeuroient pas entre le Rhin & les Pyrenées, non plus que ceux que Cn. Manlius vainquit en Aſie, & qu'il appelle toujours Gaulois, *Gallos* (30).

III. La troiſieme objection de M. Gibert, *page* 8, regarde un paſſage de Diodore de Sicile, dans lequel j'ai relevé trois fautes fort mal à propos, s'il faut en croire mon Cenſeur. Voyons s'il a raiſon, & afin qu'il ne m'accuſe pas de chicaner, rapportons le paſſage tel que M. Gibert le rétablit lui-même ſur un Manuſcrit de la Bibliothéque de S. Germain des Prés. » Il eſt bon d'a» vertir ici d'une choſe que pluſieurs » ignorent. On appelle *Céltes* les

(30) T. Liv. XXXVIII. 17.

exemple, ceux qui demeuroient autour de Marſeille, du Guadiana & des ſources du Danube. Dans les tems poſtérieurs, on en découvrit pluſieurs autres dans les Gaules, en Italie, en Illyrie, & on les appella Gaulois ou Galates, parce que ce nouveau nom avoit ſuccédé à celui de Celtes. Polybe s'aſſujettit à cet uſage. Il employe plus ſouvent le nom de Galates que celui de Celtes; mais il confond auſſi quelquefois les deux noms. Il dit (29) qu'Annibal paſſa l'hiver dans la Celtique, c'eſt-à-dire, dans le Pays des Gaulois établis en Italie. Je ne ſçais, au reſte, où M. Gibert a trouvé ce qu'il dit, *page* 6, que » les Latins n'étendoient, tout au plus, le nom de » *Galli*, qu'aux Peuples qui ſont » entre le Rhin & les Pyrenées, » mais jamais à d'autres ». Il me ſemble que les Gaulois, *Galli*,

(29) Polyb. lib. II. p. 120. lib. III. p. 229.



qu'elle avoit au-dessus &
au Midi & au Septent
» qu'elle étoit située au
» Marseille, dans le cœu
Elle avoit donc au-desso
Midi, la Ville & le Te
Marseille, & outre cela
d'un côté & les Pyrenée
Cela est exactement vrai
au-dessus, vers le Septe
Provinces qui sont du c
céan, la Forêt Hercynie
Peuples Gaulois, dont l
tendoit jusqu'à la Scythi
core ce que personne ne

Ce n'est point cela, répond M. Gibert, *page* 10. » Diodore ne donne le nom de Celtes, comme Polybe & César, qu'à ceux à qui il » étoit propre, c'est-à-dire, à une » troisiéme partie de la Gaule ren» fermée dans le milieu des terres, » entre la Garonne & la Seine, de» puis les Alpes jusqu'au commen» cement des Pyrenées. Au-dessous » d'eux, vers le Midi, étoient les » Aquitains; vers l'Océan, ou le » Septentrion, les Belges & les Ger» mains ».

Je réponds deux choses à M. Gibert. Premiérement, s'il étoit vrai que Diodore de Sicile eut voulu exprimer ce que M. Gibert lui fait dire, à l'aide de ses Supplémens, il auroit décrit la situation de la Celtique d'une maniére qui ne conviendroit pas à un Historien & à un Géographe, & que l'on pardonneroit à peine à un Ecolier. Après

avoir marqué toutes les limites que la Celtique avoit au-dessous, vers le Midi, les Alpes, Marseille, les Pyrenées, il aura ajouté, fort gravement, qu'il va parler des Pays qui sont au-dessous de la Celtique, vers le Midi; &, en même tems, il aura passé, d'un plein saut & sans en avertir, au-dessus, au Septentrion, à la Forêt Hercynie, à l'Océan. Voilà, assurément, une confusion qui n'est pas pardonnable, & que je n'ai garde d'imputer à un Historien qui s'exprime, partout ailleurs, avec beaucoup de clarté & de précision.

Je réponds, en second lieu, qu'il n'est pas possible que Diodore de Sicile ait voulu dire ce que M. Gibert lui attribue. Selon cet Historien, les Celtes occupoient le Pays qui est à la droite des Pyrenées. Ils avoient donc au Midi, non pas les Aquitains, mais les Pyrenées même. Les Celtes de Diodore de Sicile sont ceux de

Polybe, c'eſt-à-dire, les Peuples de la Gaule Narbonnoiſe. C'eſt pour ne l'avoir pas apperçu, que M. Gibert enchérit ici ſur la faute de l'Hiſtorien qu'il a entrepris de défendre.

La ſeconde faute que j'avois relevée (34) dans le paſſage dont il eſt queſtion, c'eſt que » Diodore de » Sicile fait de la Forêt Hercynie » une Montagne de ce nom ». Ici M. Gibert prétend m'accabler tout entier ſous le poids de ſa vaſte érudition. » Comment, dit-il *page* 11, M. » Pelloutier ignore-t-il qu'il y a, en » effet, des Montagnes Hercyniennes, & ſuivant les Anciens, & » ſuivant les Modernes ? Comment » ne l'a-t-il pas appris, je ne dis » point des Scholiaſtes d'Appollo» nius de Rhodes, & de Denys le » Périégéte, ou de Denys lui-mê» me; je ne dis point de Pline, mais

(34) Hiſtoire des Celt. Liv. I. p. 55.

» d'Ortélius, dans son Dictionnaire,
» ou de Cluvier, dans son *Introduc-*
» *tion à la Géographie, Liv. III, Ch.* 5,
» où il dit, après Pline, que c'é-
» toient les plus célebres Montagnes
» de la Germanie, *Montium nobilis-*
» *simum jugum Hercynium Boihæmum*
» *cingens, qui & Sudeti Montes*; & si
» M. Pelloutier avoit même été cu-
» rieux de connoître davantage ces
» Montagnes, Conradus Celtès lui
» en avoit fourni des descriptions as-
» sez amples, en prose & en vers;
» ainsi il n'y a encore ici rien à cri-
» tiquer dans Diodore de Sicile ».

Je montrerai, tout à l'heure, à M. Gibert que je sçavois tout ce qu'il a crû m'apprendre ici. Mais je sçavois aussi plusieurs autres choses auxquelles ce Sçavant n'a pas fait attention, & dont il est juste de l'instruire.

Il y a dans notre voisinage, du côté de la Principauté de Halberstadt,

une chaîne de Montagnes, que les gens du Pays appellent *le Hartz*, & que les Géographes Modernes ont jugé à propos de nommer *Montes Hercynios*. Je sçavois cela pour l'avoir vu. Mais je sçavois aussi, 1°. que Diodore de Sicile devoit donner pour limites à la Celtique, ou, pour mieux dire, aux Gaules, une Forêt qui commençoit au Pays des Helvétiens, des Némétes & des Rauraques (35), & non pas des Montagnes situées dans le cœur de l'Allemagne. M. Gibert ne s'appercçoit-il pas de la contradiction où il tombe lui-même ? Il renferme d'abord les Celtes entre la Garonne & la Seine. Ensuite, pour excuser Diodore de Sicile, il les transporte au-delà du Rhin, & jusqu'en Saxe.

2. Je sçavois, en second lieu, que Diodore de Sicile n'a pu faire men-

(35) Cæsar VI. 25.

tion de notre Mont Hercynien ; qui étoit inconnu de son tems, aussibien que tout le reste de la Grande Germanie.

3. Je sçavois, enfin, que Diodore de Sicile a suivi de très-mauvais Mémoires, dans tout ce qu'il a dit du prétendu Mont Hercynien. » L'O» céan, dit-il (36), qui baigne les » Gaules, vis-à-vis des Monts Her» cyniens, est rempli de plusieurs » îles, dont la plus considérable est » celle de la Grande-Bretagne ». Cela est-il vrai, soit qu'on l'entende ou de la Forêt Hercynie, ou de nos Monts Hercyniens? Diodore croyoit qu'il y avoit, le long de la Mer Océane, du côté de la Normandie, de la Picardie & de la Flandre, une chaîne de Montagnes qui portoit le nom de *Mont Hercynien*. Mais ce Mont a-t-il jamais existé ailleurs que

(36) Diod. Sic. V. 208.

dans l'imagination de l'Hiſtorien, ou, ſi vous voulez, dans celle d'Ariſtote (37) qu'il a copié dans cet endroit ? Diodore ajoute que » les » *Monts Hercyniens* ſont les plus hau» tes Montagnes de l'Europe ». Cela eſt-il plus vrai que le reſte ? J'ai vu les *Alpes*, & les Montagnes *du Hartz*, qui ne ſont, aſſurément, que des Collines en comparaiſon des premiéres. M. Gibert doit donc me ſavoir gré, qu'au lieu de relever toutes ces fautes, en parlant du *Mont Hercynien*, je n'en aye touché qu'une ſeule.

Pour la rareté du fait, écoutons, préſentement, les Anciens & les Modernes, que M. Gibert appelle à ſon ſecours, pour défendre la bévue dont il s'agit, & voyons qui de nous deux y gagnera. Commençons par les Anciens.

---

(37) Ariſtot. Meteorolog. lib. I. c. 13. p. 336.

Apollonius de Rhodes (38) fait remonter aux Argonautes le Danube, & les fait paſſer de-là dans le Golfe de Veniſe, par un bras du Danube qui ſe jette dans la Mer. Enſuite ces célébres Navigateurs entrent dans le Pô, & tout de ſuite dans le Rhône, qui communique au Pô par l'une de ſes branches. Pendant qu'ils voguoient ſur le Rhône, peu s'en fallut qu'il ne leur arrivât un grand malheur. Ils tomberent dans l'une des branches du Rhône, qui les auroit conduits à la Mer Océane, d'où ils ne ſeroient jamais revenus. Mais, heureuſement, Junon leur cria de l'*Ecueil Hercynien*, & pouſſa leur vaiſſeau dans le bras du Rhône qui traverſe le Pays des Celtes & des Ligures (39). Le Scholiaſte de ce merveilleux Géographe, pour ne

(38) Apoll. Rhod. Argon. lib. IV. v. 290. & ſeq.

(39) *Ibid.* v. 640.

pas donner un démenti à ſon Auteur, paſſe par là-deſſus, comme chat ſur braiſe, & dit (40) que cet *Ecueil Hercynien* eſt une Montagne des Celtes, ou une Forêt. Voilà donc la premiére autorité de M. Gibert. Le Scholiaſte d'Apollonius de Rhode, ſelon lequel le *Mont Hercynien* étoit une Montagne de l'Italie, comme l'Auteur de l'*Etymologicum magnum* (41), auſſi-bien qu'Etienne de Byſance (42), l'ont fort bien remarqué.

Denys le Périégéte (43) parle de la Forêt Hercynie, autour de laquelle les Peuples Germains voltigeoient, Ἑρκυνίου δρυμοῖο παραθρώσκοντες ὀρογκεὺς & le Scholiaſte dit là-deſſus, que les Germains demeuroient autour de la Forêt Hercynie, près de l'Océan Septentrional. Il eſt vrai

(40) Schol. Apoll. p. 446.
(41) Etym. Mag. p. 375.
(42) Steph. de Urb. p. 351.
(43) Dionyſ. Perieg. v. 286.

que le même Scholiaste remarque ailleurs (44) que les Grecs disent, au singulier & au pluriel, le *Mont Pyrenée* & les *Monts Pyrenées*, & qu'ils en usent encore de la même maniere, par rapport aux mots d'*Alpe* & d'*Hercynie*. Mais tout ce que cela prouve, c'est que le Scholiaste de Denys, sçavoir Eustathius, Archevêque de Thessalonique, qui écrivoit dans le douziéme siécle, croyoit encore, sur la foi de Diodore de Sicile, qu'il y avoit prés de l'Océan Septentrional une Forêt, ou une chaîne de Montagnes, que l'on appelloit *Hercyniennes*.

Mais Pline, au moins, n'a-t-il pas dit (45) que » les plus célébres » Montagnes de la Germanie étoient » les *Hercyniennes* »? Je réponds que M. Gibert n'a traduit de cette

(44) Schol. Dionys. Perieg. p. 55.
(45) Plin. IV. 14.

maniére le passage de Pline, que pour l'avoir examiné trop superficiellement. Pour abréger, je renvoye au Commentaire même de Pline, qui lui apprendra que le mot de *Jugum*, ne signifie pas ici une chaîne de Montagnes, mais une chaîne d'arbres, de racines & de brouffailles. *In eadem Septentrionali plagâ, Hercyniæ sylvæ roborum vastitas, intacta ævis, & congenita mundo, prope immortali sorte, miracula excedit. Ut alia omittantur fide caritura, constat attolli colles occursantium inter se radicum repercussu*, &c. Plin. XVI. 2.

Voilà ce que j'avois à remarquer par rapport aux anciens Géographes que M. Gibert m'oppose. A l'égard des Modernes, vous avez remarqué, Monsieur, que je n'en ai presque cité aucun dans mon Livre, non pas même l'excellent Ouvrage de Cellarius, parce que je me suis fait une loi de puiser dans les sources;

Ainsi je pourrois les abandonner tous à M. Gibert. Cependant, comme la digression ne sera pas longue, voyons ce qu'Ortélius, Cluvier & Conrad Celtès, auroient pu m'apprendre.

Je ne sais de quelle Edition du Dictionnaire d'Ortélius s'est servi M. Gibert: la mienne dit positivement le contraire de ce que mon Censeur attribue à ce Géographe. Voici ses propres paroles (46). » Diodore place dans les Gaules, » vis-à-vis de l'île de la Grande-» Bretagne, des *Monts Hercyniens*, » mais je les tiens pour fabuleux ».

Cluvier, dans l'endroit cité par M. Gibert (47), parle, premiérement, de la *Forêt Hercynie*, qui couvroit autrefois la plus grande partie de la Germanie. Il prétend qu'on

(46) Ortel. Thes. Geogr. Edit. Hanov 1611.
(47) Cluver. Introduct. Geogr. lib. III. cap. 5. p. 208, 209.

donnoit ſurtout ce nom à la Forêt qui entouroit la Bohéme. C'eſt de quoi il ne s'agit point ici. Enſuite il fait mention des célébres *Monts Hercyniens*, qui environnent toute la Bohéme, & que l'on appelle auſſi les *Monts Sudites*. Ces Monts Sudites ſéparent la Bohéme de la Siléſie. Ainſi voilà aſſurément une belle autorité, pour juſtifier Diodore de Sicile. Au reſte, pour connoître à fond le ſentiment de Cluvier, il ne falloit pas citer ſon Abrégé, où pluſieurs ont mis la main, mais ſon grand Ouvrage *de Germaniâ antiquâ* (48), où la matiére eſt traitée *ex profeſſo*, mais auſſi d'une maniére qui ne favoriſe point l'opinion de M. Gibert.

Enfin Conrad Celtes (49) diſtingue formellement la *Forêt Hercy-*

(48) Cluver. Germ. Ant. l. III. c. 47. p. 702.
(49) Ap. Schard. in ſcript. Rer. Germ. T. I Edit. Gieſſen. 1673.)



Germanie:

Sed nemus Hercynium, montes
orti,
Cum ramis totam se diffudere per
Hercyniumque jugum medio Ger
Erigit, & multis dispergit cornua

Quoiqu'il en soit, to
fait rien à mon sujet. J'
quement à prouver que
de Sicile plaçoit mal-à-p
Monts Hercyniens le long
Océane, & que par cons
censure étoit juste.

S'il falloit, après cela
entre les Modernes, je
drois à Ortélius, & à M.

dore de Sicile, qui fait le sujet de cette discussion. » Il prétend, disois-» je, (*Hist. des Celtes*, *pag.* 55) que » les Peuples qui demeuroient autour » de cette Montagne, & jusques dans » la Scythie, portoient le nom de » Gaulois, ou, comme disent les » Grecs, de Galates. Il se trompe. Les » Gaulois étoient en deçà du Rhin. » Les Peuples qui étoient au-delà de » ce fleuve, furent d'abord appellés » Scythes, ensuite Celtes, & enfin » Germains, au lieu que le nom de » Gaulois leur est donné très-rare-» ment. «

M. Gibert ne convient pas de la solidité de cette remarque. » Mais » plutôt, dit-il *pag.* 12, M. Pellou-» tier se trompe lui-même. « Cela est fort possible. Mais, pour me refuter, & pour faire voir que je me suis trompé, M. Gibert auroit dû prouver que les Auteurs plus anciens que Diodore de Sicile, ont toujours

donné, ou au moins fort souvent, aux Peuples de la Germanie, le nom de Galates, & point du tout, ou au moins fort rarement, celui de Celtes. Quand il l'aura fait, je lui donnerai gain de cause; & en attendant ses preuves, je le prierai seulement de cotter les pages ou les Chapitres des Auteurs qu'il alléguera. Il faudroit être bien de loisir pour vérifier les citations d'un Sçavant, qui vous renvoye au IV Livre de Strabon, au III Livre de Polybe, & ainsi des autres. Au lieu de me refuter de cette maniére, qui étoit la seule naturelle, M. Gibert employe des raisonnemens, qui, au lieu de combattre mes sentimens, semblent au contraire les confirmer. » Mais plutôt, dit-il, *pag.* 12. M. » Pelloutier se trompe lui-même; » l'on n'a appellé les Peuples d'au-de- » là du Rhin, Scythes ou Celtes, que » par ignorance, ou par erreur, &

» dans des tems où l'on n'avoit pas
» pas encore pénétré dans ces con-
» trées, & où l'on ne pouvoit par
» conséquent sçavoir leur vérita-
» ble nom. « C'est donc à dire que ce n'est pas moi qui me suis trompé, mais les Anciens, qui, par ignorance ou par erreur, ont donné le nom de Celtes aux Peuples de la Germanie. Continuons d'entendre M. Gibert. » Si Appien, & Dion-
» Cassius, ou d'autres, les ont de-
» puis appellés Celtes, c'est en se
» conformant, comme l'avoue Dion,
» à cet usage très-ancien « Πάνυ ἀρχαῖον. Voilà précisément ce que j'ai dit. L'usage le plus ancien étoit de les appeller Celtes & non pas Galates, comme Diodore de Sicile l'avance mal-à-propos. » Mais, dit-
» on, Appien, Dion-Cassius & les
» autres, auroient peut-être moins
» goûté cet usage, s'ils eussent fait
» attention, qu'en matiére de Géo-

» graphie, les nouvelles découver» tes que font des Voyageurs exacts, » sont plus sûres que de vieilles opi» nions qui ne naissent que le l'i» gnorance, ou qui ne sont bâties » que sur des conjectures. « Tout cela sera très-vrai, quand il s'agira de déterminer le cours d'un Fleuve, la hauteur d'une Montagne, la position ou la grandeur d'une Ville. Mais un Géographe, un Voyeur moderne peut-il m'apprendre sous quel nom on désignoit les Germains avant le tems de Jules César & de Diodore de Sicile ? M. Gibert a grande raison de dire que je suis un mauvais Logicien ; car j'avoue de bonne foi que je ne comprend rien à tout cela.

IV. Je passe à une autre remarque de M. Gibert, qui ne m'arrêtera qu'un moment. » Il ne faut pas, dit» il, *pag.* 14. avec quelques moder» nes, traiter de visions toutes les

» étymologies que l'on tire des
» Langues Orientales, même pour
» les noms des Pays Occidentaux.

Je m'imagine que cette réflexion me regarde. La plûpart des Etymologistes, tant Anciens que Modernes, sont, à mon avis, de grands visionnaires, & la plûpart de leurs Etymologies sont de pures visions. J'aurai occasion dans la suite de passer en revue les Etymologies Orientales de M. Gibert, & d'examiner en même tems le fondement sur lequel elles sont appuyées. C'est que les Phéniciens ont fait des établissemens dans les Gaules. Nous verrons alors s'il est à propos de faire ici une exception en faveur de M. Gibert. Pour le présent, je ne dois penser qu'à me défendre, & non pas à attaquer mon adversaire.

V. Ce que j'ai dit des noms que les Peuples Celtes ont porté, fournit à M. Gibert la matiére d'une ob-

jection que vous trouverez à la page 16 de ſon Livre. » Quant au » nom de Gaulois, *Galli*, il ſemble » que l'on ne doive en chercher l'é- » tymologie que dans le Latin, puiſ- » que Céſar nous dit encore que ce » nom leur étoit donné par les Ro- » mains en leur Langue: *Noſtra Gal-* » *li appellantur.* Il n'eſt guères judi- » cieux de ſuppoſer que Céſar a » avancé, au haſard, que ce nom » étoit Latin, ou a jugé, ſans » connoiſſance de cauſe, qu'il n'étoit » pas Celtique «.

Tout ce que j'ai dit ſur cet article, (*Hiſt. des Celt, Liv. I. pag.* 265.) » c'eſt que Jules-Céſar ne décidoit » pas ſi le nom de Gaulois étoit en » lui-même Grec, Latin, ou Celte«. Je ſuis encore aujourd'hui dans les mêmes idées. Il eſt vrai encore qu'il ne ſeroit guères poſſible de nier ce que Jules-Céſar poſe en fait, comme étant de notoriété publique;

mais feroit-il plus judicieux de lui faire dire une chofe à laquelle il n'a jamais penfé ? Cet Auteur indique en paffant l'ufage reçu de fon tems. » Nous appellons, en notre Langue, » Gaulois les Peuples qui, dans la » leur, prennent le nom de Celtes «. (50) C'eft un fait dont je ne difconviens point. Mais c'eft auffi, à mon avis, tout ce qu'on peut tirer de ce paffage. Car, au refte, ce grand perfonnage » qui paffe pour un des plus » fçavans des Romains dans fa Lan- « gue, & qui avoit vécu dix ans » chez les Celtes » (51), n'étoit pas homme à fe mêler de difcuffions fur l'origine du mot de *Galli*, pour décider s'il étoit Latin ou Celte. En un mot, je crois que Jules-Céfar parle, comme on a toujours parlé, & que M. Gibert lui fait dire des

(50) Cæfar l. 1.
(51) Gibert. p. 15.



tins disent, » qu'ils appe
» leur Langue, *Grecs*, l
» qui, dans la leur, prenn
» d'*Hellénes*, « prétender
cela que le nom de *Grecs*
d'origine? Si M. Gibert
les François appellent *Al*
Peuples, qui, dans leur l
nomment *Teutschen* ou
faudroit-il conclure de-là
gine du nom d'*Allemand*
cherchée dans la Langue
plutôt que dans la Germ
je disois que nous nomm
covites des Peuples, qui

objection qui paroît avoir d'abord plus de fondement que les précédentes. Je vais la rapporter dans les propres termes de M. Gibert, *pag.* 41. » *Le Danube*, dit Hérodote (52), » *a son cours depuis le Pays des Celtes & la Ville de Pyrrhéne.... Les* » *Celtes demeurent au-dessus des Colonnes d'Hercule, & confinent aux* » *Cynètes, qui sont le dernier Peuple* » *que l'on trouve à l'Occident de l'Europe.* Ce sont les Celtes même » que M. Pelloutier a cru qu'Hérodote plaçoit à l'extrémité occidentale de l'Europe, & non pas les » Cynétes. Mais il s'est trompé. Il » suffit de jetter les yeux sur le texte » Grec pour s'en convaincre «.

Pour éclaircir le fait, commençons par rapporter les deux passages d'Hérodote que j'ai cités (53) dans

(52) Herodot. lib. 2. cap. 33. lib. IV. cap. 49.
(53) *Hist. des Celt. Liv. I. p.* 19.

l'endroit que M. Gibert juge à propos de critiquer. Le premier porte (54): » Les sources du Danube sont dans » les Pays des Celtes, près de la » Ville de Pyrrhéne. Ce fleuve cou- » pe l'Europe en deux parties éga- » les. Les Celtes demeurent (55) » au-delà des Colonnes d'Hercule, » & confinent aux Cynésiens, qui » sont le dernier Peuple de l'Euro- » pe du côté de l'Occident. Le se- » cond passage dit que le Danube » traverse toute l'Europe, & que » ses sources sont dans le Pays des » Celtes, qui sont, après les Cy- » nésiens, le dernier Peuple de » l'Europe du côté de l'Occident » (56). En fondant ensemble ces deux passages d'Hérodote, j'ai dit (*Histoire des Celtes*, *Livre* I.

(54) Herodot. II. 33.

(55) ἔξω au-delà, & non pas au-dessus comme M. Gibert a traduit.

(56) Herodot. IV. 49.

pag. 19.) que », selon cet Historien, » les Celtes demeuroient au-delà » des Colonnes d'Hercule, qu'ils » étoient voisins des Cynésiens & » le dernier des Peuples qui fut éta- » bli en Europe du côté de l'Occi- » dent «. J'avoue que, pour plus grande précision, j'aurois dû ajouter *après les Cynésiens.* Si je ne l'ai point fait, c'est que je ne voulois pas relever une petite inexactitude qui est échapée à l'Historien, & qui forme une espéce de contradiction entre les passages que vous venez de lire. Le premier dit que » les Cel- » tes demeurent au-delà des colon- » nes d'Hercule. « Cela est vrai. Le Peuple, dont il s'agit, avoit ses établissemens vers l'embouchure du Guadiana, au lieu que les Anciens placent les Colonnes, d'Hercule au Détroit de Gibraltar ou à l'Isle de Cadix. » Ces Celtes étoient » voisins des Cynésiens, qui sont le



neum, qui est le *Cap de S.*
cent dans le Royaume d
ves. Le second passage p
» les Celtes sont le derni
» de l'Europe du côté d
» dent μετα Κυνήτας, *après*
siens. « Ne falloit-il pas d
les Cynésiens, ou *à l'exc*
Cynésiens; & ces mots,
Cynésiens, ne font-ils pa
sens ? Si je disois en subst
nouveaux noms aux anci
l'Andalousie est le dernie
l'Europe du côté de l'Occi
les Algarves, cela signifier

reste, je sçavois fort bien où Hérodote plaçoit les Celtes & les Cynésiens, & je sçavois encore que les passages d'Hérodote, dont il s'agit, étoient remplis des bévues les plus grossieres que j'aurai occasion d'exposer tout à l'heure. Si M. Gibert n'est pas content de cet éclaircissement, je lui promets qu'au cas que l'on fasse jamais une seconde édition de mon Ouvrage, je ne manquerai pas d'ajouter ces mots, *après les Cynésiens*, dans l'endroit où ils manquent.

Qu'il me soit permis à mon tour de faire présentement deux questions à M. Gibert.

1. Si les Celtes, dont il s'agit, demeuroient entre les Colonnes d'Hercule & le Royaume des Algarves, pourquoi M. Gibert renferme-t-il donc les Celtes entre la Garonne & la Seine? Ces Fleuves sont-ils donc à l'Occident des Colonnes d'Hercule?

2. Si j'ai failli en rapportant le passage d'Hérodote sans faire aucune mention des Cynésiens, pourquoi mon Censeur m'a-t-il donc copié ? Pourquoi a-t-il même enchéri sur la bévue qu'il releve, & donné encore plus le change au Lecteur ? Lisez, je vous prie, ces paroles (57) : » Le Pays des Celtes, » en effet, étoit situé à l'extrémité » de l'Europe, du côté du couchant. » ἔσχατα πρὸς τῦ ἡλίυ δυσμέων τῶν ἐν τῇ » Εὐρώπῃ (58). Il en étoit la bor» ne, & celui où tous les autres » aboutissoient pour ainsi dire ». Je

[redacted]

gicien, j'avouerai toujours bonnement qu'il me ſemble que M. Gibert auroit dû ou ne pas me copier, ou ne pas me critiquer.

VII. En examinant les paſſages d'Hérodote, dont j'ai donné la verſion, j'avois dit (*Hiſt. des Celt. p.* 19.) que » cet Hiſtorien fait des Monts » Pyrenées une Ville de ce nom, » & qu'il confond ces Montagnes » avec celles des Alpes, d'où les » Anciens faiſoient deſcendre le Da» nube. « M. Gibert ne me paſſe pas cette remarque. Elle lui fournit la matière d'une autre objection (59). » M. Pelloutier s'eſt trop preſſé de » confondre la Ville de Pyrrhéne, où » Hérodote place la ſource du Danu» be avec les Mont Pyrenées, qui » ſéparent les Gaules des Eſpagnes. » Hérodote parle, comme on voit, » d'une Ville & non d'une Montagne.

(59) Gibert p. 43.

» Le Danube se forme de deux ruis-
» seaux, dont l'un, dit Villichius,
» est appellé *Prygen*, & l'autre sort
» auprès d'une Ville appellée *Feren*
» *Bach*, (*source de Feren*) noms,
» qui ne sont pas si éloignés de
» celui de Pyrrhéne que l'on puisse
» décider qu'ils n'ont pas été dési-
» gnés sous ce nom par Hérodote. «

Mais M. Gibert ne s'est-il pas trop pressé de me critiquer ici ? Ne sçavoit-il pas, ou plutôt n'avoue-t-il pas lui-même (*pág.* 207.) que, du tems d'Hérodote, & plusieurs siécles après sous l'Empire de Maximin, les Germains n'avoient encore ni Ville ni Village ? Comment veut-on que l'Historien désignât une Ville qui n'existoit pas encore, & que, par une révélation étymologique, il prit la seconde syllabe du mot *Feren* & la premiere du mot *Prygen* pour en faire, avec le secours d'une transposition, le nom de *Pyren* ? On a cri-

tiqué Hérodote ſur bien des articles qui peuvent être défendus. Il a ſçu ce que bien d'autres ont ignoré avant & après lui, comme, par exemple, que le Tarnais ſort d'un Lac & non pas des Monts Riphéens, que la Mer Caſpienne eſt un véritable Lac & non un Golfe de l'Océan ſeptentrional. Ici il faut paſſer condamnation de bonne grace, parce qu'Hérodote parloit en l'air, ou, au moins, ſur de très-mauvais Mémoires. Je vais, Monſieur, vous expoſer en deux mots les bévues qu'il fait dans les deux paſſages dont il eſt queſtion. Si mes raiſons ne perſuadent pas M. Gibert, il ſera aſſurément tout ſeul de ſon ſentiment.

Hérodote avoit ouï dire que Pyrrhéne étoit dans le Pays des Celtes. Dans la Langue Grecque les Montagnes ſont ordinairement du genre maſculin, ou du neutre, & les Villes du genre féminin; l'Hiſtorien avoit

conclu, ſelon les régles de la Grammaire & de l'Etymologie, que *Pyrrhéne*, étant une terminaiſon féminine, devoit être inconteſtablement le nom d'une Ville & non pas d'une Montagne. Il avoit appris encore que les ſources du Danube étoient dans le Pays des Celtes, & d'autres avoient aſſuré que les Celtes demeuroient entre les Colonnes d'Hercule & le Pays des Cynéſiens. Toutes ces particularités avoient trouvé place dans ſes Recueils, & tout cela étoit vrai à un ſeul article près, ſçavoir que Pyrrhéne n'étoit pas une Ville, mais une chaîne de Montagnes. Voici préſentement la bévue. Quand Hérodote a voulu faire uſage de ſes Recueils, & mettre en œuvre les matériaux qu'ils lui fourniſſoient, il s'eſt exprimé d'une maniére qui montre viſiblement qu'il a cru que le Pays des Celtes n'avoit pas plus d'étendue que ne pouvoient en avoir le territoire d'A-

thénes, de Thèbe, ou de Lacédémone, & qu'ainsi *Pyrrhéne*, les sources du Danube & les Celtes voisins des Cynésiens, n'étoient pas à une distance plus grande que Paris peut l'être de Versailles. Dans cette idée il a dit que le Danube a sa source dans le Pays des Celtes, près de la Ville de Pyrrhéne; que les Celtes sont voisins des Cynésiens; que le Danube traverse toute l'Europe depuis le fond de l'Occident & les Colonnes d'Hercule, jusqu'au Pont-Euxin. Si M. Gibert n'a pas aperçu tout cela, on peut assurément lui appliquer ce que saint François de Sales disoit de la Marquise de Saluces: *Je l'ai bien vue; mais je ne l'ai pas regardée.* Ce n'est pas assez de lire un Historien, il faut l'examiner, le digérer, distinguer les choses qu'il a vues, ou rapportées sur de bons Mémoires, de celles qu'il raconte sur un oui dire,

& ne se prévenir jamais tellement en sa faveur qu'on veuille le soutenir lorsqu'il est visible qu'il s'est trompé. Sans cela on écrira éternellement sur l'Histoire ancienne, &, au lieu de l'éclaircir, on ne fera que l'embrouiller davantage, comme l'ont fait plusieurs Auteurs modernes, qui ont donné dans un si grand nombre de visions sur l'origine des Peuples en suivant Apollodore & d'autres Historiens de cette trempe, que l'on ne sçait plus à quoi s'en tenir. Dans le fond les étranges fautes qu'Hérodote fait ici peuvent être excusées par un endroit. Il décrivoit un Pays qui, de son tems, étoit entièrement inconnu. Aristote, qui étoit un tout autre homme, & qui étoit postérieur à Hérodote d'un siécle plus ou moins (60), n'en sça-

(60) Hérodote nâquit à Halicarnasse, dans la Carie, 484 ans avant J. C. Aristote nâquit à Stagyre, Ville de Macédoine, 384 ans avant J. Christ.

voit guères plus que lui ſur le ſujet dont il eſt queſtion. Vous en jugerez par ces paroles (61) : *Ex Pyrene qui Mons eſt Celticæ verſus occaſum æquinoctialem, profluunt Iſter ac Tarteſſus* (62), *hic equidem extrà columnas, ille verò omnem Europam permenſus in Euxinum Pontum exiens.* Mais que des Auteurs, qui devroient s'appercevoir du premier coup-d'œil qu'Hérodote & Ariſtote avancent ici des choſes inſoutenables, ne laiſſent pas de les défendre, c'eſt ce que je ne puis comprendre.

VIII. Je ne ſçais quel eſt le but d'une autre remarque que M. Gibert ajoute *pag.* 44. à ſon Apologie d'Hérodote. » Il y avoit une Montagne *Pyrenée* dans les Alpes Rhé» tiques ſur les confins de la Ger» manie. C'eſt ce qui eſt également

(61) Ariſtot. Meteorolog. lib. I. c. 13. p. 536.

(62) C'eſt le Bœtis, aujourd'hui le Gaudalquivir.

» attesté Par les Anciens & recon-
» nu par Rhenanus, Cluvier, Or-
» télius. Son nom même s'est con-
» servé, & les Allemands l'appel-
» lent encore *Prenner* ou *Brenner* dans
» le Tyrol «

Si cette observation me regarde parce que j'ai dit qu'Hérodote confond les Monts Pyrenées avec les Alpes d'où les Anciens faisoient sortir le Danube, je répondrai 1°. que, supposé même qu'il y eut autrefois dans les Alpes Rhétiques une Montagne qui portât le nom de Pyrenée, Hérodote ne se seroit pas moins trompé pour cela. Il met les sources du Danube près de la Ville & non de la Montagne de Pyrrhéne. D'ailleurs les sources de ce Fleuve ne sont ni dans les Alpes Rhétiques, ni dans le Tyrol.

2. Je crois qu'il est très-permis de douter de ce que M. Gibert avance ici. Rhénanus, Cluvier, Ortélius ne me persuaderont jamais qu'il y

eût dans les Alpes une Montagne qui portât le nom de *Pyrenée* , à moins qu'ils ne le prouvent par de bons témoignages des anciens Géographes. Je renvoye M. Gibert au Dictionnaire Géographique de M. Bruzen de la Martiniere, où il trouvera qu'Ortélius & ceux qui l'ont suivi se sont évidemment trompés sur cet article.

A l'égard des Anciens, » qui ont » également attesté qu'il y avoit une » Montagne Pyrenée dans les Alpes » Rhétiques sur les confins de la » Germanie, « M. Gibert ne produit que Denys le Périégéte, qui dit (63) » qu'après les Germains on trouve » le Mont Pyrenée & les habitations » des Celtes près des sources du » Pô «. Mais, qui a dit à M. Gibert que Denys le Voyageur doit être mis au nombre des anciens Géographes? Il appelle *Bretanoi* (64) les Peu-

(63) Dionys. Perieg. v. 288.
(64) Id. v. 284.

ples de l'Amerique que nous appellons aujourd'hui *Bretons*. Cette dénomination est-elle fort ancienne? Dans quelque siécle que ce Géographe ait vécu, il dit que le *Mont Pyrenée* & les habitations des Celtes sont près des sources du Pô. Ce n'est pas là qu'il faut chercher ni les Celtes de M. Gibert, ni les Alpes Rhétiques, ni la Ville, ou le Mont de Pyrrhéne, qui avoit dans son voisinage les sources du Danube. Enfin je suis persuadé que Denys le Voyageur s'est trompé sur cet article comme sur plusieurs autres. Il suffit de lire ce qu'il dit des Provinces Occidentales de l'Europe pour se convaincre qu'il n'étoit pas bien informé, non plus qu'Eustathe son Scholiaste, quoiqu'il vécut dans le douziéme siécle de l'Ere Chrétienne.

Je m'apperçois que cette Lettre est déja bien longue; je vais donc la finir. Si vous le trouvez bon, je vous

en écrirai encore deux autres. Dans la seconde, je répondrai succinctement à une foule d'objections par lesquelles M. Gibert prétend renverser toutes mes conjectures sur les anciens habitans de la Gréce. Dans la troisiéme, j'examinerai les découvertes, les conjectures, & les étymologies que M. Gibert communique au Public dans son Ouvrage, &, en même tems, je répondrai, pour M. l'Abbé du Bos, à une Critique qui me paroit mal fondée dans ce qui fait l'essentiel de la question. M. le Marquis de Saint-Aubin est plein de vie : il ne manquera pas de se défendre s'il le juge nécessaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

PELLOUTIER.

A Berlin le 25 Août 1744.



tions qui lui ont été fai
GIBERT (1).

MONSIEUR,

JE m'acquitte de la pro
je vous ai faite de répondr
Lettre particuliére aux
par lesquelles M. Gibert pr
verser mes conjectures sui
des Grecs. J'avois dit (2)
» plus anciens Habitans de
» etoient les Pélasges , &
» tois dans l'opinion que

» l'Europe, & que l'on désigna depuis sous le nom de Scythes & de Celtes. Dans la suite il passa en Gréce plusieurs Colonies d'Egyptiens & de Phéniciens, qui, s'étant fortifiés dans ce Pays, chasserent une partie des anciens Habitans, & soumirent les autres à leur domination. De ce mélange, il se forma un nouveau Peuple, qui naturellement devoit tenir quelque chose des Phéniciens, des Egyptiens & des Pélasges. Le Vainqueur introduisit, autant qu'il étoit en son pouvoir, ses Coutumes, sa Langue, sa Religion; mais il ne put empêcher qu'on ne remarquât pendant long-tems parmi les Grecs des traces bien sensibles de la Langue & des Coutumes des Pélasges, qui, autant que je puis en juger, ne différoient en rien des Thraces & des Scythes, qui leur étoient voisins du côte du Nord. «

Voilà le précis de ma conjec
j'ai juſtifiée par pluſieurs réfl
qui, à la vérité, ne form
une démonſtration, des mat
cet ordre n'en étant pas ſuſce
mais ces réflexions, au m
ſont pas deſtituées de vraiſ
ce. J'ai montré par l'hiſtoire
miers Habitans de la Gré
leurs Coutumes, par leur R
par leur Langue, & même p
Fables, qu'ils étoient Scyth
Cette conjecture n'eſt p
goût de M. Gibert. Je n
point ſurpris: ſa maniére d
[redacted]

n'ayent envoyé des Colonies & fait des établissemens dans ce Pays. Sa critique tombe principalement sur ce que j'ai dit, que les Pélasges me paroissent avoir été un Peuple Scythe ou Celte. Voyons donc si M. Gibert étoit fondé à dire (3) que mon sentiment, par rapport aux Pélasges, » n'est soutenu que par des » conjectures hasardées, par des ci» tations mal entendues, ou même » tronquées, par des raisonnemens » peu solides « (4), qu'il péche en un mot contre toutes les régles de la Logique. Suivons, pour cet effet, pied à pied les remarques de mon Antagoniste, dont je rapporterai toujours les propres termes: » M. Pel» loutier semble s'embarrasser peu » d'accorder son systême avec l'E» criture-Sainte, qui fait descendre

(3) Gibert p. 134.
(4) Pag. 149.

» les Grecs de *Javan* ; une conjec-
» ture singulière qui se trouve, ou,
» du moins, qui paroît opposée au
» texte des Livres saints, devroit
» être proposée avec un peu plus de
» circonspection. «

Voilà, Monsieur, un début qui semble insinuer que M. Gibert vouloit prévenir le Public & contre ma personne & contre mon Ouvrage. Il commence par m'attribuer des choses auxquelles je n'ai point pensé, & qui sont même directement opposées à mes sentimens ; en un mot, il m'intente l'accusation d'Hétérodoxie. J'avoue que j'ai dit fort ingénument ce que je pensois des différens sujets que j'ai eu occasion d'examiner ; les matiéres que j'ai traitées, n'étant pas des articles de foi, sur lesquels on ne puisse s'écarter des opinions reçues, sans donner du scandale. Mais ai-je dit quelque part que je n'ajoutois aucune

foi à l'Hiſtoire ſainte, & que je m'embarraſſois peu d'accorder mon ſyſtême avec celui des Livres ſacrés? M'eſt-il ſeulement arrivé d'inſinuer quelque choſe de ſemblable? Si j'étois en Pays d'Inquiſition, je comprendrois parfaitement que eſt le but d'une ſemblable imputation. Par la grace de Dieu je ſuis en Pays de liberté, &, par cela même, on ajoutera plus de foi à la déclaration que je vais faire : c'eſt que je reconnois très-ſincérement la Divinité de l'Ecriture, & que mon intention n'a jamais été de m'écarter en quoique ce ſoit de ſes déciſions. Auſſi n'eſt-il jamais ſorti, ni de ma bouche, ni de ma plume, rien de contraire à ce que je viens de déclarer. J'ai dit (5) que les Pélaſges étoient un Peuple Scythe, que les Scythes n'étoient pas Indigétes, qu'ils venoient in-

(5) *Hiſt. des Celt. Liv. I. chap. XIII. p. 228-241.*

contestablement d'Asie, qu'ils se disoient descendus d'un homme qui avoit trois fils. Dans tout cela y a-t-il quelque chose qui soit opposé au systême de l'Ecriture, ou qui empêche que les Scythes ne fussent descendus de Noé ? Je crois fermement qu'ils tiroient leur origine de ce Restaurateur du genre humain. Mais, comment, & par lequel de ses trois fils, en sont-ils issus ? c'est ce que j'ignore, parce que l'Ecriture n'en dit rien, & que l'Histoire des Scythes ne remonte pas si haut. Dans le fond, ne vaut-il pas autant que j'avoue mon ignorance sur cet article, que si je disois, avec M. Gibert (6), que les Grecs descendent de Javan, parce qu'il est fait mention dans le Prophéte Daniel (7), *du bouc des chévres, qui est le Roi de*

(6) Gibert. p. 136.
(7) Daniel cap. VIII, 21.

Javan, c'eſt-à-dire, de la Gréce. Je ſçais que M. Bochart (8) a cru que les Grecs étoient iſſus de Javan. Il le prouve par un paſſage de la Généſe (9), qui porte que » les fils de » Javan furent Eliſa, Tarſis, Kit» tim & Dodanim, deſquels les Iſles » des Nations furent diviſées. « Mais 1°. La Gréce n'eſt pas une Iſle. 2°. Le ſçavant M. Brochart avoue, de bonne foi (10), que l'on plaçoit auſſi la poſtérité de Javan dans l'Arabie heureuſe. 3°. Enfin les Grecs ſoutenoient formellement que le nom d'Ioniens ou de Jaoniens qu'on leur donnoit en Orient, du tems du Prophéte Daniel, étoit fort moderne. Ils le tenoient d'Ion, fils de Xuthus, petit-fils d'Hellen, & arriére-petit-fils de Deucalion. Avant ce

(8) Bochart. Geogr. S. lib. III. cap. 3. p. 174.
(9) Genef. X. 2. 4. 5.
(10) Bochart. ad. Ezech. XXVII. 19. Geogr. Sacr. 50. lib. III. cap. 3. p. 174.

tems-là on les appelloit Pélasges. Comme mon plan ne m'appelloit pas à parler de tout cela, je n'en ai fait aucune mention, & je consens de bon cœur de laisser à M. Gibert une conjecture qui ne lui est pas particuliére; pourvu qu'il ne m'accuse pas d'Hétérodoxie, parce que je n'ai pas cru devoir commencer l'*Histoire des Scythes* ou *des Celtes* au Déluge, ou à la confusion des Langues.

» C'est, dit M. Gibert (11), une » premiére observation à laquelle » j'en ajouterai une seconde, sur un » passage de Denys d'Halicarnasse, » qui est cité au bas de la *pag.* 116; » il s'agit du tems où les Phéniciens » & les Egyptiens passérent la pre» miére fois en Gréce. A ce sujet, » M. Pelloutier prétend que *Denys* » *d'Halicarnasse dit que les Pélasges*

(11) Gibert. p. 136.

» *étoient les anciens Habitans de la » Gréce, commencerent d'être inquié- » tés par les Orientaux deux généra- » tions avant la guerre de Troye.* » M. Pelloutier n'a pas pris garde » qu'il ne s'agiſſoit dans le paſſage » de l'Hiſtorien Grec, ni des Egyp- » tiens, ni des Phéniciens, ni de » leur venue en Gréce, ni enfin » des Pélaſges de la Gréce, mais des » Pélaſges d'Italie, de la famine, de » la peſte, ou des autres malheurs » qui les obligerent d'en ſortir, & » de retourner dans la Gréce, ou dans » d'autres Contrées. «

Je répond 1°. Que dans l'endroit critiqué par M. Gibert, il ne s'agit point du tems où les Egyptiens & les Phéniciens paſſerent pour la premiere fois en Gréce. (12) J'ai dit bien clairement (13) que Cadmus, ſelon l'opinion commune,

(12) Hiſt. des Celt. Liv. I. chap. IX. p. 116.
(13) *Ibid.* Liv. II. chap. XI. p. 253.

passa dans ce Pays l'an de la P. J. 3191. Il s'agit du tems où les Pélasges commencerent d'être inquiétés. Cela arriva, selon Denys d'Halicarnasse (14), deux générations avant la guerre de Troye, c'est-à-dire, l'an de la P. J. 3470, ou, si l'on veut, 3460, en faisant finir les deux générations au commencement de la guerre, & non pas à la prise de la Ville. Il y avoit donc 265 à 275 ans, que les Phéniciens avoient commencé à passer en Gréce, lorsqu'ils penserent à chasser les Pélasges.

2°. Il suffit de lire Denys d'Halicarnasse, pour y trouver que (15) les Pélasges étoient inquiétés en Italie, en Gréce, & partout ailleurs, » Cherchant un asyle en Gréce, & » même parmi les Barbares, ils ne » le trouvoient nulle part, ce qui

(14) Dionys. Halic. lib I p. 9.
(15) Dionys. Halic, lib. I. p. 18-19-20.

» les obligeoit à se disperser par tou-
» te la terre ». Notre Historien ne
dit-il pas bien expressément (16)
» qu'environ soixante ans avant la
» guerre de Troye, une sédition do-
» mestique amena des Arcadiens en
» Italie, sous la conduite d'Evan-
» dre ». Voilà donc des Pélasges
qu'une faction supérieure chasse de
la Gréce, deux générations avant
la prise de Troye (17). N'est-il pas
constant, d'ailleurs, que c'est dans
ce tems-là que les Pélasges étoient
le plus inquiétés en Gréce? Ne fut-
ce pas peu d'années avant ce célé-
bre Siége, que les Athéniens chasse-
rent les Pélasges, pour recevoir les
Héraclides (18)?

Enfin, M. Gibert n'a pas jugé
à propos de se souvenir de la remar-
que que j'ai faite (19), » que les

(16) *Ibid.* lib. I. p. 24. II. 77.
(17) *Voy.* Eusthath. ad Dionys. Perieg. vers. 347.
(18) *Voy.* Maxim. Tyr. XIII. p. 159.
(19) Hist. des Celt. Liv. I. chap. X. p. 17?.

» Peuples de la Gréce, avoient passé
» en Italie beaucoup plus tard, que
» le commun des Auteurs ne le pré-
» tend ». Je ne crois point que les
Pélasges ayent passé en Italie, dix-sept générations (20) avant la guerre de Troye, ni seulement avant ce célébre Siége. Denys d'Halicarnasse ne me démentira pas. Il regarde comme une chose fort incertaine (21), ce que P. Caton & C. Sempronius avoient écrit d'une Colonie d'Arcadiens qu'Oénotrus avoit conduite en Italie. Si M. Gibert a un systême bien lié, il faut qu'il souscrive à mon sentiment. Il soutient (22) « qu'à peine les Grecs com-
» mençoient-ils, du tems de leur Her-
» cule, à fabriquer de longs vais-
» seaux, de sorte qu'il n'est pas possi-
» ble qu'ils ayent pu armer une Flot-

(20) Dionys. Halic. lib. I. p. 9.
(21) Dionys. Halic. lib. I. p. 9. 15.
(22) Gibert p. 127.

» te puissante, & passer, par mer, » dans les Gaules, & dans les Espa» gnes, avec des Armées nombreu» ses. » Si cette réflexion est bonne pour le tems d'Hercule, elle le sera par conséquent pour un tems plus ancien de quinze générations. Le premier Vaisseau que les Grecs construisirent fut l'*Argo*, sur lequel Jason, Hercule, & les autres Argonautes s'embarquerent, deux générations avant le siége de Troye. Ce Vaisseau parut une si grande merveille aux Grecs, qu'ils en firent une Divinité : qu'on lise ce qu'Homére a écrit de l'Italie, trois cens ans plus ou moins après la prise de Troye, on verra que ce Pays étoit connu de son tems, à peu-près autant que les terres Australes le sont aujourd'hui. Cela seroit-il possible, si depuis plusieurs siécles les Pélasges n'avoient fait que passer & repasser de Gréce en Italie, & d'Italie en Gréce? Les

prétendus Pélasges de l'Italie étoient, pour le dire en passant, des Grecs Ioniens & Eoliens, qui, étant inquiétés dans leur Pays par les Rois de Lydie, & ensuite par ceux de Perse, quitterent l'Asie mineure, & vinrent faire de nouveaux établissemens en Sicile, dans le Royaume de Naples, dans le Pays Latin & ailleurs. Denys d'Halicarnasse (23) rapporte aux Pélasges la fondation de la Ville de Vélia ; cependant il paroît, par Hérodote (24), que les Phocéens la fonderent du tems de Cyrus, Roi de Perse, &, comme le disoit Hyginus (25), plus de six cens ans après qu'Enée eut passé en Italie. Comment seroit-il donc possible que les Pélasges eussent été inquiétés en Italie, deux générations avant la guerre de Troye, puisqu'ils n'y sont venus que plu-

(23) Dionis. Halic. lib. I. p. 16.
(24) Herodot I 167.
(25) Ap. A. Gell. X. 16.

ſieurs ſiécles après cette guerre? N'eſt-il pas viſible que Denys d'Halicarnaſſe a jugé du tems où ils étoient inquiétés en Italie, par celui où ils étoient en Gréce? Si j'écrivois un Livre, je répondrois avec la même étendue aux autres objections de M. Gibert. Elles me fourniroient une occaſion trés-naturelle d'éclaircir divers points de l'Hiſtoire ancienne, que pluſieurs Critiques modernes embrouillent étrangement, pour les accommoder à leurs opinions ſur l'origine des Peuples; mais j'ai réſolu de me renfermer dans les bornes d'une Lettre; ainſi je vais abréger autant qu'il me ſera poſſible (26).

» M. Pelloutier entre dans l'expli- » cation de ſon ſyſtême qu'il appuye, » 1°. ſur l'Hiſtoire des Pélaſges. 2°. » Sur leur Religion. 3°. Sur leur Lan- » gue. 4°. Sur la Mythologie Grec-

(26) Gibert p. 137.

» que. Il faut le ſuivre dans toutes ſes » preuves. Il ſoutient d'abord que » *les premiers Habitans de la Gréce » étoient un Peuple barbare & Nomade, » qui portoit le nom de Pélaſges. La » choſe*, ajoute-t-il, *eſt reconnue par » les plus célébres Hiſtoriens, qui aſſu- » rent que les Pélaſges occupoient an- » ciennement, non-ſeulement le Pélo- » ponnéſe, le territoire d'Athénes, avec » les Villes voiſines, particuliérement » celles de Lemnos, de Scyrus & d'Eu- » bée, qui portoit autrefois le nom de » Pélaſgia, mais en général toute la » Gréce.* »

» 1°. Les Pélaſges, il eſt vrai, étoient » un Peuple barbare, & dont le ca- » ractére principal eſt d'avoir long- » temps erré, pour ſe chercher des » demeures, ſans trouver où ils puſ- » ſent ſe fixer : mais je ne ſçai ſur » quel fondement (27) on veut les » appeller Nomades. On ſçait, en

(27) Herodot. lib. I. Strab. plurib. in locis.

» effet, que le caractére essentiel des
» Nomades étoit de n'avoir d'autres
» biens que des troupeaux, ni d'au-
» tre occupation que de les conduire
» d'un pâturage à un autre, comme
» le reconnoît M. Pelloutier lui-mê-
» me; de-là leur avoit été donné le
» nom sous lequel ils étoient con-
» nus, qui a pour racine le mot Grec
» νέμω, qui signifie *paître*, ou celui
» de νόμη, qui signifie *pâture* ou *pâ-*
» *turage. A permutandis pabulis; quia*
» *sæpe tentantes agros, alia atque alia*
» *loca petiverant.* Ce sont les raisons
» que Salluste & Pline donnent de
» ce nom, l'un dans son *Jugurtha*,
» l'autre dans son *Hist. Nat. Liv. V.*
» *c. 3.* Or nous ne lisons nulle part
» que les Pélasges eussent aucune
» coutume de cette espèce, ou
» se mêlassent du soin des trou-
» peaux: au contraire, suivant
» Ephore, dans Strabon, *Liv. V.* c'é-
» toient des hommes qui s'étoient

» adonnés uniquement à la guerre ;
» &, suivant Denys d'Halicarnasse
» (28), ce furent eux, qui, en se mê-
» lant avec les Aborigénes, les poli-
» cerent, leur apprirent à bâtir des
» Villes & à s'y retirer ; &, en effet,
» s'ils n'avoient pas de demeure fixe,
» ce n'est pas parce qu'il étoit dans
» leurs mœurs d'errer de Pays en
» Pays, & d'être toujours, pour
» ainsi dire, ambulans, mais c'est, ou
» parce qu'ils ne trouvoient pas de
» terres vuides où ils pussent s'éta-
» blir, ou parce qu'ils étoient con-
» traints par quelque force majeure
» de quitter celles où ils s'établis-
» soient, comme il résulte de leur
» Histoire ; ainsi ils ne quitterent la
» Thessalie que parce qu'ils en furent
» chassés par les Léléges, & ils n'a-
» bandonnerent l'Italie que parce
» qu'ils y furent forcés par les tristes

(28) Dionys. Halic. Ant. Rom. lib. I.

» effets de la peste & de la famine.
» Les Scythes, au contraire, & les
» Nomades, passoient d'un Pays à
» un autre, par coutume & sans au-
» cun dessein de s'y fixer ; ainsi l'é-
» pithéte de Nomade ne peut être
» appliquée aux Pélasges. »

Toute l'érudition que M. Gibert étale ici, pour montrer que les Pélasges n'étoient pas un Peuple Nomade, est parfaitement hors d'œuvre. Les Pélasges n'avoient point de demeure fixe, ils passoient continuellement d'un Pays à l'autre. De-là vient que les Grecs les appelloient, par dérision, *Pelargous*, les Cygognes. Voilà un caractére bien marqué d'un Peuple Nomade. Mais, dit-on, Ephore assuroit qu'ils suivoient tous la profession des armes. J'en conviens, mais cela empêche-t-il qu'ils ne fussent Nomades ? Ces deux qualités sont-elles donc incompatibles ? Les Scythes, les Germains & la plû-

part des Peuples Celtes n'étoient-ils pas en même tems Nomades & Soldats ? Mais, dit-on encore, nous ne lisons nulle part que les Pélasges se mêlassent du soin des troupeaux. Fort bien ! cependant ces gens qui menoient une vie vagabonde sans se fixer en aucun lieu, ne vivoient pas de l'air : ils étoient tous habillés de peaux : ne doit-on pas en conclure qu'ils nourrissoient du bêtail dont ils tiroient, non-seulement des peaux pour se couvrir, mais encore des alimens pour subsister ? M. Gibert prétend encore que » si les Pélasges n'a-» voient point de demeure fixe, ce » n'étoit pas qu'il fût dans leurs » mœurs d'errer de Pays en Pays, & » d'être toujours, pour ainsi dire, » ambulans ; mais c'étoit, ou parce » qu'ils ne trouvoient point de terres » vuides où ils pussent s'établir, ou » parce qu'ils étoient contraints par » quelque force majeure à quitter

» celles où ils s'établiſſoient. » Diſtinguons les tems que M. Gibert confond ici, & on verra qu'il ſe trompe manifeſtement. Avant l'arrivée des Orientaux, les Pélaſges étoient maîtres de toute la Gréce; ils en avoient l'Empire (29). Qu'eſt-ce donc qui les empêchoit alors de bâtir des maiſons, de fortifier des villes, de cultiver des terres, de planter des jardins? Y avoit-il quelque ennemi qui les empêchât de ſe fixer dans un Pays dont ils étoient les maîtres ſouverains? Cependant ils ne le faiſoient point. Au lieu de ſemer du bled pour en faire du pain, ils en faiſoient avec du gland. C'eſt parce qu'ils n'étoient pas Laboureurs, mais Nomades. Cela étoit dans leurs mœurs, ou, ſi l'on veut, c'étoit l'ancienne barbarie que les Scythes & les Celtes ont quittée beaucoup plus tard que les autres

(29) Strab. VII. 327.



apprirent à bâtir des Ville
retirer. L'objection tomb
ment, par ce que j'ai rema
a qu'un moment. Ce furen
qui policerent les Habita
de l'Italie, & non pas les
qui n'y mirent jamais le pi
nuons d'entendre M. Gibe

» 2°. Cette proposition,
» ciens Habitans de la Gré
» Pélasges, me paroît trop
» car il s'en faut, ce me s
» beaucoup que l'on doi
» les premiers Peuples de
» aux seuls Pélasges, &

» les Habitans qui y demeuroient au-
» paravant, ou ils s'unirent avec
» eux (31). Auſſi je conviendrai,
» avec M. Pelloutier, que, ſuivant les
» Auteurs qu'il cite en cette occa-
» ſion, preſque toutes les Contrées,
» dont il fait ici l'énumération, ont
» été occupées en différens tems par
» les Pélaſges qui paſſoient de l'une
» à l'autre; mais ces Auteurs ne diſent
» nulle part qu'ils les occupaſſent ori-
» ginairement. »

Faudra-t-il que je montre à M. Gibert que *les Pélaſges occupoient la Gréce originairement*, qu'ils étoient Indigétes, Aborigines, Autochtones? Les Payens avoient ſur cet Article des idées qui ne ſont pas plus du goût de M. Gibert que du mien (32). Ils appelloient Indtigées des hommes

(31) Herodot. lib. I. Dionyſ. Halic. lib I. Strab. V.

(32) Gibert p. 58. Hiſtoire des Celtes, Liv. I. Chap. XIII. p. 228.



nigra produxit ut mortalium
ret. Mais en prenant le mot d
dans un fens plus général,
maniére qui puiffe s'accor
nos principes, il fignifiera
moins que les Pélafges fon
anciens Habitans de la Gr
l'Hiftoire ne fait mention
Peuple qui l'ait occupée av
que l'on ignore abfolumen
étoient venus; que leur o
inconnue; qu'elle remonte
fabuleux, & c'eft ce que l
riens difent formellement.
d'Halicarnaffe (24), par e

» ſont les premiers Rois du Pélopon-
» néſe qui ſoient connus dans l'Hiſ-
» toire ; que les Pélaſges étoient an-
» ciennement un Peuple Grec, ori-
» ginaire du Péloponéſe (35) ; qu'ils
» demeuroient au commencement
» en Achaïe, au tour de la Ville d'Ar-
» gos, & que pluſieurs les croyoient
» Indigétes de ce Pays là. » Héſiode
(36) remarquoit auſſi que *Pélaſgus étoit Indigéte du Péloponnéſe* ; & d'autres prétendoient que ce Pélaſgus étoit le même qu'Argos, duquel les Argiens ſe diſoient deſcendus. Perſonne n'ignore que les Athéniens ſe glorifioient d'être Autochtones ; ils ne laiſſoient pas de reconnoître les Pélaſges pour leurs fondateurs (37) ; ils avouoient que leurs ancêtres demeuroient à la campagne, & avoient leurs habitations diſperſées dans tout

(35) Dionyſ. Halic. I. 14.
(36) Apollodorus I. 59.
(37) Marb. Heracl. v. 558.



bert que les Pélafges avo
fois l'Empire de la Gréce,
cupoient toute entière ? J
un paſſage de Strabon (39
te » qu'entre les Peuples
» l'Empire de la Gréce, l
» ſont les plus anciens.
Géographe dit ailleurs
» c'eſt une choſe reconnu
» près par tous les Hiſto
» les Pélaſges occupoie
» toute la Gréce. » Strabo
n'a fait que ſuivre Hérod
ſoit auſſi (41) que » le te
» thénes étoit occupé p

» tres de la Gréce.» Par surabondance de droit, ajoutons encore un seul passage d'Hérodote (42): » Les principaux Peuples de la Gréce étoient » anciennement les Pélasges & les » Grecs (Hellénes). » Et d'où venoient ces Grecs? Vous allez entendre qu'ils étoient Pélasges d'origine (43). » La Nation des Grecs, lorsqu'elle se détacha de celle des Pélasges, étoit un Peuple peu considérable, qui, ayant eu de très-petits » commencemens, s'accrut beaucoup » dans la suite par le grand nombre » de Peuples, & sur-tout de Barbares » qui se joignirent à eux.» Voilà donc les Auteurs mêmes, que M. Gibert m'oppose, qui disent que *les Pélasges occupoient la Gréce originairement, & qu'ils la tenoient toute entière.* Ils démentent par conséquent la Thése

(42) Herodot. I. 56.
(43) Herodot. I. 58.

de M. Gibert, qui prétend que, » si » les Pélasges s'étoient établis en » quelques endroits de la Gréce, ils » en chasserent des Habitans qui y » demeuroient auparavant, ou s'u» nirent avec eux. » Les Loix d'une bonne critique permettent-elles donc que l'on brouille & que l'on confonde, comme on le juge à propos, des choses que ces Historiens distinguent si clairement ? Sçavoir les tems les plus anciens où les Pélasges étoient paisibles possesseurs de la Gréce, & des tems fort postérieurs où ils commencerent d'être inquiétés, poussés & chassés de leur Pays par des Etrangers.

Mais, ajoute M. Gibert (44), » le » prétendu passage de Thucydide, » rapporté en lettres italiques, (qu'a» vant le tems d'Hellen, fils de Deu» calion, la Nation Pélasgique étoit

(44) Gibert p. 140.

» répandue dans toute la Gréce),
» quand on l'admettroit, ne prouve-
» roit en aucune façon que les Pélaf-
» ges en étoient les premiers & les
» feuls Habitans : mais, de plus, c'eft
» un paffage que l'on prête tout en-
» tier à Thucydide qui ne dit rien de
» femblable ; voici, en effet, les pa-
» roles de cet Hiftorien dans l'endroit
» qui eft indiqué (45). *Le nom d'Hel-
» lénes ne fut point originairement com-
» mun à tous les Peuples de ces Contrées ;
» il n'exiftoit point même du tout avant
» Hellen, fils de Deucalion ; mais cha-
» que Nation, & fur-tout entr'autres,
» celle des Pélafges avoit fon nom propre
» & particulier.* A quoi le Scholiafte
» ajoute, *qu'elles n'en avoient aucun
» qui fût commun à toutes.* Il eft facile
» de voir que non-feulement Thu-
» cydide ne dit pas que les Pélafges
» occupaffent toute la Gréce, ni mê-

(45) Thucyd. lib. I. cap. 3.

» me qu'ils fussent répandus par-tout, » mais qu'il résulte, au contraire, de » ce qu'il dit, qu'elle étoit peuplée » de bien d'autres Nations que les Pé- » lasges. »

Je m'imagine que c'est ici une de ces citations mal entendues, ou même tronquées, que M. Gibert me reproche. S'il faut l'en croire, *je prête un passage tout entier à Thucydide, qui ne dit rien de semblable.* Un petit mot d'éclaircissement montrera si la censure est juste.

Je ne doute pas que M. Gibert n'entende le Grec, puisqu'il entreprend de rétablir plusieurs passages des Auteurs qui ont écrit dans cette Langue, & de corriger les versions qu'on en a données. Mais il me permettra de lui dire, avec tout le respect que je lui dois, qu'il n'a pas entendu le passage dont il s'agit. Quoi! Thucydide, ce grand homme, que Quintilien préféroit à tous les Histo-

riens Grecs, & que Démosthénes avoit pris pour son modéle, par rapport au style, auroit été capable de dire des choses qui ne forment aucun sens ? Il aura voulu nous apprendre qu'avant le tems d'Hellen, fils de Deucalion, chaque Nation de la Gréce avoit son nom propre & particulier, *& sur-tout entr'autres celle des Pélasges ?* Qu'est-ce donc que les Pélasges pouvoient avoir de plus ? Qu'avoient-ils *sur-tout entr'autres*, si chaque Peuple de la Gréce avoit son nom propre & particulier ? Thucydide (46), qui exprimoit en peu de mots beaucoup de choses, a voulu dire (47) » que, dans les tems les » plus anciens, on ne connoissoit » point de nom commun qui servît » à désigner en général tous les Peu- » ples de la Gréce. Le nom même

(46) Quintil. lib. X, cap. 1.
(47) Thucyd. lib. I. cap. 3.

» d'Hellénes, ſous lequel on les dé» ſigna dans la ſuite, n'exiſtoit pas » encore avant Hellen, fils de Deu» calion. Les Peuples de la Gréce » portoient chacun ſon nom propre » & particulier, & ils portoient ſur» tout celui de Pélaſges, qui faiſoient » le plus grand nombre. Ce nom » propre qu'ils portoient eux-mê» mes, ils le donnoient auſſi au Pays » où ils étoient établis. » C'eſt de cette maniére qu'Henri Etienne a entendu le paſſage de Thucydide; en conſervant la verſion que j'ai ſuivie, il y ajoute une note, qui porte (48) que le nom de Pélaſges avoit autrefois une très-grande étendue, n'y ayant preſque point de Pays où les Pélaſges n'euſſent paſſé. Caſaubon avoit vu auſſi dans ce même paſſage (49), que le nom de Pélaſges étoit

(48) H. Steph. ad Thucyd. lib. I. cap. 3.
(49) Caſaubon. Comment. ad Strabon. p. 104.

commun

commun autrefois à un grand nombre de Peuples de la Gréce. Comme Henri Etienne & Casaubon étoient plus grand Grecs que ni M. Gibert, ni moi, ne le serons jamais, je m'en tiens à la version qu'ils ont approuvée, & que M. Wasse a cru aussi devoir retenir dans le beau Thucydide qu'il nous a donné tout nouvellement. Il est vrai que dans cet endroit, comme dans plusieurs autres, la version Latine de Thucydide tient quelque chose de la Paraphrase. Mais peut-on prendre d'autre parti, quand on veut rendre fidélement toutes les idées d'un Auteur aussi concis que l'est Thucydide? On le rendroit inintelligible, si on vouloit le traduire tout entier de la maniére dont M. Gibert a tourné le passage dont il s'agit ici. Dans le fond, la version Latine en est très-juste. Que l'on fasse dire à l'Historien que, *parmi les Peuples de la Gréce, les Pélasges faisoient*



le Scholiaste de Thucydi
rien au récit de l'Historien
remarque : » l'Auteur veu
» les Peuples de la Gréc
» toient qu'un nom propre
» ple, on les appelloit seul
» lasges, Bœotiens, & n
» commun Hellénes. » Je
cette remarque, & j'ajou
lement que les Pélasges é
anciens Habitans de la Gré
que les Bœotiens étoient
ciens que Cadmus avoit
Gréce, & qui reçurent l
Bœotiens, parce qu'un

» a aucune induction à tirer de ce
» que les Poëtes ont quelquefois
» compris tous les Grecs sous le nom
» de Pélasges ; ils ont parlé en Poëtes,
» & non en Historiens & en Criti-
» ques, & l'on n'en peut pas con-
» clure davantage qu'ils avoient
» été originairement tous Pélasges,
» que l'on pourroit conclure qu'ils
» étoient tous Achéens, Dolopes,
» Doriens, ou Argiens, de ce que les
» Poëtes les comprennent quelque-
» fois sous ces noms particuliers. »

J'avoue que je raisonnerois très-mal, si je voulois prouver que les Pélasges étoient les premiers Habitans de la Gréce, par cette seule raison que les Poëtes désignent souvent les Grecs en général sous le nom de Pélasges. Ils peuvent avoir parlé *en Poëtes, & non en Historiens & en Critiques*. J'en conviens. Mais Hérodote, Denys d'Halicarnasse & Strabon ne disent-ils pas que les Pélasges

étoient les anciens Habitans de la Gréce, qu'ils la tenoient toute entiere? Ne sont-ce pas là des Historiens & des Critiques qui en disent beaucoup plus que les Poëtes? Ces Auteurs m'auroient fourni bien d'autres preuves, pour appuyer ma conjecture, si j'avois pu prévoir que quelqu'un s'aviseroit de me contester des choses qu'ils assurent si formellement. Les Grecs qui allerent s'établir dans l'Asie mineure, étoient partagés en trois Peuples, qui avoient chacun son Dialecte particulier (51), les Ioniens, les Eoniens & les Doriens. Tous ces Peuples descendoient des Pélasges. » Les Ioniens (52) occupoient » l'Achaïe avant que Danaüs & Xu» thus eussent passé dans le Pélopon» nése, & on les appelloit alors Pé» lasges Egialées, » c'est-à-dire, ceux

(51) Plin. Hist. Nat. lib. VI. 8.
(52) Herodot. VII. 94.

qui demeuroient sur la côte, pour les distinguer de ceux qui étoient établis dans le cœur du Pays. Les Eoliens aussi (53) portoient anciennement le nom de Pélasges. Les Doriens, enfin, étoient des Pélasges, (54) qui, ayant été chassés de la Thessalie, passerent dans le Péloponnése, où ils perdirent leur ancien nom, pour prendre celui de Doriens. Puisque les Ioniens & les Doriens descendoient des Pélasges, il en résultera que les deux plus célebres Peuples de la Gréce, sçavoir les Athéniens & les Lacédémoniens, avoient la même origine. Les premiers étoient Ioniens, & les seconds Doriens: si la chose étoit nécessaire, il me seroit facile de prouver que la plûpart des autres Peuples de la Gréce, descendoient aussi des Pélasges. Par exemple, les

(53) Herodot. VII. 95. Eustath. ad Dionys. Perieg. v. 347. p. 57.
(54) Herodot. I. 56.

Achéens (55), les Argiens (56), les Thessaliens (57), les Macédoniens (58), les Arcadiens (59), les Epirotes (60), mais il faut abréger; car j'ai encore à répondre à bien des objections.

» Je ne puis m'empêcher, continue » M. Gibert, d'ajouter encore ici que » le Scholiaste d'Appollonius est cité » mal-à-propos, pour montrer que » l'Isle d'Eubée fut occupée par les » Pélasges, & qu'elle s'appelloit » Pélasgie. Ce Commentateur ne » dit autre chose, sinon, que son » Poëte appelle Pélasgique le Mars » des *Macroniens*, parce que les Ma-

(55) Dionys. Halic. I. 14. Strab. VIII. 389.

(56) Euripid. Fragm. Archelaï v. 8. Schol. Apollon. Argon. lib. I. p. 58. Strab. V. 221. Eustath. ad Dionys. Perieg. v. 347. p. 57. Diod. Sic. V. 239.

(57) Apollon. Argon. lib. I. p. 58. & Schol.

(58) Justin. VII. 1.

(59) Dionys. Halic. I. 9. Strab. V. 221.

(60) Strab. V. 221.

» croniens étoient une Colonie ve-
» nue de l'Eubée, Isle voisine du Pé-
» loponnése, lequel étoit appellé
» autrefois *Pélasgie*. En effet, Stra-
» bon, qui fait l'énumération des an-
» ciens noms de l'Eubée, ne lui attri-
» bue point celui de Pélasgie, & je
» ne me souviens pas d'avoir lû nulle
» part que les Pélasges s'en soyent
» jamais emparés. »

Puisque M. Gibert ne peut s'empêcher d'ajouter cette objection aux précédentes, je ne sçaurois me dispenser aussi de le prier très-humblement de vouloir bien ajouter à l'endroit qu'il critique deux mots qui manquent dans l'imprimé, & de lire le passage de cette maniére (61) ;
» les Pélasges occupoient ancienne-
» ment, non-seulement le Pélopon-
» nése, le territoire d'Athénes, avec

(61) Histoire des Celtes Liv. I. Chap. IX. p. 118-119.

» les Isles voisines, particuliérement » celle de Lemnos, de Scyrus, d'Eu» bée & de *Lesbos*, qui portoit au» trefois le nom de Pélasgia:» moyennant cette addition des mots de *Lesbos*, tout sera pleinement redressé; car les plus célébres Historiens assurent effectivement (62) que cette Isle portoit autrefois le nom de Pélasgia. M. Gibert ne se souvient pas, au reste, d'avoir lû nulle part que les Pélasges se soient jamais emparés de l'Isle d'Eubée. Mais si sa mémoire l'a mal servi, il me semble que je ne suis pas obligé d'en répondre, d'autant plus que j'ai cité un passage de Denys d'Halicarnasse (63), qui porte que »les Pélasges, chassés de la Thes» salie, passerent dans la Béotie, dans » la Phocide & dans l'Isle d'Eubée, » pendant qu'une autre partie de la

(62) Strab. V. 221. Diod. Sicul. V. 239. Plin. V. 31.

(63) Dionys. Halic. lib. I. p. 14.

» Nation paſſa dans l'Aſie mineure, & » s'empara de pluſieurs Pays, ſitués » le long de l'Helleſpont. » Le paſſage même d'Appollonius & de ſon Commentateur, que M. Gibert avoit ſous les yeux en me réfutant, auroit dû lui rappeller un fait qu'il ne ſe ſouvient pas d'avoir lû nulle part.

Le Poëte dit (64) que » les Argo- » nautes, étant revenus de nuit ſur la » côte des Doliens, ceux-ci ne les » reconnurent point, & crurent que » les Pélaſges Macriens venoient les » attaquer. » Le Scholiaſte remarque là-deſſus » que, ſelon Denys de Chal- » cide, ces Macriens que l'on appel- » loit auſſi Macrons, étoient une Co- » lonie venue de l'Iſle d'Eubée, qui » portoit autrefois le nom de Ma- » cris, & que c'eſt de-là qu'eſt pris » celui de Macrons. » A l'égard de

(64) Apoll. Arg. lib. I. v. 1023. p. 106.



» bée. » Il falloit donc qu'i
Pélasges dans cette Isle. Il
(66) que » les Habitans de
» bée sont appellés Pélasges
» cette Isle est voisine du
» nése, qui portoit autrefo
» de Pélasgia, ou de Pélas
la curieuse remarque que
juge à propos de rapporte
je lui laisse de très-bon co
mes petites lumiéres, il r
qu'un Historien & même
se feroit siffler, s'il s'avisoit
désigner les Anglois sous l
Picards, parce que leur Isle
de la Picardie. P...

que » les Pélasges, chassés du Pélo-
» ponnése par les Cadméens, se re-
» tirerent dans la Thessalie, où ils se
» maintinrent, selon les apparences,
» pendant un assez long espace de
» tems, puisque cette Province reçut
» d'eux le nom de Pélasgia: » M.
Gibert (68) fait là-dessus plusieurs remarques qu'il faut examiner. Rapportons, avant toutes choses, ses propres paroles; » Denys d'Halicarnasse,
» qui nous apprend cette migration
» des Pélasges en Thessalie, ne dit
» point quel en fût le motif, &,
» comme il la plaçoit trois ou quatre
» générations au moins avant Cad-
» mus, il n'a eu garde de dire qu'elle
» fût occasionnée par ce Prince, ses
» compagnons ou leurs descendans;
» les seuls que les Grecs entendent
» sous le nom de Cadméens; je ne
» trouve à ce sujet rien de plus dans

(68) Gibert p. 143.



C'est-à-dire, selon M. Gi
j'ai commis trois fautes da
ſage qu'il juge à propos de
1°. J'ai dit que les Pélaſ
chaſſés du Péloponnéſe pa
méens, au lieu que Den
carnaſſe, qui parle de cet
tion, n'en détermine pas
J'en conviens. Mais, ſi De
carnaſſe, ou quelqu'autre
digne de foi, aſſuroit c
& formellement que des P
& des Egyptiens, ayant
Gréce & s'y étant établis,
ſerent inſenſiblement les

tion. Demande-t-on autre chofe, pour fe rendre à une conjecture, fi ce n'eft qu'elle foit probable & fondée fur des faits qui y conduifent naturellement ? D'abord je vois les Pélafges maîtres de toute la Gréce. Enfuite je remarque qu'ils quittent les côtes, pour fe retirer vers le Nord, dans des Pays éloignés de la Mer. Ne dois-je pas conclure naturellement delà qu'ils furent chaffés de leur Pays par des Etrangers qui avoient établi des Colonies fur les côtes du Péloponéfe & des Contrées voifines ? Qui pouvoient être ces Etrangers que des Egyptiens & des Phéniciens, les feuls Peuples qui s'appliquaffent alors à la Navigation ? N'eft-il pas conftant & reconnu que Cécrops, Cadmus & Danaus pafferent effectivement en Gréce, & y fonderent de puiffantes Colonies ?

2°. Mais au moins ai-je fait ici un anacronifme bien marqué, puifque

» Denys d'Halicarnaſſe plaçoit cette » migration des Pélaſges en Theſſa- » lie, trois ou quatre générations au » moins avant Cadmus. » Il n'eſt pas de ma connoiſſance que Denys d'Halicarnaſſe ait fait aucune mention de Cadmus, ni qu'il ait déterminé le tems où ce Prince paſſa en Gréce avec ſes Phéniciens. D'autres cependant l'ont déterminé, & c'eſt ſans doute ſur leur calcul, comparé avec celui de Denys, que M. Gibert fonde ſon objection. Pour épargner au Lecteur une diſcuſſion chronologique, développons en peu de mots ce que M. Gibert a laiſſé deviner. Selon Denys d'Halicarnaſſe (70), Oénotrus paſſa en Italie dix-ſept générations avant le ſiége de Troye (71), c'eſt-à-dire, environ 1750 ans avant Jé-

(70) Dionyſ. Halic. lib. I. p 9. 14.

(71) Troye fut priſe l'an de la Période Julienne 3530 & 1184 avant J. C. en y ajoutant 566 ans pour dix-ſept générations, il réſultera qu'Oénotrus paſſa en Italie 1750 ans avant J. C.

ſus-Chriſt, en comptant trois générations pour un ſiécle. Lycaon, pere de cet Oénotrus, étoit le cinquiéme depuis Phoronée, qui vivoit par conſéquent ving-trois générations avant le ſiége de Troye, 1950 ans avant J. C. Suivant le même Hiſtorien, les Pélaſges paſſerent du Péloponnéſe en Theſſalie, ſix générations après le régne de Pélaſgus, petit-fils de Phoronée, c'eſt-à-dire, 1684 ans av. J. C. au lieu qu'il eſt reconnu que Cadmus n'arriva en Gréce que 1519 ans avant J. C. & par conſéquent 165 ans, ou cinq générations après la migration des Pélaſges, dont il s'agit ici. Voilà l'objection de M. Gibert, que je crois avoir propoſée dans toute ſa force. Elle ſeroit aſſurément ſans replique, ſi je convenois qu'Oénotrus paſſa en Italie dix-ſept générations avant le ſiége de Troye, & que Phoronée ou Pelaſgus, ſon petit-fils, ſont auſſi anciens que Denys

d'Halicarnaſſe le prétend. Mais j'ai averti (72) que je n'en croyois rien, & je ſuis perſuadé que les Grecs donnent à leur Hiſtoire une antiquité qu'elle n'a pas ? Comme M. Gibert n'eſt pas diſpoſé à m'en croire ſur ma parole, il faut lui en fournir des preuves qui ſoient tirées du ſujet même que nous traitons. Niobé, mere de Pélaſgus (73), fut la premiére femme que Jupiter connut, comme Alcméne, mére du grand Hercule, fut la derniére. Depuis ce tems-là ce Dieu changea d'inclination, & dédaigna le commerce des Mortelles. Il faut donc que Saturne, pére de Jupiter, Phoronée, pere de Niobé, Electrion, pere d'Alcméne, fuſſent Contemporains ; il faut que Cadmus vécut auſſi dans le même tems, puiſqu'Europe ſa ſœur, & Sé-

(72) Hiſt. des Celt. Liv. I. Ch. X. p. 174. 175. & Liv. II. Ch. XI. p. 254.

(73) Diod. Sic. IV. 155.

mêlé sa fille, eurent successivement l'honneur d'être Maîtresses de Jupiter. Et, de peur qu'on ne m'oppose ici la vaine défaite des Mythologistes, sçavoir, que les Dieux engendrent plus long-tems que les hommes, attendu qu'il y a seize générations (74) depuis Niobé jusqu'à Alcméne, j'ajouterai que cette défaite est parfaitement inutile, non-seulement, parce que Jupiter n'existoit point encore dans le siécle où l'on place Niobé, mais encore parce que Pélasgus, fils de Niobé, & le grand Hercule, fils d'Alméne, étoient effectivement contemporains. En voici la preuve. Le Poëte Eschyle (75) assure que Pélasgus régnoit à Argos (76) lorsque les Danaïdes y arriverent. Il y avoit

(74) Diod. Sic. IV. 158.

(75) Eschyl. Supp. v. 258.

(76) Quelques-uns faisoient Pélasgus fils de Jupiter & de Niobé : d'autres le croyoient Indigéte, c'est-à-dire, fils de la Terre. Eschyle le fait fils de Palecthtone, Indigéte.

alors, ſelon le calcul commun, huit ou neuf ans que Cadmus avoit établi la Colonie de Thébes. Diodore de Sicile (77) remarque auſſi qu'Hercule vivoit dans le même tems. » Li-
» nus, dit-il, Précepteur d'Hercule,
» inventa le premier parmi les Grecs
» la meſure & les vers. Cadmus
» ayant enſuite apporté de Phénicie
» les Lettres de l'Alphabet, Linus
» les accommoda à la Langue Grec-
» que, donna des noms à ces lettres,
» & en traça les caractéres. De-là
» vient que les lettres qui portoient
» d'abord le nom de Phéniciennes,
» parce qu'elles avoient été appor-
» tées de Phénicie, reçurent enſuite
» le nom de Pélaſgiques, parce que
» les Pélaſges s'en ſervirent les pre-
» miers. »

Je conſeillerai donc à M. Gibert de ne pas m'oppoſer des difficultés

---

(77) Diod. Sic. III. 140.

chronologiques, par rapport à l'Histoire Grecque, qui précéde la prise de Troye, & même les Olympiades: C'est un Pays perdu où l'on marche à tâtons. Au reste, si l'on examine attentivement le passage de Diodore de Sicile que je viens de rapporter, on y trouvera que les Pélasges étoient maîtres de la Gréce, lorsque Cadmus y arriva; au lieu que, selon le calcul de Denys d'Halicarnasse, ils quitterent le Péloponnése six générations, & la Thessalie onze générations après Pélasgus. Ces onze générations finissent, suivant son compte, au régne de Deucalion, qui chassa les Pélasges de la Thessalie, avec le secours des Curétes & des Léléges. Si le fait étoit vrai, comment Danaüs, qui ne vint en Gréce qu'après la mort de Deucalion, trouvera-t-il encore des Pélasges dans le Péloponnése? Pourquoi les lettres des Grecs & leur maniére d'écrire, reçurent-

elles le nom de Pélaſgiques ? N'eſt-ce pas à cauſe que les Pélaſges, qui étoient encore dans le Pays, s'en ſervirent les premiers? Ils introduiſirent l'uſage d'écrire de gauche à droite, &, par cette raiſon, ils renverſerent les lettres Phéniciennes, comme j'ai eu occaſion de le montrer ailleurs (78).

3°. La troiſiéme remarque de M. Gibert, c'eſt que j'ai cité ici mal-à-propos divers paſſages d'Hérodote (79), qui ne dit rien de plus à ce ſujet que Denys d'Halicarnaſſe. J'ai cité ce paſſage à la fin d'une note (80), pour prouver qu'il avoit paſſé en Gréce différentes Colonies d'Egyptiens & de Phéniciens. Si le Lecteur veut ſe donner la peine de vérifier les citations, il verra ſi elles portent

(78) Hiſt. des Celt. Liv. II. Ch. XI. p. 252.

(79) Herodot. II. 91. V. 57. VII. 93.

(80) Hiſt. des Celt. Liv. I. Chap. IX. p. 119. not. (6).

à faux ; & si elles n'établissent pas bien clairement ce que je me proposois de prouver.

Voyons si une autre objection de M. Gibert a plus de fondement. J'avois dit (81) que » les Pélasges, inquiétés dans leurs nouvelles habitations par les mêmes Cadméens, ou » plutôt par le nouveau Peuple qui » s'étoit formé en Gréce, se dispersent de tous côtés. » Voici la remarque que M. Gibert fait sur ces paroles (82) : » M. Pelloutier n'a pas » mieux réussi dans l'application d'un » passage du chap. 56. du liv. I. de cet » Historien, dont il se sert quelques » lignes plus bas, pour montrer que » les mêmes Cadméens inquiéterent » encore les Pélasges dans la Thessalie ; car Hérodote, dans l'endroit » cité, n'attribue aux Cadméens que

(81) Hist. des Celt. Liv. I. p. 121.
(82) Gibert p. 143.

» d'avoir chassé les Pélasges de l'Isf-
» tiéotide, Province située vers les
» Monts Olympe & Ossa, où ils se
» retirent en sortant de la Thessalie,
» & non pas de la Thessalie même. »

Voici le passage même d'Hérodote (83). » Du tems de Deucalion,
» les Pélasges occupoient la Phtio-
» tide; sous Dorus, fils d'Hellen, ils
» demeuroient dans les Contrées qui
» sont autour des Monts Ossa &
» Olympe, & que l'on appelle l'Isf-
» tiéotide. Chassés delà par les Cad-
» méens, ils allerent s'établir autour
» du Mont Pindus. » Ce passage ne dit-il donc pas que les Pélasges furent inquiétés dans leurs nouvelles habitations ? Ne dit-il pas que les Pélasges furent chassés par les Cadméens de l'Isftiéotide ? Cette Isftiéotide n'étoit-elle pas une Province de la Thessalie ? L'Olympe & l'Ossa (84) n'ap-

(83) Herodot. I. 56.
(84) Strab. VIII. 356. IX. 430. 441.

partenoient-ils pas aussi à la Thessalie; & n'étoit-ce pas entre ces deux Montagnes que l'on voyoit cette belle vallée que les Anciens appelloient *Thessalica Tempe*? Je ne sçais si je ne me trompe, mais il me semble qu'une objection aussi frivole ne devoit pas être proposée avec cet air de confiance que M.Gibert affecte ici. *M. Pelloutier n'a pas mieux réussi dans l'application d'un passage d'Hérodote.* Je consens de bon cœur que le Lecteur juge qui des deux a le mieux réussi, ou l'Historien, ou le Censeur. » Mais non, ajoute M. Gi» bert (85), en continuant toujours » sur le même ton, ce n'est pas, se» lon notre Critique, par les mêmes » Cadméens que les Pélasges furent » inquiétés, *c'est plutôt*, dit-il, *par le* » *nouveau Peuple, formé* du mêlange » de ces Orientaux avec les anciens

(85) Gibert. p. 144.

» Habitans de la Gréce. Denys d'Hal-
» carnasse sera cette fois son garant au
» au liv. I. de ses Antiquités. Cepen-
» dant cet Historien ne nomme en
» cette occasion que les Curétes, les
» Léléges, les babitans du Parnasse.
» Or M. Pelloutier n'approuve point
» que ces Nations fussent le nouveau
» Peuple en question, qu'il compose
» d'Egyptiens, de Phéniciens & de
» Pélasges, ou qu'elles en fissent par-
» tie : je ne sçais même si leur Histoire
» pourra s'accommoder aisément à
» cette origine ; quoiqu'il en soit,
» jusqu'à ce que M. Pelloutier ait éta-
» bli ce point ; je ne vois pas ce que
» fait ici pour lui l'autorité de Denys
» d'Halicarnasse. » Voilà assurément
bien des paroles perdues. Puisque les
Pélasges demeurerent dans la Thessa-
lie pendant cinq générations, les En-
nemis qui les chasserent de la Thessa-
lie ne pouvoient être les mêmes que
ceux qui les avoient chassés du Pélo-
ponnése;

ponnése. Ce ne purent être que leurs descendans, & les gens du Pays qui étoient entrés dans le parti de ces Etrangers, qui inquiéterent les Pélasges dans leurs nouvelles habitations. Selon Denys d'Halicarnasse (86), » ils en furent chassés par les Curétes » & par les Léléges, qui reçurent » depuis le nom d'Etoliens & de Lo- » criens. » Mais ces Curétes n'étoient-ils pas les ministres & les adorateurs de Jupiter, dont les Phéniciens avoient introduit le culte ? Les Locriens & les Etoliens n'étoient-ils pas les alliés du Héros qui fut le grand destructeur des Pélasges & de leur Religion ? Je parle d'Hercule. Epalius, Roi des Locriens & des Etoliens (87), ayant été chassé de ses Etats, Hercule rétablit ce Prince, qui en cette considération choisit le

(86) Dionys. Halic. I. p. 14.
(87) Strab. IX. p. 427.



ſur pluſieurs autres objeɛt
Gibert, qui, étant peu ir
en elles-mêmes, roulen
ſur des ſujets dont la diſcu
roit rien d'intéreſſant. M
pour ſe prêter à mon raiſo
veut (88) que je lui diſe
» j'entends par les Pélaſge
» vinces de l'Europe? » Il
que je l'ai dit (89) aſſez
en remarquant que l'on
Pélaſges en Gréce, en It
les Gaules, dans l'Aſie mi
en nommant les Peuples q
Pélaſges. En tout cas j'e

de montrer alors que les Pélasges ne différoient pas des anciens Scythes.

En rapportant un passage d'Hérodote (90), dont j'ai fait usage, & qui porte que » les Pélasges occupoient » anciennement l'Isle de Samothrace, » & que c'est d'eux que les Thraces » (91) ont pris les mystéres des Ca» bires, » M. Gibert m'avertit (92) que j'aurois dû en conclure que les Pélasges, qui introduisirent la cérémonie, étoient différens des Samothraces qui la reçurent. Il n'y a cependant rien à changer dans ce que j'ai dit ici.

Les Grecs faisoient de Dardanus (93) un Prince Pélasge, qui, ayant passé de l'Arcadie dans l'Isle de Samothrace, y institua les mystéres dont Hérodote fait mention dans le

(90) Herodot. II. 51.
(91) Lise, *Samothraces*.
(92) Gibert. p. 149.
(93) Dionys. Halic, I. 55. Strab. VIII. 346.



Aſie avec des troupes de
y fonda le Royaume de
de l'autre, que les myſté
attribuoit l'inſtitution à
appartenoient à la Relig
ples Scythes & Celtes,
leurs ſanctuaires les plus
& qui célébroient leurs f
ſolemnelles dans les Iſles
Continent, à celles de G
pagne, de Sayne dans l
d'Heiligelandt en Germa
mos en Thrace ; il me
ma preuve demeurera da
force, & que je ſerai en

de Daulja, dans ces tems fabuleux où les hommes étoient changés en oiseaux, &c.... Ce tems-là, dit M. Gibert (94) n'eſt pas immémorial: il ne remonte qu'à cinq ou ſix générations avant la guerre de Troye. Je ne ſçais comment M. Gibert l'entend. Il me ſemble qu'un tems, dont nous n'avons point de bons Mémoires, & dont il ne reſte que des fables, eſt un tems immémorial. Diſtinguer dans ces tems-là une ſuite de générations, ce feroit à peu-près comme ſi l'on vouloit marquer un point fixe dans les eſpaces imaginaires. Quant à ce que M. Gibert ajoute que la Phocide, où la Ville de Daulia étoit ſituée, n'étoit qu'une partie de la Gréce, il trouvera la réponſe dans un paſſage de Strabon, cité en note (95).

(94) Gibert. p. 150.
(95) Strab. VII. 321.

J'avois dit encore qu'il y a toute apparence que les Pélaſges chaſſés de la Gréce ſe retirerent chez les Thraces ; pour être en ſûreté auprès de leurs Compatriotes. C'eſt, dit M. Gibert (96), une foible apparence. Des Peuples errans ſe logeoient où ils pouvoient. Je ne ſçais ſi M. Gibert ſe ſeroit prêté à mon raiſonnement, ſuppoſé que j'euſſe été capable de dire que les Pélaſges préféroient de chercher une retraite parmi des Peuples étrangers & ennemis : s'il en étoit ainſi, je le prie très-humblement de me pardonner la faute que j'ai faite de ſuivre Denys d'Halicarnaſſe, qui diſoit : *Sed cùm maxima Pelaſgorum pars per loca Mediterranea ſe contuliſſet ad Dodonæos ſuos cognatos.* Dionys Halic. lib. I. pag. 13.

Enfin, M. Gibert convient avec

(96) Gibert p. 151.

moi que les Sintiens (97), qui étoient un Peuple Thrace, étoient les plus anciens Habitans de l'Isle de Lemnos. Mais il ne veut pas que ces Sintiens fussent en même tems un Peuple Pélasge : » c'étoit cependant l'opinion » d'Anticlides, cité par Strabon (98): » c'est celle du Scholiaste d'Appol- » lonius (99), qui dit que les pre- » miers Habitans de l'Isle de Lemnos » étoient les Tyrrhéniens, (*c'est la » même chose que les Pélasges,*) & que » le nom de Sintiens est une épi- » théte qu'on leur donnoit, parce » qu'ils étoient de grands brigands. »

Mais, dit M. Gibert (100), on trouve dans Appollonius la distinction la plus caractérisée entre les Sintiens & les Pélasges Tyrrhéniens, qui les chasserent de leur Isle. M. Gi-

(97) Strab. VII. 331. Steph. de Urb. p. 512.
(98) Strab. V, 221.
(99) Schol. ad Apoll. Arg. I. p. 61.
(100) Gibert. p. 153. not. (*).

bert me permettra de lui répondre, avec tout le respect que je lui dois, qu'il confond étrangement les tems & les faits. Appollonius ne dit point que les Pélasges aient chassé les Sintiens de l'Isle de Lemnos : les Pélasges en chasserent (101) la postérité d'Euphémus, c'est-à-dire, des Grecs qui se disoient descendus des Argonautes (102), & par-là ils rentrerent dans la possession d'une Isle qui leur avoit appartenu autrefois. Peut-être aussi que M. Gibert ne se seroit point trompé s'il avoit distingué les Tyrrhéniens de l'Italie (103), qui parloient une Langue barbare, de ceux de la Gréce qui avoient la même Langue que les Athéniens (104).

Je finirai, Monsieur, cette lettre par trois réflexions qui serviront de

---

(101) Apoll. Arg IV. v. 1760. p. 536.
(102) Herodot. IV. cap. 145.
(103) Dionys. Halic I. 24.
(104) *Voyez* ci-dessous, Réflex. II.

répônse générale à différentes objections par lesquelles M. Gibert prétend attaquer ce que j'avois dit des anciens Habitans de la Gréce.

I. La premiére regardera l'explication que j'ai donnée de la fable des Titans & des Géans. Après avoir montré (105) que les Pélasges étoient les anciens Habitans de la Gréce & des Provinces voisines, où l'on prétend qu'ils se retirerent en quittant leur Pays natal, j'ai remarqué, comme une chose digne d'attention, que l'on trouvoit des Titans & des Géans dans la plûpart des Pays où les Anciens ont placé des Pélasges ; en Gréce, en Italie, en Thrace, en Arcadie, dans les Isles de Créte & d'Eubée. Il est, par exemple, dit (106) que l'Arcadie s'appelloit autrefois *Pelasgia* & *Gigantis*; que le territoire d'A-

(105) Hist. des Celt. Liv. I. p. 124. 147.

(106) Eustath. ad Iliad. II. v. 608. p. 300.



fois ſous l'obéiſſance des
la Ville d'Erétria(109)av
nom d'un des Titans; q
ces deſcendoient de la fil
Titans (110). La raiſon
ma conjecture, que les P
Titans & les Géans ſon
perſonnes déſignées ſ
noms. C'étoient les ancie
de l'Europe, les Partiſa
cienne Religion, qu'Her
Jupiter, & grand défen
Culte, eut à combattre
la fable le fait paſſer. Il e
Eſpagne: ceux là devoie

tes. Il en trouva dans les Gaules: c'étoient des Liguriens, & par conséquent des Celtes, de l'aveu même de M. Gibert, qui fait descendre les Celtes des Liguriens. Il en trouva en Italie, qui pouvoient être des Aborigines, des Sammites, ou des Sicaniens; il en trouva enfin en Thrace, où se donna la célebre bataille de Phlégra, précisément dans le tems où les Pélasges s'étoient retirés de la Gréce, & dans la Contrée même où ils étoient établis. On les appella des Géants, parce-que les Peuples Scythes & Celtes etoient extrêmement grands, en comparaison des Phéniciens & des Egyptiens qui passerent en Europe. On les appelloit Titans, parce que leur mythologie les faisoit descendre du Dieu Teut, & d'Opis sa femme. L'ancienne mythologie des Grecs ne différoit point sur cet article de celle des Celtes. Ils faisoient les Titans fils du Ciel &

de la Terre. Les noms de Teutamus, Tuiston, Teutomal, Teutomat, Taysan, que plusieurs Princes Pélasges, Scythes, Liguriens & Gaulois ont porté; ces noms ont, selon moi, la même origine que celui des Titans. Voilà ma conjecture, &, à certains égards, celle du P. Pezron, qui dit (111) aussi que les Gaulois étoient de la race des Titans.

Voyons présentement ce que M. Gibert oppose à ma conjecture. » Elle est, dit-il (112), assurément » digne d'une imagination également » vive & ornée.« C'est une petite politesse dont je le remercie très-humblement, quoique je ne le mérite point. Au reste, il ne manque à ma conjecture qu'une application juste & solide. M. Gibert le croit ainsi. (113) Le Public jugera si les raisons

(111) Ant. des Gaulois p. 111. 133. 140. 187.
(112) Gibert p. 167.
(113) *Ibid.*

dont M. Gibert s'eſt ſervi pour combattre ma conjecture, ſont plus ſolides que les preuves que j'ai employées pour l'établir. Voici les raiſons de mon Cenſeur (114).

1°. » On ne peut pas conclure de ce » que les Anciens ont placé les Géans » dans quelques-uns des Pays qui fu» rent occupés par les Pélaſges, que » les Pélaſges ſont la même choſe«. Je conviens de très-bon cœur que mes remarques ne forment pas une démonſtration. Mais, puiſqu'il eſt conſtant que l'Arcadie étoit appellée *Gigantis*, le Pays des Géans, dans un tems où elle étoit occupée par les Pélaſges, n'étoit-il pas naturel d'en conclure que les Pélaſges paſſoient pour des Géans?

2°. » Le nom de *Teutamides* ſigni» fie uniquement que celui qui le por» toit étoit fils de *Teutam*.» C'eſt pré-

(114) Gibert p. 147.



4°. M. Gibert m'av
(119), » qu'il n'eſt po
» les Celtes ou Scythes
» grands que les Phén
» Egyptiens qui paſſer
» ce « ; ſoit parce que l
des Géans en Phénicie
pie, ſoit parce qu'Ariſt
que dans les Pays froid
Pays chauds, les homn
dinairement plus grands
ſulte que l'Egypte éta
chaud, les hommes y
grands que dans la Scy
au nombre des Pays fr

(120) de la grande taille des Peuples Celtes. Vous m'avouerez, Monsieur, qu'il y a des Lecteurs bien difficiles à contenter. Un *Observateur sur les Ecrits modernes* n'approuve pas que j'aye entassé preuve sur preuve, passage sur passage, pour montrer que les Scythes & les Celtes étoient d'une grandeur énorme, en comparaison des autres Peuples. Voici un autre Observateur qui me dit fort poliment que *tout cela n'est pas vrai.*

5°. Enfin pour abréger, M. Gibert me conseille de lire le P. Pezron, » où j'aurois trouvé des rai» sons plus apparentes & mieux éta» blies .... pour montrer que les Ti» tans sont les premiers Celtes. « M. Gibert a bien raisons de m'envoyer à une Ecole où il a tant profité. J'ai averti que je n'avois lû le

(120) Hist. des Celt. Liv. II. Ch. II. p. 6-12.



qu'il n'étoit rempli que
& de raiſons, que je de
donner à ceux qui don
Mythologie tant ancien
derne. Quoi qu'il en ſoi
faut que j'étudie encore
P. Pezron, pourquoi M.
vertit-il (121) que de ſç
mes ont jugé que, po
ſyſtême du P. Pezron, i
l'expoſer ? N'eſt-ce p
par un trait de plume
contre le Maître & cont
tion qu'on voudroit lui fa
II. Ma ſeconde réflexi

gues, sçavoir l'Egyptienne, la Phénicienne & la Langue Scythe que les Pélasges parloient anciennement. Pour le prouver, je me suis (122) prévalu 1°. du témoignage de M. Fourmont, » qui réduit les mots » primitifs de la Langue Grecque à » moins de 300 vocables qu'il prou» ve être tirés les uns des Thraces & » des Peuples voisins, les autres des » Phéniciens, ou, en général, des » Langues orientales. ».

2°. J'ai produit une Liste d'environ cinquante mots, qui sont en même tems Grecs & Tudesques. Si je n'en ai pas allégué davantage, comme il m'auroit été facile de le faire, c'est parce que je n'écrivois pas un Glossaire, & que je ne voulois pas porter la faucille dans la moisson d'autrui. D'un côté M. Fourmont a promis de publier son

(122) Hist. des Celt. Liv. I. Ch. IX. p. 140.

Dictionnaire : de l'autre j'ai vu le Manuſcrit d'un Sçavant qui a recueilli plus de 2000 mots qu'il prétend être les mêmes en Grec qu'en Allemand.

Voici les objections de M. Gibert (123) qui regardent cette matiére. » Je réponds d'abord, avec Hérodo- » te (124), que l'on ignore entié- » rement quelle Langue parloient » en effet les anciens Pélaſges. »

M. Gibert me permettra de lui répondre qu'il ſe trompe & qu'il ſe contredit pour avoir ſuivi & copié ſans réflexion Hérodote, qui avance lui-même des choſes contradictoires. Hérodote ne dit-il pas (125) » que les Pélaſges appellerent les » Dieux Θεὺς, ὅτε κόσμω θέντες &c? « Cette Etymologie n'eſt - elle pas

(123) Gibert p. 161.
(124) Herodot. I. 57.
(125) Herodot. II. 52.

Grecque ? Ne dit-il pas (126) que les Ioniens, les Eoliens & les Doriens descendoient des Pélasges ? Et ces trois Peuples ne parloient-ils pas Grec ? De sçavoir, après cela, si Hérodote peut être concilié avec lui-même, & s'il a voulu dire seulement que l'on ignore quel Dialecte des Grecs les Pélasges suivoient, c'est ce qu'il ne m'importe pas d'examiner. Ce qu'il y a de constant, c'est que les Pélasges parloient Grec. Thucydide (127) assure que » les Habitans des Isles de Lemnos & d'Imbros avoient la même Langue & les mêmes Coutumes que les Athéniens. « Les Pélasges avoient fondé, selon Denys d'Halicarnasse (128), la Ville d'Agylla. La méprise, par laquelle cette Ville reçut le

(126) Herodot. I. 56. VII. 94. 95.
(127) Thucyd. VII. 57.
(128) Dionys. Halic. I. p. 16.

nom (129) de χαιρε, ne prouve-t-elle pas qu'on y parloit Grec? Le même Historien (130) ne pose-t-il pas en fait que ces Pélasges avoient porté en Italie la Langue & les Cérémonies des Grecs? M. Gibert veut-il que je lui prouve par son propre témoignage que les Pélasges se servoient de la Langue Grecque? Ils avoient établi une Colonie à Vélia (131). » C'est, dit » M. Gibert (132), le nom d'une » Ville située dans des lieux maréca» geux appellés en Grec Ἔλεια ».

Une nouvelle objection de mon Censeur est (133), » que la conformi» té que l'on trouve dans quelques » mots des deux Langues de Peu» ples qui ont été voisins, & qui

(129) Hist. des Celt. Liv. I. Ch. X. p. 178.
(130) Dionys. Halic. I. 16. 17.
(131) Id. *ibid.*
(132) Gibert p. 78.
(133) Gibert p. 162.

» se sont souvent mêlés ensemble
» par des migrations où des Colonies,
» ne prouve point toute seule l'i-
» dentité de ces deux Peuples. «

Fort bien. Mais, s'il est vrai, comme je le prétens avec M. Fourmont, que les Thraces & les Pélasges eussent absolument la même Langue avant que les derniers eussent adopté des mots Egyptiens & Phéniciens, il en résultera donc une preuve de l'identité de ces deux Peuples.

Mais il faudroit » que (134) l'a-
» nalogie fût si particuliére aux deux
» Langues, que l'on ne put la re-
» trouver dans une autre. «

C'est précisément ce que je soutiens, & ce qui résulte aussi de la preuve de M. Fourmont.

Cependant » M. Pelloutier a été
» assez malheureux pour ne rencon-

(134) Gibert p. 163.



Mais pourquoi de cinq
que j'ai allégué n'en rebu
six qui lui paroissent d
aloi, & qu'il croit pouv
plus naturellement des La
braïque & Chaldaïque
régles de son Etymologi
rai occasion d'examiner
tre suivante. Pour conte
tendant M. Gibert, je
les bons payeurs, & me
tres mots à la place de
trouve bon de rejetter. B
tus, κλάγγω *sono*, γρασων
mamma, σφέλας *scabell*
montes alti. Ces mots sont

III. Ma troiſiéme & derniére réflexion roulera ſur le célébre oracle de Dodone. Commençons par rapporter ſuccinctement ce que j'en ai dit (136) : ce ſera le moyen de juger ſi les objections par leſquelles M. Gibert prétend renverſer mes conjectures ſont fondées.

Ce que l'on appelloit l'Oracle de Dodone étoit une forêt, ou un bocage conſacré, dans lequel il y avoit (137) pluſieurs arbres doués du don de prophétie. On voyoit, ſur-tout au milieu de la forêt (138), un grand chêne que l'on appelloit le chêne (139) de Jupiter, & que l'on conſultoit préférablement à tous les autres, parce qu'il étoit en réputation de prononcer les oracles les plus clairs & les plus

(136) Hiſt. des Celt. Liv. I. Ch. IX. p. 133-138.
(137) Servius ad Georg. II. v. 16, p. 100.
(138) Idem ad Æneid. III. 466.
(139) Odyſſ. XIV. 327. XIX. 296.

ſûrs. Quand quelqu'un venoit conſulter la Divinité (140), la Prêtreſſe le plaçoit à une certaine diſtance de l'Arbre, &, après avoir obſervé pendant quelque tems le mouvement des feuilles que le vent agitoit & le bruit ſourd qui réſultoit de ce mouvement, elle interprétoit à ſa maniére ce langage de la nature ou de la Divinité, & diſoit au Conſultant : *Voici ce que répond Jupiter*, &c. Au pied de l'Arbre il y avoit une fontaine (141) qui participoit auſſi au don de Prophétie, c'eſt-à-dire, que quand le tems étoit calme, & que l'on ne voyoit aucune agitation dans les feuilles du chêne, ceux qui venoient conſulter l'Oracle n'étoient pas pour cela renvoyés ſans réponſe. La Prêtreſſe (142) recouroit alors au murmure

(140) Suid. in Dodon.
(141) Servius ad Æneid. III. 466.
(142) Servius. *ibid.*

des eaux de la Fontaine. On voit, par cet exposé, que l'Oracle n'étoit pas anciennement dans un Temple proprement ainsi nommé. Le chêne de Jupiter auroit été muet, il auroit même péri, si, au lieu de le laisser en plein air, on avoit voulu le renfermer dans des murailles. Après que les Phéniciens & les Egyptiens eurent porté en Gréce la coutume d'ériger des Temples & des Idoles à l'honneur de la Divinité, on bâtit à Dodone un Temple, dont Vitruve fait quelque part la description. Je ne sçaurois dire dans quel tems ce Temple, qui existoit déja du tems d'Hérodote, avoit été fondé. Plutarque (143) dit, à la vérité, qu'il passoit pour être l'ouvrage de Deucalion (144). Comme Deucalion

---

(143) Plutarch. Pyrrho initio.

(144) Hyginus dit que le Temple avoit été bâti par Thessalus Fab. 225. Ce Thessalus passoit pour être fils de Jason & de Médée.

étoit l'ennemi déclaré des Pélasges qu'il chassa d'une partie de la Thessalie, il ne seroit pas impossible qu'il n'eut donné dans les nouvelles idées & bâti des Temples à la maniére des Egyptiens. Au reste, il est constant que le Temple de Dodone étoit beaucoup plus moderne ; Homére (145) insinue bien clairement qu'il n'y avoit, de son tems, ni Temple, ni Maison dans la forêt de Dodone.

Les Pélasges avoient fondé l'Oracle de Dodone. C'est un fait que les Anciens attestent unanimement. Homére, Hérodote, Hésiode, Ephorus, Martien d'Héraclée, Strabon (146), sont tous d'accord sur cet article. Denys d'Halicarnasse (147) ajoute qu'à la faveur de l'Oracle, les Pélasges se maintinrent long-

(145) Iliad. XVI. v. 233.

(146) Iliad XVI. v. 233. Herodot. II. 52. Strab. VII 327. IX 402.

(147) Dionys. Halic. lib. I. p. 15.

tems dans le territoire de Dodone. » Personne n'osoit les y attaquer, » parce qu'on les regardoit comme » des personnes sacrées. « Il y a bien des fables & des contradictions dans ce qu'Hérodote raconte du même Oracle. Rapportons cependant ce qu'il en dit, & voyons s'il est vrai que mes conjectures soient renversées par le témoignage de cet Historien.

» J'ai appris (148) à Dodone que » dans les tems les plus anciens les » Pélasges immoloient leurs victimes » en invoquant les Dieux auxquels » ils ne donnoient ni nom ni surnom, » attendu qu'ils leur étoient entiére» ment inconnus. Ils les appelloient » Θεὰς, parce qu'ils avoient tout dispo» sé avec ordre. Après un long inter» valle, ils apprirent qu'on avoit ap» porté d'Egypte les noms des autres

(148) Herodot. II. 52. 53. 54. 58. 171.

» Dieux, & ce ne fut encore que
» long tems après qu'ils entendirent
» parler de Bacchus. Au bout de
» quelque tems ils consulterent sur
» le sujet de ces noms l'Oracle de
» Dodone, qui passoit pour être le
» plus ancien de toute la Gréce, &
» qui étoit alors le seul. L'Oracle
» leur permit de se servir de ces
» noms, qui venoient des Barbares.
» Depuis ce tems-là ils exprimerent
» dans leurs sacrifices les noms de
» ces Dieux, & les Grecs les reçu-
» rent ensuite des Pélasges ... c'est
» ce que disent les Prêtresses de Do-
» done. Voici ce que les Egyptiens

» l'autre en Gréce, & que ce furent
» ces deux Prêtresses qui fonderent
» les premiéres des Oracles, au mi-
» lieu des Peuples dont je viens de
» parler. Leur ayant demandé quelle
» certitude ils avoient de la chose,
» ils me répondirent qu'ils avoient
» fait de grandes recherches tou-
» chant ces femmes, & qu'ils avoient
» appris nouvellement ce qu'ils ve-
» noient de me dire. Voilà ce
» que j'ai appris des Prêtres de
» Thébes. Mais les Prêtresses de
» Dodone me dirent que deux co-
» lombes noires s'étant envolées de
» Thébes en Egypte, l'une passa en
» Lybie & l'autre à Dodone. Celle-
» ci s'étant posée sur un hêtre, pro-
» nonça en langage humain que le
» destin portoit que l'on devoit éta-
» blir là un Oracle de Jupiter:
» qu'ayant conjecturé de-là que cet
» avis leur étoit donné par la Divi-
» nité, elles avoient commencé, de-

» puis ce tems-là, à prophétiser. C'est
» ce que me dirent les Prêtresses de
» Dodone, & les autres Dodonéens
» me confirmerent la même chose...
» On devine à peu près de la même
» maniére à Thébes, en Egypte & à
» Dodone. La coutume de deviner
» dans des Temples vient des Egyp-
» tiens, desquels les Grecs ont aussi
» emprunté plusieurs autres céré-
» monies de la Religion .... Les
» mystéres que les Grecs appellent
» Thesmophoria furent enseignés
» aux femmes des Pélasges par les
» filles de Danaüs. «

De tout cela j'ai conclu que les Pélasges, qui étoient les Fondateurs de l'Oracle de Dodone & les premiers Habitans de la Gréce, avoient une Religion toute différente de celle que les Phéniciens & les Egyptiens y apporterent depuis. Ils n'avoient ni Temples, ni Idoles. Ils tenoient leurs assemblées

religieuſes dans des forêts. Un chêne étoit le ſymbole & l'Oracle de la Divinité. Ils devinoient par le murmure des eaux, par le mouvement des feuilles d'un arbre. Ils ne connoiſſoient aucun des Dieux (149) qu'Homére & Héſiode ont célébré, & dont le nom, auſſi bien que le culte, avoient été apportés d'ailleurs. Ils offroient leurs ſacrifices en invoquant les Dieux, ſans y chercher d'autre cérémonie. Dans la ſuite les ſuperſtitions étrangéres prévalurent inſenſiblement en Gréce. Une partie des Pélaſges, & même les Prêtres de Dodone, conſentirent de les adopter pendant que ceux qui refuſoient d'embraſſer la nouvelle Religion, furent chaſſés de leur Patriæ, ou en ſortirent volontairement. Ecoutons préſentement ce que M. Gibert oppoſe à ma conjecture.

(149) Herodot. II. 50. 53.

I. Objection. (150) » Hérodote » même assure que les Oracles ne » devoient leur origine qu'aux Egyp- » tiens. «

Je réponds premierement que si Hérodote disoit ce que M. Gibert lui attribue , il seroit seul de son sentiment. Les deux Oracles les plus anciens & les plus célébres de la Gréce , étoient celui de Delphes & celui de Dodone. On rapportoit l'institution du premier (151) aux Hyperboréens, & je viens de montrer par une foule d'Auteurs que celui de Dodone avoit été établi par les Pélasges.

En second lieu , l'Historien se contrediroit visiblement lui-même , puisqu'il suppose que l'Oracle de Dodone subsistoit déja lorsque les superstitions étrangères commence-

(150) Gibert p. 154.
(151) Pausan. Phoc. V. p. 809.

rent à s'introduire. N'eût-il pas été ridicule de demander à une Prêtresse Egyptienne qui avoit apporté de Thébes le culte de ses Dieux, qui devinoit par leur inspiration, s'il falloit aussi exprimer dans le service le nom de ses Dieux?

Enfin Hérodote (152) dit ce qu'il devoit dire, sçavoir que » la cou- » tume de deviner dans des Tem- » ples venoit des Egyptiens. « C'est ce que porte le Grec, & ce que M. Gibert ne devoit pas supprimer dans la version Latine de ce passage.

II. Objection. (153) Il y plus, c'é- » toit un point également reconnu » par les Egyptiens & par les Do- » donéens, que celui de Dodone » avoit été établi par une Egyptien- » ne. Les Prêtres de Thébes l'a-

(152) Herodot. II. p. 105.
(153) Gibert p. 154. 155.

» voient ainſi raconté à Hérodote ;
» ceux de Dodone lui en avoient
» dit autant, & je ne vois pas ce
» qu'on peut oppoſer à une tradi-
» tion ſi poſitive & ſi uniforme. »

On peut y oppoſer une réflexion qui eſt déciſive. M. Gibert ſuppoſe ce qui eſt en queſtion. La tradition n'eſt pas uniforme. Démentie par les Auteurs que j'ai cités, & qui rapportent aux Pélaſges la fondation de l'Oracle de Dodone, elle n'eſt pas uniforme même dans Hérodote. Les Egyptiens en attribuent l'inſtitution à une femme, & les Prêtreſſes de Dodone à une colombe. La tradition auſſi n'eſt pas poſitive. Les Prêtres Egyptiens diſent qu'après bien des recherches ils n'ont rien découvert touchant la route qu'avoient priſe les deux Prêtreſſes que des Phéniciens avoient emmenées, & que la ſource où ils ont puiſé eſt un oui-dire, un bruit

qui s'eſt répandu tout nouvellement. On voit bien que les Prêtres de Thèbes, ayant appris l'hiſtoire des deux Colombes noires, en eurent honte, & que, pour rendre la choſe plus croyable, ils tranformerent ces colombes en femmes, ſans vouloir garantir cependant que ces femmes euſſent paſſé l'une en Lybie & l'autre en Gréce. Il eſt vrai que les Prêtreſſes de Dodone prirent un ton plus affirmatif, & raconterent gravement à l'Hiſtorien la Fable de la Colombe. Les hommes qui ſervoient dans le Temple de Dodone appuyerent la choſe de leur témoignage, & aſſurerent que les Prêtreſſes avoient dit la pure vérité. Pouvoit-il en être autrement ? Falloit-il que ces bonnes gens déſavouaſſent une Fable qui les faiſoit ſubſiſter ? Tout ce que je trouve de bien poſitif, c'eſt la crédulité d'Hérodote & de ceux qui ſe laiſ-

ſent bercer par de ſemblables fornettes.

3e. *Objection.* (154). « Ce qu'Ephore dit dans Strabon, que cet » Oracle étoit ἵδρυμα τῶν πελασγῶν, ne » peut, ce me ſemble, ſignifier qu'il » y eut été établi par les Pélaſges: » ἵδρυμα dans le ſtyle de Strabon, » (Voy. les premieres lignes du Liv. » 6.) ſe dit de la conſtruction, de la » fondation d'un Temple, d'un bâtiment, & ne s'applique point ordinairement au ſens figuré, à l'inſtitution, l'établiſſement d'une cérémonie, d'une ſuperſtition, d'un » oracle, en un mot; ainſi il ſemble » qu'il faille l'expliquer ici de la fondation du Temple même qui étoit » à Dodone, & qui avoit, en effet, » été conſtruit par Deucalion, qui » étoit Pélaſge, ou dire que, par ces » mots, Ephore n'a entendu autre

(154) Gibert p. 153.

» chose, sinon que cet oracle étoit » le lieu sacré & le siége de la Reli- » gion, du culte des Pélasges. Après » tout, le témoignage d'Ephore, » peut être hazardé, prévaudra-t-il » tout seul à celui d'Hérodote, qui » avoit voyagé sur les lieux, & à » une Histoire bien circonstanciée, » confirmée également par tous ceux » qui y avoient quelque part » ?

J'ai déjà montré que l'Oracle de Dodone avoit été fondé par les Pélasges, de l'aveu même d'Hérodote, & que le Temple qu'on y voyoit, étoit postérieur au tems de Deucalion. J'ajouterai seulement ici, qu'il s'en faut de beaucoup que la remarque Grammaticale de M. Gibert soit conforme aux régles d'une bonne critique. Les mots d'ἵδρυω & d'ἵδρυμα doivent être expliqués, comme on le dit dans les Ecoles, *pro subjectâ materiâ*. Par exemple,

Strabon dit (155) qu'il y avoit des Celtes établis le long de la Propontide ἱδρυμένων; le mot Grec ne signifie pas ici *qu'ils y étoient bâtis*, non plus que dans Procope, lorsqu'il dit que les Toringiens étoient établis à l'Orient des Arboruches ἱδρύσαντο (156). Ainsi quand Strabon (157) remarque qu'un Temple (ἱερὸν) de Junon, que l'on voyoit en Italie, étoit l'ouvrage de Jason (ἵδρυμα) il est certain que le mot Grec peut & doit signifier ici que Jason avoit fait bâtir le Temple. Mais, au contraire, quand Ephorus disoit que l'Oracle (μαντεῖον) de Dodone est une fondation des Pélasges, comment veut-on que le terme d'ἵδρυμα marque ici un bâtiment? L'Oracle étoit un Chêne. Pouvoit-il venir dans l'esprit à Epho-

(155) Strabo VII. 323.
(156) Gibert. p. 252.
(157) Strabo VI. 252.

rus que ce Chêne avoit été bâti par les Pélasges ? Si on me disoit que le mot d'Oracle μαντεῖον, peut cependant désigner un Temple, la réponse seroit facile ; c'est qu'on ne peut absolument l'entendre ici de cette maniére, parce qu'il est constant qu'il n'y eut point de Temple à Dodone, aussi long-tems que les Pélasges y furent les maîtres, & qu'ils conserverent l'ancien usage de deviner par le Chêne de Jupiter.

4e. *Objection* (158). » Selon M. » Pelloutier, les Pélasges n'avoient » point de Temples. Ils condam» noient l'usage des Idoles. C'étoit » deux points essentiels de la Reli» gion des Scythes & des Celtes. Je » lui répondrai, en général, que ces » deux points essentiels de la Reli» gion des Scythes, l'étoient aussi » de la Religion de Noé & de ses » premiers Descendans ».

(158) Gibert p. 156.

Fort bien ! Mais ce n'étoit pas la Religion des Phéniciens & des Egyptiens qui communiquerent aux Grecs l'usage établi dans leur pays, de consacrer aux Dieux des Temples, des Autels & des Idoles (159). Au reste, il n'est pas de ma connoissance que les Descendans de Noé devinassent par le murmure des eaux, ni par le mouvement des feuilles d'un arbre.

5°. *Objection.* (160) » Il seroit dif» ficile que l'on eût eu des Statues, ou » des Temples dans un tems où les » Arts, qui les ont pour ainsi dire créés » étoient entiérement ignorés. Ainsi » que les Pélasges n'en eussent point » originairement, cela ne prouveroit » pas qu'ils fussent interdits par leur » Religion. »

Les Phéniciens & les Egyptiens avoient déjà des Temples & des Sta-

(159) Herodot. II. 4.

(160) Gibert p. 157.

tues du tems de Moyſe. En parlant de la Religion des Pélaſges & des Scythes, je prouverai qu'elle leur interdiſoit l'uſage des Temples & des Statues, & qu'elle les portoit même à détruire les Temples & les Idoles des autres Payens.

6. *Objection.* » L'Hiſtoire donne » aux Pélaſges un Temple dès le tems » de Deucalion. »

J'ai déjà examiné ce fait. Ainſi il ne ſera pas néceſſaire que j'y revienne.

7[e]. *Objection.* (161) » S'ils n'a» voient point de Statue, une co» lombe, placée ſur un chêne, étoit » leur Idole, & en Italie Denys d'Ha» licarnaſſe remarque qu'ils conſul» toient un Pivert poſé ſur une colon» ne de bois. Qui ignore que les ar» bres, les colonnes, les pierres même » équivalurent long-tems aux Idoles

(161) Gibert p. 157. 158.

» & aux figures plus parfaites, que » l'Art n'avoit point encore appris » à trouver dans la pierre & dans le » bois? »

Je crains que M. Gibert n'ait travaillé ici d'imagination. Je trouve bien, à la vérité, (162) qu'une colombe vivante avoit prononcé, en langage humain, qu'on devoit établir un Oracle à Dodone. Je trouve encore (163) qu'il y avoit dans le Chêne de Dodone des colombes qui y élevoient leurs petits en pleine sûreté, que les Prêtresses devinoient par le vol de ces oiseaux, & que quand le chêne fut abbatu par un brigand Illyrien, il en sortit une volée de colombes. Denys d'Halicarnasse (164) m'apprend aussi qu'un Pic, envoyé divinement, apparoif-

(162) Herodot. II. 52. 53. 54.

(163) Servius ad Georg. I. v. 8. pag. 61. & ad Æneid. III. 466.

(164) Dionyſ. Halic. I. p. 12.

ſoit aux Aborigines ſur une colonne de bois, & prononçoit des oracles de la même maniére qu'une colombe, perchée ſur un chêne conſacré, en avoit autrefois prononcé à Dodone. Mais outre que des Auteurs judicieux, comme Denys d'Halicarnaſſe & Strabon (165), traitent tout cela de fables, il me ſemble d'ailleurs qu'on n'en peut conclure autre choſe, ſi ce n'eſt que les Pélaſges & les Aborigines devinoient par le vol des oiſeaux, & non que des oiſeaux vivans fuſſent des Idoles & des Statues.

8e. *Objection.* (166) » Ajoutons » enfin que, loin d'abhorrer les Idoles, » ce furent les Pélaſges de qui les » Athéniens apprirent les premiers » des Grecs à conſacrer certaines Sta» tues infames à Mercure. »

Ce qu'Hérodote dit ici eſt très-

(165) Dionyſ. Halic. I. p. 12. Strabo VII. 328.
(166) Gibert p. 158.

vrai, & confirme mon sentiment. Les Pélasges que l'amour de la Patrie avoit retenus en Gréce, ayant une fois reçu les noms des Dieux Egyptiens, adopterent insensiblement le culte & les cérémonies de la vieille Religion, sans en excepter même le Phallus qu'ils approprierent à leur Mercure, c'est-à-dire, au Dieu suprême, qu'ils regardoient comme l'Auteur de toutes les productions de la Nature.

9°. *Objection.* Les facrifices, *dit M. Pelloutier*, s'offroient à Dodone, &, parmi les Pélasges en général, par la seule invocation du nom de Dieu. C'étoit aussi un usage des Perses, des Celtes & des Scythes: ils n'érigeoint point d'Autels : ils ne connoissoient pas les libations, ni les autres cérémonies que les Grecs pratiquoient dans leurs sacrifices. » Je ne sçais si » ce que M. Pelloutier nous assure » des Pélasges est bien vrai. Ce que

» je ſçais, c'eſt qu'il ne nous en
» cite aucun garant; car, pour le paſ-
» ſage du ſecond Livre d'Hérodote,
» qu'il tranſcrit en Grec dans ſes no-
» tes, s'il croit qu'il attribue l'uſage
» dont il parle aux Pélaſges, il ne l'a
» pas entendu. »

J'aurai occaſion d'expliquer & de prouver plus amplement ailleurs ce que je n'ai fait qu'indiquer ici. A l'égard du paſſage d'Hérodote que je n'ai point entendu, ſelon la déciſion de M. Gibert, il permettra que je le renvoye à l'excellent ouvrage de M. Paumier de Grântemeſnil (167), que je ſuis bien fâché d'avoir connu ſi tard. Cet habile homme explique le paſſage de la même maniére que je l'ai entendu & qu'on doit l'entendre naturellement, en faiſant attention à ce qu'Hérodote venoit de dire des libations des Egyptiens, de leurs ſi-

(167) Græcia Antiqua p. 38. 47. 48.

mulacres & des noms qu'ils donnoient à leurs Dieux.

10°. *Objection.* » Je n'examinerai » point après cela, si, parce que les » Perses n'avoient point d'Autels, » M. Pelloutier est bien fondé à en » refuser aux Scythes & aux Celtes.»

Regardant les Perses comme un Peuple Scythe, je pouvois bien remarquer qu'il y avoit sur cet arricle une parfaite conformité entre les Perses & les Scythes. Il me semble que M. Gibert auroit dû d'autant moins critiquer cette remarque, qu'il fait lui-même (168) descendre les Germains des Perses, & qu'il avertit expressément que la Religion des Germains ressembloit parfaitement à celle des Perses, qui adoroient Dieu sans Temple, sans Images & sans Autels.

11e. *Objection.* (169) » Je remar-

(168) Gibert p. 237.
(169) Gibert p. 159.

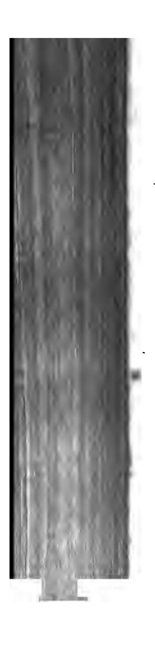
» querai

» querai seulement que l'on trouva » des Autels dans les bois des Ger- » mains parmi les tristes restes de la » défaite de Varus. Lucain en met » dans un bois auprès de Marseille, » qui n'étoient arrosés que de sang » humain. »

Je n'examinerai point ici si, pour avoir le plaisir de me contredire, M. Gibert ne se contredit pas lui-même. Comment la Religion des Germains ressembloit-elle parfaitement à celle des Perses, si les premiers avoient des Autels ? Au reste, ma réponse est que les Gaulois & les Germains n'avoient ni Temple, ni Autels, proprement ainsi nommés. Leurs Autels étoient une pierre brute, un peu de terre amoncelée, & sur-tout des arbres que l'on arrosoit du sang des victimes.

12°. *Objection.* (170) » Les Scythes

(170) Gibert p. 106.



Je vous avoue, Mon
je perds patience de me
de répondre à de ſemblab
tés. Hérodote dit (171) e
que les Scythes n'avoier
ni murailles, que leu
étoient des chariots. Con
on que des Peuples No
couroient continuelleme
à l'autre, bâtiſſent des T
eſt vrai que le même H
mention (172) ailleurs d
que les Scythes érigeoi
& d'une Idole qu'ils lui c
C'eſt ſans doute tout ce

ſa propre condamnation. Le Temple étoit une ſorte de Montjoye que l'on plantoit au milieu de cette élévation.

J'ai répondu à toutes les objections de M. Gibert. C'eſt à vous, Monſieur, de juger préſentement s'il y a autant de ſolidité dans ſes remarques, qu'il y a de confiance dans la maniére dont il les propoſe.

Il me reſte encore de répondre pour M. l'Abbé du Bos, à une critique que je crois mal fondée, & d'examiner à mon tour les découvertes, les conjectures, les étymologies que M. Gibert communique au Public dans ſon Ouvrage. Ce ſera le ſujet de la troiſiéme Lettre que je vous ai promiſe.

Je ſuis, &c.

MONSIEUR,

Votre, &c.

PELLOUTIER.

A Berlin ce 11 Mars 1745.







